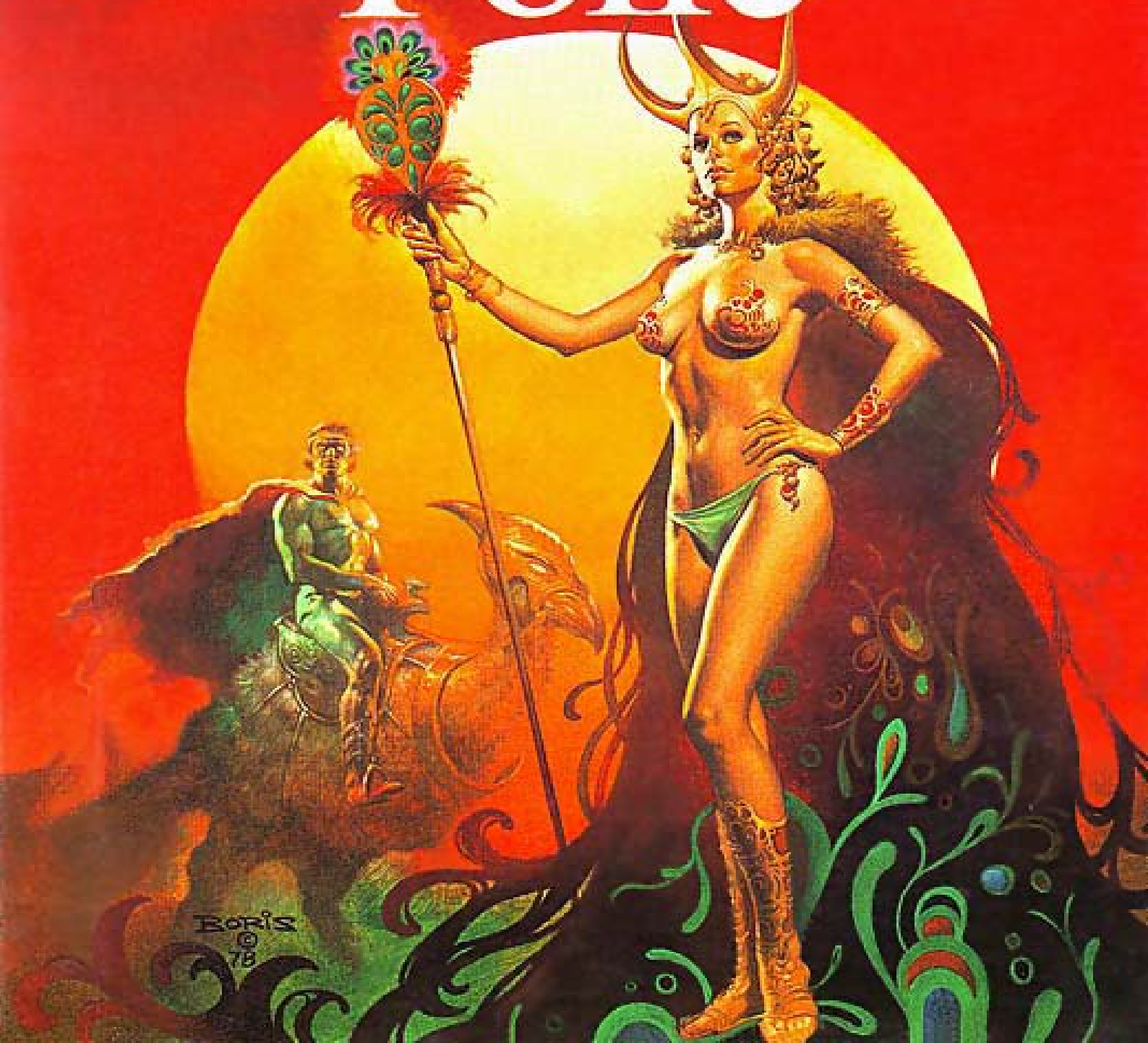




JOHN BRUNNER

la planète Folie



JOHN BRUNNER

La planète Folie

ROMAN

*Traduit de l'américain
par Jacques Corday*



J'ai Lu

Titre original :
BEDLAM PLANET

Brunner Fact and Fiction Ltd, 1968.
Pour la traduction française :
Les Humanoïdes associés, 1977

NOTE DE L'AUTEUR : Pour écrire ce roman, je me suis abondamment servi de la version anglaise de la Mythologie générale des Éditions Larousse, dont je tiens à remercier très sincèrement les auteurs.

L'HOMME NU

Contre le nain et la sorcière
Dont la vision vous rendra fous,
Et contre l'homme qui sans cesse erre
Nu sous la lune, défendez-vous !
Priez pour que de vos cinq sens
Vous ne soyez jamais privés,
Qu'avec Tom votre pitance
Vous ne deviez jamais quêter,
Et que jamais vous ne chantiez :
« Un peu de pain, un peu de vin,
Des vêtements ou quelques sous ?
Belles dames, ne craignez rien –
Le pauvre Tom sera bien doux. »

La Ballade de Tom la Folie.

1

Un rêve...

Accablé par la présence de cette lune balafrée, terrible et réprobatrice, au milieu du silence hystérique de la nuit, Dennis Malone s'agitait sur son lit sans parvenir à se réveiller, luttant en vain pour briser les chaînes de sa fatigue.

Installé tout au sommet d'un pic colossal, surplombant d'une infinité d'années-lumière un abîme sans fond, il se trouvait être la cible d'un jeu de massacre où des balles grandes comme la lune tombaient dru comme la grêle, entaillées par une bouche accusatrice, annonciatrice de catastrophes – et parfois la bouche

s'ouvrait pour dessiner les traits d'un Jéhovah vengeur, répandant sa malédiction sur lui et toute sa descendance.

Les distances interstellaires sont les règles de quarantaine divines.

Finalement, l'angoisse libérée par l'activité désespérée de son cortex envoya un long trait de douleur dans sa moelle épinière. Il s'éveilla en sursaut, tel un crapaud aiguillonné par un tisonnier brûlant. Ses paupières se mirent à battre et restèrent toutes grandes ouvertes. Pour empêcher la lumière de la lune d'entrer, il avait fermé la porte à fond et tiré les volets sur la fenêtre sans vitres. Une faible lueur pénétrait cependant par les volets de ventilation disposés sous les gouttières et son regard avide cherchait à retrouver des formes, la silhouette d'un mobilier familier. Mais celui-ci était trop loin de lui, de l'autre côté du plancher, véritable lac de ténèbres, et il aurait pu tout aussi bien errer dans l'espace où le vide prive de toute perspective. Il retint un gémissement. Rassuré par le contact de son corps et du matelas, il parvint à acquérir suffisamment de maîtrise pour poser ses pieds sur le sol et s'empêcher de penser que les planches lisses qui le constituaient avaient été taillées dans une plante ressemblant davantage à une pustule végétale qu'à un honnête arbre. Enfin... c'était tout de même du bois.

Les frissons d'horreur qu'il avait rapportés de son cauchemar s'apaisaient peu à peu. Sa respiration se fit plus régulière, de même que le rythme de son cœur. Il ne servait à rien de tenter d'allumer la lumière – le courant était coupé à minuit afin de préserver les irremplaçables générateurs. Il lui faudrait traverser toute la pièce pour ouvrir les volets. Et alors, il verrait –

Assez !

Il trembla à nouveau mais fut soulagé de constater qu'il ne s'agissait que d'un léger frisson. Il s'était couché nu, comme à son habitude, et pendant son sommeil une brise s'était levée de la mer. À tâtons, il retrouva ses vêtements qu'il avait portés le jour précédent ; il les enfila puis glissa ses pieds à l'intérieur de ses chaussures. Il se serait bien passé de les porter mais c'était là une chose obligatoire à cause des parasites encore inconnus

ou des risques d'infection. S'il y avait des tiques, par exemple, capables de traverser la peau calleuse du talon...

Est-ce que je suis malade ?

Au moment même où il s'interrogeait, il savait que la réponse à cette question était affirmative, mais il ne voulut pas utiliser l'auto-diagnostiqueur dont lui et tous les autres habitants du village étaient équipés. Il avait très certainement attrapé une maladie contagieuse, et c'était pour cela qu'il dormait seul – une maladie qui lui donnait le désir d'être seul et que la compagnie des autres ne pouvait en rien guérir. Il devait l'exsuder comme une fièvre contre laquelle on ne peut rien, et il se pouvait très bien qu'il n'y parvienne pas en dépit de tous ses efforts.

De son plein gré, comme un suicidé, il fit quatre pas jusqu'à la fenêtre, mania maladroitement le loquet puis tira le cadre de bois qui masquait la nuit. Au-dehors, le ciel était sombre et épais comme la fourrure d'un chat, clouté d'étoiles pareilles à des gouttelettes de pluie. Il sentit sa tête se relever et se tourner, de manière tout à fait machinale et sans qu'il l'eût décidé, et il vit la lune mutilée glisser vers l'horizon.

Ce n'était qu'un gros morceau de roche nue, semblable à la lune de la Terre, et une estafilade barrait la partie inférieure de ce disque aplati aux pôles.

Vaguement surpris que son inconscient n'ait pas instantanément recréé l'image du cauchemar et qu'il ne la lui ait pas lancée en pleine face, il attendit pour s'assurer que rien n'allait changer. Et comme il n'osait pas se replonger dans le sommeil où de nouveaux cauchemars pouvaient l'assaillir, il se dirigea vers la porte et sortit dans la nuit odorante.

Tous les autres paraissaient jouir d'un sommeil paisible. Cela l'irrita quelque peu mais il en comprit la raison : leur fatigue était aussi grande que la sienne mais elle pouvait être modérée par les satisfactions qu'ils éprouvaient à juste titre. Ils avaient un village où ils pouvaient vivre, un village doté d'une rue – ou tout au moins d'un chemin sinueux recouvert de coquilles brisées puis fondues, durcies pour former un revêtement sur lequel on pouvait marcher les jours de pluie. Du pic intérieur

sur lequel la *Santa Maria* reposait comme l'œuf d'un oiseau-rock, jusqu'au port naturel où de petites embarcations étaient amarrées entre les rochers, le chemin tournait à deux reprises et avait une forme de S. Tout au long se dressaient des bâtiments, témoins fragiles mais ô combien précieux de la présence humaine. De tout ce qu'ils avaient découvert, rien ne correspondait à la ligne droite ou à la surface plane.

Sous un toit volontairement dressé à angle droit, entre des poutres et des planches qu'ils avaient eux-mêmes taillées, ses compagnons dormaient en toute tranquillité. Ils avaient ce qu'ils désiraient. Tandis que lui, Dennis Malone...

Ses pas l'entraînèrent dans la direction habituelle, vers l'endroit où il avait connu cet accès de folie, au risque de détruire sa vie ainsi que des millions d'espoirs dans l'assouvissement d'un désir subit. Son geste avait été si étranger à sa maîtrise habituelle qu'il lui était impossible de l'associer à quoi que ce soit d'autre, sinon à un tas de choses disparates dont le seul point commun était peut-être le fait de « se trouver sur une autre planète ».

La présence de Sigrid l'aurait-elle aidé, elle qui s'était d'abord montrée raisonnable quand il était devenu fou au point de tenter de la violer puis qui avait finalement cédé, comme si elle s'était laissé entraîner avec lui dans un torrent d'impulsions psychiques si fortes que l'idée de la mort en devenait négligeable ?

Elle ne pouvait être ici. Elle se trouvait sur Terre. Et si un miracle avait pu la faire apparaître devant lui, c'eût été un événement sans importance aucune.

Quelle armure faut-il revêtir pour se protéger de la raison ? Nous entreprenons des calculs, des analyses, des conclusions, et nous croyons avoir envisagé toutes les éventualités. Mais quelles impulsions se dissimulaient sous la surface de l'esprit, qui ne peuvent entrer en ligne de compte parce que seul peut les éveiller le contact d'une planète étrangère ?

Il se détourna du chemin qu'il avait machinalement suivi et grimpa le long d'une pente couverte d'une végétation moussue, remplissant ici le même rôle écologique que l'herbe sur Terre. Lorsqu'il fut parvenu au sommet, il prit place sur une plante à

bois. Pour dépasser une taille minimale, afin de garder élevée par sa respiration la proportion de l'oxygène dans l'air, cette plante et toutes les espèces semblables avaient apporté la même solution que le cerveau humain au problème de la surface et du volume. Ses circonvolutions la faisaient ressembler à un cerneau de noix. Le jour, son aspect était assez répugnant mais les couches extérieures, pareilles à de l'écorce, étaient douces et propices au repos. Seuls les tissus internes étaient aussi durs que du bois.

De là-haut, il avait une bonne vue du petit port naturel, des toits des maisons du village et du globe indistinct du vaisseau. Pour ne plus penser à cet autre globe qu'était la lune, il décida de s'intéresser aux faits bruts qui, un jour, constitueraient le matériau des leçons d'histoire destinées aux enfants des écoles de la ville devant succéder au nouveau village.

Si nous survivons...

Il repoussa cette idée en parlant tout haut, avec l'intonation familière aux mauvais élèves d'une génération oubliée.

« Lorsqu'ils déchiffrèrent les rapports de la première sonde-robot retour de Sigma Draconis – une des centaines d'appareils lancés dans l'immensité de l'espace vers les étoiles les plus proches et qui paraissaient prometteuses aux astronomes – les savants de la Terre furent enclins à penser qu'il y avait eu un mauvais fonctionnement dans les appareils stockant les informations, bien que Sigma Draconis fût tout à fait semblable au Soleil. Après les déceptions causées par plusieurs systèmes dont Tau Ceti, Alpha Centauri et Epsilon Eridani – systèmes où les étoiles centrales n'avaient engendré que des boules de gaz et de rochers – il était extraordinaire d'apprendre la présence d'une planète proche de la Terre par sa taille, plus chaude, de sorte que les calottes polaires étaient saisonnières et les océans plus profonds, dotée elle aussi d'importantes déformations de la croûte terrestre, si bien que la surface était parsemée d'archipels n'étant autres que les sommets des montagnes sous-marines, et possédant de plus un satellite presque aussi grand que la Lune, dont les marées avaient permis à la vie de quitter les flots pour coloniser la terre ferme.

« Lorsqu'ils furent convaincus par la comparaison des données rapportées par la première sonde, puis par la deuxième et la troisième, ils modifièrent une de ces sondes pour qu'elle emporte quatre curieux, maîtrisant parfaitement cette conscience des choses qui est l'apanage des explorateurs. Les quatre années qu'ils allaient passer dans la coquille de noix d'un vaisseau, puis sur un monde caché aux regards des hommes, puis à nouveau au sein du vaisseau, faisaient qu'ils étaient, dans un certain sens, des amants. Mais ce qui les soutenait vraiment était leur idéal commun, leur soif de connaissance.

« Ils baptisèrent le vaisseau l'*Argus*. Si cela peut avoir quelque importance. Et le nouveau monde reçut le nom d'Asgard, ce lieu céleste que l'on atteint après avoir traversé Bifrost, le pont d'arc-en-ciel.

« Les premiers visiteurs devant poser le pied sur la planète étaient Dennis Malone, Carmen Vlady, Pyotr Tang-Lin et Sigrid Kallela. Ils vécurent cinq mois sur Asgard, faisant tout ce qui était en leur pouvoir. »

Et sans la moindre intention.

Il ne fallait pas ennuyer les écoliers avec des problèmes qui avaient conduit les plus grands psychologues de la Terre à éplucher sa personnalité, la pelant comme un oignon avant d'atteindre le vert du cœur, cherchant à trouver une explication, pour admettre en fin de compte qu'il n'avait voulu que transposer dans un environnement totalement différent l'un des éléments les plus simples de l'expérience humaine, se mettant tout de même d'accord sur le fait que c'était un miracle que tout se fût aussi bien passé. Donc : « faisant tout ce qui était en leur pouvoir pour s'exposer à la nouvelle planète, dans le but d'en déterminer l'habitabilité. Lorsqu'ils revinrent avec un rapport favorable, on organisa une expédition composée de trois vaisseaux, la *Pinta*, la *Niña* et la *Santa Maria* du nom des trois navires qui avaient emporté l'expédition de Christophe Colomb (*cf.* « Histoire de la Terre »), avec un équipage de volontaires désireux de coloniser ce nouveau monde.

« Malheureusement, à cette époque héroïque, la maîtrise de la vitesse d'un vaisseau quittant l'hyper-espace était assez rudimentaire. Lorsque la *Pinta* réintégra l'univers normal, elle

suivait un cap qui la précipita sur le satellite d'Asgard. Parmi les victimes se trouvait Pyotr Tang-Lin, un des deux membres de la première expédition ayant accepté de guider les colons. »

Il leva les yeux vers le ciel, contempla la lune distante de près de cinq cent mille kilomètres et se demanda un instant quel aspect elle avait pu avoir avant la longue chute de la *Pinta* – trente secondes d'horreur, dévastatrices comme le passage d'une tête d'allumette sur du papier de verre. Il fut ému de s'apercevoir qu'il ne parvenait pas à s'en souvenir. La première fois, il ne l'avait pas regardée avec les yeux d'un enfant impatient de dessiner les traits de cette face de carnaval.

Si, au moins, ils ne s'étaient pas arrangés pour suggérer la présence de deux yeux, d'un nez osseux, d'arcades sourcilières barrant un front d'hydrocéphale, auxquels la nouvelle formation donnait la touche finale : une bouche tordue en un rictus perpétuel.

Il était monté là-haut. Équipé de gants, il avait touché la surface dure et lisse de la roche fondue, il avait vu les morceaux de métal brillant, blancs, jaune d'or ou bleu cobalt, encastés comme des éclats d'obus dans l'ossature du satellite. Nul ne pouvait être tenu responsable de ce qui s'était produit. Ils n'avaient pas eu de chance, c'était tout.

Et maintenant, il se trouvait sur Asgard, une planète chaude et hospitalière, où chaque inspiration devait lui remettre en mémoire l'accueil qui avait été réservé aux visiteurs étrangers : agréable, sain, généreux parce qu'il n'y avait que très peu d'organismes locaux pour qui les tissus humains représentaient une cause quelconque d'infection. Cela ne servait à rien. La vérité éclatait dans la solitude de son crâne.

Je ne voulais pas être accueilli ! Je voulais rentrer chez moi !

À nouveau, il parla tout haut, d'un ton égal, imitant encore une fois l'enfant inconnu d'un siècle passé. Il dit : « Bien que la construction de vaisseaux spatiaux pût être stoppée dans un futur immédiat – leur production grevant les ressources pourtant incroyables de la Terre et aucun autre ne devant être lancé avant la découverte d'une planète encore plus prometteuse, ce qui était fort improbable – la perte de la *Pinta*

ne fut pas considérée comme une catastrophe irrémédiable, sauf pour un seul membre de l'expédition. Bien que le naufrage entraînaît la mort de bon nombre d'experts dans des secteurs clés, principalement des biologistes, et la destruction d'une grande partie des réserves, y compris les mémoires des ordinateurs, la survie de la colonie ne dépendait nullement de la disponibilité des trois vaisseaux. Il avait été prévu de démonter entièrement l'un d'eux et de récupérer les millions de pièces ayant servi à sa construction, depuis les énormes générateurs à fusion qui l'avaient propulsé dans l'hyper-espace jusqu'aux plaques de métal que l'on pourrait reconverter en vulgaires clous ; le second vaisseau devrait rester intact au cas où l'évacuation totale de la planète serait décrétée ; le troisième devrait revenir sur Terre au bout d'une année, piloté par Pyotr Tang – Lin et celui qui venait pour la deuxième fois, Dennis Malone, emportant en son sein les colons en proie à une trop vive nostalgie ou ceux qui seraient sujets à une allergie incurable ou encore ceux dont la présence sur Asgard n'était pas souhaitée.

« La moitié du temps était passé et rien n'indiquait que certains colons souhaitaient retourner chez eux. Ils avaient passé des tests innombrables, et ceux qui avaient été retenus étaient considérés comme de véritables fondateurs, des hommes capables de se déraciner et de se lancer dans une nouvelle existence. Il n'y avait qu'une personne sur tout ce nouveau monde pour qui la perte de la *Pinta* était vraiment désastreuse, et cette personne c'était lui, parce qu'il n'avait rien d'un fondateur. Il était explorateur. Et il souhaitait sans cesse, *désespérément*, que ce fût lui et non pas Pyotr qui mourût sur cette lune étrangère.

Il leva ses yeux douloureux, les poings si serrés que ses ongles lui entraient dans la chair. Il en arriva à se demander à quel moment ce satellite avait cessé de s'appeler Sigma Draconis III/I pour devenir tout simplement « la lune », parce qu'il sentait vaguement que cette modification était significative de quelque chose, mais il s'avéra incapable de mener à bout son raisonnement. Il ne pouvait que le regarder longuement, immobile, et souffrir.

2

Grande, mince, gracieuse, la peau bronzée, ses cheveux bruns et lisses lui tombant jusqu'aux épaules – ils avaient bien poussé depuis qu'elle avait quitté le vaisseau, où les cheveux longs pouvaient se révéler dangereux au cas où une dépressurisation obligerait à enfiler rapidement une combinaison spatiale –, Parvati Chandra était assise à la table d'Abdul Hassan dans le bureau de l'administration et elle étudiait attentivement les rapports que tous les départements spécialisés avaient rédigés en vue de la réunion de travail de ce jour. Une fois de plus, il faisait très chaud ; dans un coin de la pièce, un ventilateur archaïque s'efforçait de brasser l'air tiédasse qui pénétrait par la fenêtre ouverte.

Pendant la majeure partie de son existence, chez elle, sur la Terre, elle avait été habituée à ce climat chaud et humide. Le temps ne la dérangeait pas. Elle ne s'y était jamais beaucoup intéressée et il en était de même à présent qu'elle lisait le rapport de Kitty Minakis concernant l'évolution probable du climat au cours de l'automne.

Heureuse de ne rien trouver d'alarmant dans le rapport, elle l'avait mis de côté et était passée à celui d'Ulla Berzelius traitant des matières premières et des ressources. En dépit du pouvoir de détachement presque inhumain qu'avait nourri en elle le besoin de surveiller tous les actes et pratiquement toutes les pensées des colons avec un œil plus que soupçonneux, elle tournait les pages avec un plaisir non dissimulé. Le mois précédent, Ulla s'était penchée de manière assez grave sur la possibilité de modifier l'équipement à venir en fonction de l'aluminium et de la silice que l'on pourrait extraire du sable de la plage. Maintenant, elle parlait du gallium, de l'indium, du germanium ; d'une roche analogue à la pechblende et possédant une forte radioactivité ; d'une forme locale de spath fluor dont

on pourrait extraire du fluor et, en cas de besoin, reprendre le vieux procédé de la diffusion gazeuse pour servir de carburant dans une pile à fission.

Parvati nota quelque chose en marge d'une feuille sur laquelle étaient inscrits les différents stades de la conquête d'Asgard. Cette île où les immigrants avaient débarqué avait été décrite comme idéale à la colonisation par la première équipe de quatre explorateurs. Elle n'était ni trop grande ni trop petite – assez vaste pour offrir suffisamment de données permettant de juger de la véritable habitabilité d'Asgard, néanmoins assez petite pour qu'il ne demeure aucune zone inexplorée susceptible d'abriter des carnivores ou des plantes vénéneuses capables de tuer les enfants aventureux qui auraient quitté leur famille. L'île était suffisamment escarpée pour résister aux marées ; elle se trouvait située dans une zone climatique tempérée et la faune océane n'était ni farouche comme celle des eaux équatoriales ni frénétique comme celle des pôles où la fonte annuelle des glaces déversait dans la mer des quantités incroyables de nourriture, provoquant ainsi une formidable explosion de gloutonnerie.

En dépit de tous ces avantages, le programme de colonisation se trouvait divisé en plusieurs parties. Par prudence, et pour bien faire comprendre aux colons qu'il ne s'agissait *nullement* d'une Terre domestiquée, ils s'étaient tout de suite occupés de leur nouvelle habitation. Au lieu de se mettre toutes les nuits à l'abri des cloisons métalliques, ils avaient coupé du bois et s'étaient confectionné de grandes cabanes dotées de plusieurs pièces, afin de ménager l'intimité de ceux qui ne vivaient pas en couple ou qui préféraient dormir seuls. Ils avaient construit des meubles. Ils s'étaient également mis à confectionner de la vaisselle d'argile, un important gisement de cette terre ayant été découvert non loin du pic intérieur sur lequel reposait la *Santa Maria*. Il était vain de compter sur des objets fabriqués à plusieurs années-lumière de là par la technologie terrestre la plus avancée, quand ils pouvaient très bien se retrouver d'un seul coup nus et sans espoir.

Et pourtant...

Parvati hésita. Finalement, elle hocha la tête et haussa les épaules en se disant que cela valait le coup de faire un tel pari. Au cours de la réunion de travail, elle allait recommander à Hassan de supprimer quelques-uns des premiers stades de la conquête. Ils ne pouvaient évidemment pas sauter tout de suite aux habitations programmées, aux complexes ludiques polysensoriels ou aux autres pièges de la civilisation de loisirs qu'ils avaient abandonnée – la durée de vie des premiers arrivants ne suffirait pas pour cela. Mais, au plus profond d'elle-même, elle nourrissait toujours l'espoir vague qu'ici, profitant de la possibilité d'un nouveau départ, l'humanité pourrait éviter quelques-unes des pires fautes qu'elle avait commises sur Terre : l'exploitation des terres fertiles jusqu'à en faire des déserts de poussière, la chasse aux animaux tels que les baleines jusqu'au jour où il est trop tard pour empêcher l'extinction de la race, le gaspillage dans les fourneaux et les voitures du charbon et du pétrole, deux matières premières irremplaçables qui auraient très bien pu être transformées en nourriture.

Elle avait l'impression que tout ceci était du domaine du possible. Par exemple, d'après le rapport préparé par Abdul Hassan en personne – il était non seulement leur président et leur gérant, mais encore leur intendant général et le responsable des biens apportés de la Terre, y compris les vaisseaux de secours – les collecteurs solaires fournissaient déjà la quasi-totalité de leur puissance, et si les générateurs marémoteurs pouvaient être installés avant l'hiver, ils pourraient n'utiliser les générateurs à fusion qu'en cas d'urgence uniquement. C'était là un point d'importance capitale, car le raffinage de l'hydrogène lourd n'était pas prévu avant au moins un an et demi.

Des conclusions optimistes découlaient de ce postulat de base. Ils pouvaient mettre au rancart l'idée de chauffer leurs maisons en hiver à l'aide d'eau chaude circulant dans des tuyaux d'argile reliés à une chaudière commune, et concentrer les efforts de chacun sur la production de verre à vitre correct, un travail qui avait posé des problèmes inattendus. De petits chauffages individuels fonctionnant grâce à des sels fondus non raffinés et reliés à la canalisation d'énergie commune seraient bien plus pratiques. Et ainsi de suite.

Une ombre passa devant la fenêtre et elle regarda alentour. Elle fronça les sourcils en se souvenant de ce qu'elle, moins que quiconque, n'aurait jamais dû oublier : c'était des ressources humaines et non pas matérielles que dépendait le succès de leur entreprise. Elle se cala sur sa chaise et se ressaisit. Dennis Malone allait frapper à la porte.

En réponse à son appel hésitant, elle le pria d'entrer, et il demeura sur le seuil, vaguement surpris de la trouver à la place d'Hassan.

— Ah ! bonjour, Parvati, murmura-t-il. Abdul n'est pas là ?

— Il est parti faire le tour de l'île. Nous avons une réunion de travail aujourd'hui. Qu'est-ce que je peux faire pour toi ?

— J'avais oublié...

Dennis avait l'air distrait, et ses yeux ne rencontraient pas ceux de Parvati, qui l'observait discrètement en attendant qu'il veuille bien exposer son problème. Ce qu'elle vit la paniqua. Ses paupières étaient gonflées, probablement à cause du manque de sommeil, et de profondes rides barraient son front. Ses mains s'agitaient nerveusement comme si elles étaient douées d'une vie qui leur fût propre.

Le pauvre type !

Tout à coup, elle dit :

— Eh bien, je suis contente de te voir. Justement, je me disais hier que tu devrais passer un nouveau check-up. Est-ce que tu pourrais ?

— Tais-toi, Parvati, dit-il faiblement. Qu'est-ce que de nouveaux tests pourraient m'apprendre que je ne sache déjà – que je ne sache mieux que quiconque parce que c'est moi qui suis concerné ? Je suis une épave, une ruine. Tout ce que l'on puisse espérer, c'est que je me débarrasse de mes problèmes avant d'embêter tout le monde avec.

— Dennis, tu exagères.

— Tu parles ! (Il tira à lui une chaise façonnée dans la plante du pays et s'y assit lourdement.) Le problème, c'est que je suis un colon contre ma volonté et que, même si la colonie se mettait d'accord pour me donner la *Niña* afin de repartir sur Terre, je ne serais pas guéri parce que je deviendrais fou pendant le voyage en pensant que je leur vole leur vaisseau et qu'ils

peuvent se faire exterminer par une chose inconnue sans avoir la possibilité de s'enfuir. Je n'ai pas raison ? Je ne te demande pas de me répondre. Je suis seulement venu dire à Abdul que j'ai une nouvelle fois besoin de me retrouver seul.

— Déjà ? Mais tu n'es revenu que depuis...

— Depuis deux semaines, n'est-ce pas ? Si j'avais attrapé une maladie ou quoi que ce soit, j'en aurais déjà les symptômes. Et à quoi puis-je servir d'autre sinon explorer les alentours ? Après tout, je suis la seule personne sacrificiable.

— Quand on a cent quatre-vingts personnes, à quelque chose près, sur une planète grande comme la Terre, tu crois que l'on puisse dire de l'une d'elles qu'elle est sacrificiable ? Dennis, j'espère que tu n'es pas en train de jouer les martyrs.

— Si c'était vrai, tes tests t'auraient renseignée là-dessus, murmura-t-il. Cesse de lutter avec moi, Parvati. Je *sais* qu'en dépit de tout – deux mains, des reins solides, une intelligence acceptable et une certaine compétence technique – je suis un risque pour tout le monde. Tous les autres voulaient venir ici, ils se sont tous préparés consciemment et inconsciemment à l'idée de devoir rester ici jusqu'au jour de leur mort. Je suis le seul à m'être fait piéger. Et par conséquent, c'est moi qui ai le plus de chances de devenir dingue. Un jour, je vais peut-être craquer devant une chose que même votre formidable empathie ne peut prévoir – très certainement une dernière frustration, plus forte que toutes les autres – et vous risquez de perdre quelqu'un sans lequel vous ne pouvez rien faire. Ce n'est pas vrai ? Réponds-moi honnêtement. (Avant même qu'elle puisse formuler sa réponse, il se leva et se dirigea vers la porte.) Je vais faire un tour pour voir qui a besoin de renseignements. Je reviendrai peut-être dans l'après-midi, riche de suffisamment de demandes pour empêcher Abdul d'être aussi obstructionniste que toi.

La porte se referma derrière lui. Elle était faite de bois vert et avait été parfaitement taillée lors de son installation mais elle avait travaillé depuis lors et, lorsqu'elle rencontrait le chambranle, le renflement du bois produisait un grincement désagréable. Parvati fit la grimace.

Bien entendu, il avait parfaitement raison. Quelle que fût l'évolution de leur plan de colonisation, il fallait bien admettre qu'ils étaient arrivés nus sur Asgard. Ils devaient se vêtir – ou plutôt, se cuirasser – à la force de leur seule raison. Et les êtres humains ne sont pas des créatures entièrement raisonnables.

On avait fait de son mieux pour faire entrer les impondérables en ligne de compte, et la chance avait bien souvent joué en leur faveur. De même que, dans l'intérêt de tous, ils s'étaient mis dès leur arrivée à travailler à la main les matériaux de la planète, afin d'obtenir ce soutien psychologique permanent qui naîtrait en eux lorsqu'ils contemperaient les rues, les maisons et les navires et qu'ils se souviendraient que c'était la main de l'homme qui avait ainsi modifié la planète, de même, leur esprit était riche non seulement des techniques de la Terre mais aussi de ses cultures et de ses traditions : les légendes, le folklore, la littérature, en un mot tout ce qui pouvait constituer un trait d'union avec ce passé qu'ils avaient laissé à plusieurs années-lumière d'eux.

Elle avait eu une pensée si cynique qu'elle n'avait osé en discuter avec qui que ce soit : elle en était venue à se dire que la perte de la *Pinta* était une bénédiction secrète. Quand le désir farouche d'une chose introuvable sur Asgard mais pourtant courante sur Terre menaçait de s'emparer de quelqu'un, il y avait une cause de regret à laquelle il pouvait être rattaché : le fait qu'il n'y eût plus que deux vaisseaux, au lieu des trois sur lesquels ils comptaient. La catastrophe avait jeté un voile de douleur sur leur existence, car tous les membres de l'expédition étaient des amis les uns pour les autres. Mais, de même qu'une blessure se cicatrise sans créer une gêne permanente, de même ce sentiment disparaîtrait.

Les responsables de l'expédition avaient vu juste. L'absence de la *Pinta* n'avait pas provoqué son échec, seulement quelques difficultés, et ce nouveau stimulant avait peut-être aguerris les gens plus qu'ils ne l'auraient été sans la certitude qu'une catastrophe pût fondre sur eux. Il en était ainsi, mais elle se refusait à penser aux conséquences qu'aurait sur Hassan un nouvel échec de cette importance. À cinquante ans, il était le plus âgé de tous les colons ; ils avaient vu en lui une sorte de

figure du père et lui les considérait comme sa famille. La perte de la *Pinta* l'avait placé dans la situation d'un Abraham qui n'aurait pu échapper à l'obligation de sacrifier son fils et, ne voyant pas venir la récompense de son acte, se serait écroulé.

Et pourtant lui, ainsi qu'elle-même, ainsi que tous les autres responsables de la colonie, supportaient leurs épreuves et acquéraient de la force.

Tous les autres, à l'exception de Dennis Malone.

Elle savait qu'il était juste de dire que seuls le temps et sa maîtrise de lui-même pourraient guérir sa maladie, et elle s'efforça de reprendre sa lecture des rapports. Néanmoins, son exaltation l'avait quittée, et la belle journée d'été ne semblait plus aussi lumineuse.

3

Pour le moment, la rue du village était déserte, bien qu'il y eût plusieurs personnes en vue sur la colline ou sur la plage. Chacun s'était dispersé et avait retrouvé son travail après le petit déjeuner pris en commun dans la grande salle de réunion. Au cours du mois qui avait suivi l'arrivée, Dennis avait été sans cesse réclamé par les équipes de travail, toutes les fois que l'on avait besoin de bras supplémentaires. Maintenant, tout était si bien organisé que c'était lui qui devait aller quêter un engagement.

Il marchait vers le port, sans but très précis, son arme lui battant la cuisse. Se promener sans arme ou sans l'auto-diagnostiqueur qui occupait la poche correspondante de l'autre côté de l'uniforme, aurait inévitablement attiré les reproches des autres colons. Rien ne l'y obligeait toutefois. Tout ce qui l'entourait le rendait nerveux. Même la nuit, dans l'obscurité profonde de sa chambre, les senteurs indéfinissables d'Asgard étaient là pour le rappeler à l'ordre.

Sur une sorte de quai naturel, composé d'une table rocheuse pareille à de l'ardoise et qui s'étendait non loin de la plage, il trouva l'ingénieur en chef Daniel Sakky en train de discuter avec le charpentier de bateaux, Saul Carpenter, de l'édification d'abris capables de protéger le port des tempêtes hivernales. Daniel était un grand Africain jovial, qui se servait de tout ce qu'il pouvait trouver pour donner une touche personnelle à son uniforme ; aujourd'hui, il s'était fait une broche à l'aide de petites coquilles d'œufs, pareilles à celles que l'on trouvait sur les plages voisines, brillantes comme de l'opale, et piquées dans les huit branches d'une étoile.

Il accueillit aimablement Dennis mais se contenta de hausser les épaules quand il lui demanda timidement s'il avait besoin de quelque chose.

— Cette planète est trop bonne avec nous, Dennis ! s'écria-t-il. Ce qu'il me fallait, c'était surtout du ciment et quelques barres de métal, ou bien une mine de plastique de charpente que l'on aurait pu exploiter sur place. Ulla m'a trouvé les deux alors qu'un seul aurait suffi. Mais si je pense à quelque chose...

Sur un promontoire rocheux situé un peu plus loin sur le pourtour de l'île, il rencontra Kitty Minakis, la petite météorologiste grecque que personne n'aurait pu soupçonner d'être en si bons termes avec les orages, travaillant avec un assistant avec qui elle gonflait sa ration quotidienne de radiosondes à haute altitude, à l'aide d'un petit électrolyseur automatique capable de dissocier l'eau et de lui fournir l'hydrogène nécessaire. Elle lui adressa un bref sourire et s'arrangea pour descendre un peu plus la fermeture à glissière de son uniforme – déjà pourtant bien basse, comme si la chaleur du jour l'oppressait – révélant un peu plus d'une poitrine petite mais bien faite. Personne ne lui reprochait son penchant pour les hommes, et il était impossible de ne pas aimer une personne aussi charmante.

Elle ne put toutefois rien lui suggérer, qui pût lui donner l'occasion de partir une nouvelle fois en expédition loin de l'île. En arrivant, ils avaient laissé des satellites robots en orbite et tous fonctionnaient parfaitement ; ils avaient placé des unités

d'observation en surface au-dessus des îles de même dimension et, là aussi, tout allait comme prévu.

Il échangea un salut avec des hommes de l'équipe de Daniel, occupés à brancher des câbles additionnels aux collecteurs solaires qui commençaient à pousser un peu partout sur les flancs de l'île comme d'étranges plantes technologiques, puis il arriva au ruisseau qu'ils avaient endigué dans le but de se fournir en eau fraîche. Ulla Berzelius, ses longs cheveux blonds tirés en arrière par un peigne de métal, passait au tamis la boue mise à découvert et ramassait de petits cailloux qu'elle rangeait dans une boîte. À ses côtés, Yoko Namura prenait dans sa main, examinait et filmait, à l'aide d'une caméra automatique, avant de les rejeter, les cadavres des petites créatures aquatiques que la sécheresse artificielle avait fait périr.

— Tu as fait du trop bon travail lors de tes précédentes expéditions, lui répondit Ulla. Nous avons repéré tous les minéraux qui nous sont actuellement indispensables. Pour l'instant, je suis à la recherche d'indium – les analyseurs d'eau de mer en ont signalé une trace infime, probablement apportée par un ruisseau, et je veux savoir si c'est de celui-ci qu'il s'agit. Mais si cela peut te faire plaisir, je raconterai un pieux mensonge à Abdul. Après tout, même le savoir négatif nous est utile. (Elle fit claquer ses doigts.) Attends un peu ! Il y a une chose que nous ne possédons pas et qu'il serait bon de trouver dans la nature au lieu de les fabriquer : des diamants. Je suis persuadée qu'Abdul aimerait en avoir une petite réserve. Il ne cesse de me demander si ce que j'ai localisé se trouve dans des couches dures ou molles, parce que nous ne sommes vraiment pas surchargés de fragments rocheux. Est-ce que tu veux que je te fasse dresser une liste des emplacements probables ?

— Dis-moi seulement comment tu veux programmer l'ordinateur et je m'en occuperai, dit Dennis, qui fut instantanément de meilleure humeur. De l'argile bleue dans une région volcanique assez jeune, n'est-ce pas ?

Ulla se mit à rire.

— Sur un monde aux mouvements tectoniques aussi importants, il te faudra bien la moitié de ta vie rien que pour résoudre ce problème.

— Ce serait trop beau, murmura Dennis.

Ne comprenant pas ce qu'il voulait dire, elle lui adressa un regard sans expression et poursuivit.

— Tu peux tout de même y jeter un coup d'œil. Je crois que j'ai fourni suffisamment de données pour obtenir des indications précises. Tu peux chercher du boort ou des roches industrielles. Nous ne connaissons pas assez la géologie locale pour donner avec précision l'emplacement des pierres précieuses.

— Merci, lui dit Dennis. Je peux quelque chose pour toi, Yoko ? ajouta-t-il à l'adresse de la xénobiologiste.

— Comme d'habitude, fit-elle en haussant les épaules. Prends des clichés des animaux ou des plantes qui te sont inconnus et donne-nous suffisamment d'indices pour que nous puissions les retrouver.

— C'est promis, dit Dennis en quittant le lit du ruisseau.

L'île était à peu près hexagonale et des crêtes rocheuses reliaient le pic central où reposait la *Santa Maria* à chacun des promontoires. Les vallées peu profondes situées entre les crêtes étaient recouvertes de végétation, sauf aux endroits où l'équipe de Tai Men avait défriché le terrain pour y planter des légumes terrestres, mais sur les crêtes elles-mêmes ne poussaient que les étranges excroissances des plantes à bois. Il se dirigea vers la cime de la barrière rocheuse la plus proche et prit la direction du vaisseau. Poursuivant son ascension, il put voir au-dessus du contrefort de l'île, jusqu'à l'endroit où la *Niña* avait été systématiquement mise en pièces. L'éclat d'une torche à découper lui fit mal aux yeux lorsqu'elle passa au travers des plaques brillantes de la coque – non pas parce qu'elle était si brillante que cela mais parce que chacun de ses passages tranchait un peu plus les liens qui l'unissaient à la Terre, et il avait l'impression de se trouver au-dessus d'un précipice et de sentir les mottes de terre s'effriter une à une sous son poids, sans pouvoir dire combien il en restait avant l'instant de la chute.

Il pouvait également voir les cages grillagées où les animaux de laboratoire étaient conservés, des survivants qu'un projeteur avisé avait installés dans la *Santa Maria* plutôt que dans la

Pinta. Les rats et les souris étaient en très grand nombre car ils se reproduisaient rapidement mais les animaux plus utiles, comme les hamsters et les cochons, étaient en nombre dangereusement restreint, si l'on pensait que les êtres humains allaient bientôt abandonner la nourriture hydroponique pour les produits de la terre.

Cependant, il n'avait plus envie de broyer du noir. Ulla lui avait donné l'occasion de partir seul en excursion et c'était tout ce qui lui importait pour le moment. Il pressa le pas, et se souvint que la première fois qu'il avait entrepris une telle ascension en compagnie de Carmen Vlady, il avait été épuisé par la gravité d'Asgard, plus importante de huit pour cent que celle de la Terre. Il y était habitué à présent et n'y accordait plus la moindre importance. Et peut-être le temps aidant, les autres bizarreries de cette planète cesseraient de le déranger.

Soudain, il s'immobilisa. Comme à son habitude, Tai Men, flanqué de ses assistants, passait en revue les malades devant entrer à l'hôpital de la *Santa Maria*. Il n'avait jamais vu autant de personnes attendre en même temps. Il y en avait au moins deux douzaines, assises ou debout, l'air soucieux.

Il se demandait quelle pouvait bien en être la cause mais ne voulait pas déranger les médecins par ses questions. Il voulut entrer directement dans le vaisseau mais Tai Men l'aperçut et l'interpella.

— Hé, Dennis, viens un peu ici !

Soumis, il s'approcha du bureau électronique relié aux ordinateurs et grâce auquel les docteurs pouvaient consulter les connaissances médicales contenues dans les banques mémorielles du vaisseau.

— Tu te sens bien ? lui demanda Tai Men. (Il était un peu plus grand que la moyenne pour un Chinois mais sa forte corpulence lui donnait l'air d'être trapu et, par conséquent, puissant et déterminé. Mais Dennis ne l'avait jamais vu arborer pareille expression.)

Très troublé à présent, il répondit la vérité : mis à part son manque de sommeil, tout allait bien.

— Ouvre la bouche, lui ordonna Tai Men, qui regarda à l'intérieur. Tu n'as pas mal aux gencives ? Pas de saignement ?

— Non, dit Dennis, tout pâle lorsqu'il aboutit à la conclusion à laquelle serait parvenu tout homme de l'espace. Tu ne recherches pas les trop fortes doses de radiation, n'est-ce pas, Tai ?

— Les radiations, quelle foutaise, dit sèchement le chef biologiste. C'est *vraiment* une question idiote, si tu veux mon avis. Tiens, avale ça.

Il prit un pot posé sur la table et en tira une grosse gélule blanche. Il en avait donné à tous les autres patients et il en restait à peu près la moitié.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Dennis en prenant la gélule.

— De l'acide ascorbique. Nous avons vingt-deux cas cliniques de scorbut et je ne parviens vraiment pas à comprendre comment cela se fait.

LA PRISON D'OR

En une trentaine d'années
Je me suis parfois mis en rage,
Mais en plus de quarante années
On m'a souvent jeté en cage
Dans une grande prison d'or
Où malgré la paille et la pierre.
Les fouets et les bracelets de fer,
On faisait tout pour mon confort.
Et maintenant, je chante :
« Un peu de pain, un peu de vin,
Des vêtements ou quelques sous ?
Belles dames, ne craignez rien –
Le pauvre Tom sera bien doux. »

La Ballade de Tom la Folie.

4

Occupée à disposer les rapports sur la table à laquelle s'assiérait Hassan pour présider la réunion de travail, Parvati se disait que, d'une certaine façon, Asgard était bien plus propice que la Terre à la vie humaine. Ici, les jours avaient près de trente heures. Les vingt-quatre heures terrestres étaient, pour une raison inconnue, trop brèves pour le rythme biologique de la majorité des gens ; et c'était entre vingt-huit et trente heures que s'établissait le cycle quand, lors d'expériences adéquates, ils avaient la possibilité d'échapper à la tyrannie des horloges.

Ils s'y étaient habitués progressivement pendant toute la durée du voyage et chacun avait reçu, à l'occasion de son

arrivée, une montre donnant l'heure d'Asgard et non plus l'heure terrestre. Avant la fin du premier été, presque tout le monde s'était habitué à la nouvelle notion du temps – bien que l'on continuât à faire marcher les sirènes à l'occasion des repas, des réunions ou pour le couvre-feu de minuit, au cas où quelqu'un aurait été assez distrait pour oublier l'heure qu'il était.

À l'appel de la sirène, les gens accoururent de tous les coins de l'île. Les premiers arrivés s'étaient rendus dans la salle de réunion pour y prendre les chaises et les bancs qu'ils avaient ensuite installés dans la rue, en face de la table du président. Tout était prêt en vue de la réunion, même les raccords d'ordinateurs. Parvati s'assit et regarda les colons s'assembler. Parfois, elle adressait un signe de la main à quelqu'un.

Presque tout le monde s'était installé avant qu'elle n'aperçût Hassan, et elle avait commencé à s'inquiéter, ne comprenant pas pourquoi il était en retard. Les rapports qu'elle avait lus depuis le petit déjeuner étaient tous favorables et elle avait pensé ne trouver devant elle que des visages réjouis. Bien au contraire, il y en avait beaucoup qui paraissaient soucieux et l'on pouvait distinguer une certaine nervosité dans la façon dont les gens prenaient place sur leur chaise.

Le soulagement qu'elle éprouva en voyant Hassan arriver du vaisseau fut de courte durée. Il avait vraiment l'air très sombre, de même que Tai Men, qui marchait non loin de lui. Le voir afficher un tel visage n'était bon pour personne car ses états d'âme étaient toujours contagieux.

Il parut faire un effort pour adoucir ses traits, rendus plus sévères par sa barbe rase et son nez crochu, et il alla prendre place à la table.

— Ça ne va pas ? fit-elle discrètement, tout en lui adressant un sourire de bienvenue.

Presque sans bouger les lèvres, il répondit sur le même ton.

— Pas trop, non. Est-ce que je raconte tout, tout de suite, ou est-ce que nous détendons l'atmosphère avec les bonnes nouvelles ?

Parvati pesa le pour et le contre, et regretta que la mort de Max Ulfilas à bord de la *Pinta* l'ait privée de la présence d'une personne possédant les mêmes talents qu'elle.

— Je crois qu'il vaut mieux commencer par les succès, dit-elle finalement. À moins que les mauvaises nouvelles nous obligent à annuler les projets proposés par les rapports.

— Ce n'est pas aussi grave que cela, la rassura Hassan, qui se leva en face de la colonie.

Parvati se tourna sur sa chaise et constata que Dennis Malone était arrivé au tout dernier moment, comme à son habitude, et qu'il s'était installé tout au bout du dernier rang.

— Bonjour à tous ! dit-il d'une voix si puissante que les micros paraissaient bien inutiles. Voici la cinquième réunion mensuelle que nous sommes capables de tenir en plein air mais je dois vous avertir que, selon Kitty, nous devons organiser la prochaine dans la grande salle. Les pluies d'automne sont prévues pour très bientôt, dans une trentaine de jours environ. D'autres mauvaises nouvelles, Kitty ?

La petite Grecque se leva en minaudant un peu, comme à son ordinaire.

— Pas vraiment. Les températures resteront assez élevées pendant deux mois mais le programme préparé par Dan Sakky vous apprendra que nous allons devoir rapidement prendre des précautions contre les orages. Nous avons payé le prix qu'il faut pour être heureux en été mais la nouvelle saison sera certainement accompagnée de coups de vent pouvant atteindre les cent quarante kilomètres à l'heure. Ils nous aideront à produire de l'énergie pour l'hiver. De toute façon, tout a été prévu au départ pour éviter ce genre de risques.

— Dan ? dit Hassan.

Le grand Noir se leva à son tour :

— Le site que nous habitons est suffisamment élevé et abrité par ces crêtes rocheuses (il fit un geste et chacun tourna la tête) pour que nous puissions échapper aux pires dangers. Ce matin, sur le port, j'ai décidé d'installer des abris à bateaux. Nous pourrions les monter pendant la prochaine quinzaine et je crois qu'ils résisteront à tous les coups de vent. Je vous propose aussi d'amarrer plus solidement nos maisons et de noyer les cordes

dans de lourds blocs de béton ; il nous faudrait aussi des pare-vent sur les portes et les fenêtres. En règle générale, nous ne devrions pas rencontrer trop de problèmes pendant cette saison, à la condition que chacun prenne un minimum de précautions.

— Quelles seront les conséquences sur les cultures ? demanda Hassan.

Silvana Borelli se leva pour lui répondre. Cette Italienne du Nord un peu forte travaillait avec Tai Men et s'était spécialisée dans l'agriculture chimique.

— Nous avons sélectionné des plants qui poussent normalement dans des régions similaires à celles-ci, et nous pensons que tout ira pour le mieux. Nous allons mettre des tuteurs aux plantes les plus vulnérables et installer des déflecteurs éoliens sur les hauteurs. Nous aurons la maîtrise de tout.

— Les plants viennent normalement ? demanda Hassan.

Parvati, qui observait les réactions du public, remarqua qu'une légère tension était en train de naître. Hassan connaissait évidemment la réponse, tout comme elle, mais il était psychologiquement plus rentable que tous les colons entendent les responsables donner leur assurance plutôt que lire un document écrit impersonnel.

— Oui, le sol se révèle tout à fait propice à la culture des légumes. Il est encore un peu tôt pour se prononcer sur les fruits car même les plants qui se trouvaient dans le jardin hydroponique du vaisseau et qui ont été replantés ne sont pas encore remis du voyage. En gros, tous nos résultats sont prometteurs et au cours des trois dernières semaines, un certain nombre d'animaux de laboratoire a vécu exclusivement de plantes locales.

Les sourcils se soulevèrent et il y eut des hochements de tête dans les rangs, qui paraissaient onduler comme une prairie sous la brise. Parvati retint un sourire. De petits trucs tout simples, comme garder un secret au sein d'un groupe de spécialisation pour l'annoncer ensuite devant tout le monde, réussissaient merveilleusement à remonter le moral des colons.

On passa ensuite au rapport d'Hassan concernant les réserves : elles étaient meilleures que ce que l'on avait prévu, de sorte qu'une partie des matériaux de récupération de la *Niña* allait être mise de côté au lieu de servir tout de suite. Puis ce fut le rapport d'Ulla concernant les ressources minérales. Et enfin, son propre rapport psychologique.

Elle se leva et dit :

— Je ne peux que vous féliciter, mes amis. Vous vous souvenez peut-être que, sur la Terre, certaines personnes doutaient que notre équipe puisse repartir à zéro sur un monde nouveau. Elles disaient qu'après plusieurs générations passées dans une société technologique, où chacun se spécialise au point de devenir dépendant de millions d'autres individus, aucun groupe de l'importance du nôtre ne pourrait aboutir à ses fins. Eh bien, ne sommes-nous pas encore moins nombreux que nous le pensions ? (La référence à la perte de la *Pinta* était délibérée et ne manqua pas de provoquer une réaction.) Malgré tout cela, poursuit Parvati, nous réussissons encore mieux que nous l'espérions. Gardez courage !

Elle reprit sa place et remarqua qu'elle était parvenue à provoquer le type de réponse qu'elle souhaitait : pas la béatitude mais simplement l'approbation.

La grande question restait toujours posée : les mauvaises nouvelles de Tai Men allaient-elles vraiment ternir la bonne ambiance que l'énoncé des succès avait établie ?

Hassan appela le gros biologiste et celui-ci se leva avec sur le front le même air soucieux que lorsqu'il était arrivé – bien qu'il eût momentanément disparu lors de la lecture des rapports précédents.

— La plupart d'entre vous sont probablement au courant à présent, dit-il. Il y a un problème. Pour l'instant, tout ce que je puis dire est qu'il n'est pas crucial, mais il va certainement nous causer de sérieux embêtements. Est-ce qu'il y a quelqu'un qui ne sache pas ce qu'est le scorbut ? (Il regarda les colons et, incapable de deviner s'ils étaient au courant ou pas, il poursuivit d'une voix forte :) C'est une maladie par carence, comme la pellagre ou le béri-béri. Elle est produite par un manque d'acide ascorbique – ce que certains connaissent sous le nom de

vitamine C. Lorsque, il y a quelques jours, je me suis penché sur les renseignements fournis par l'ordinateur et me signalant que c'était de cela que souffraient les gens, je n'y ai pas cru parce que nous avons eu un régime aussi équilibré qu'à bord du vaisseau. Je crois toutefois être parvenu à définir les causes de cette maladie. Souvenez-vous, il y a eu une épidémie de diarrhée lors de notre arrivée, due certainement à un dépaysement interplanétaire. Comme vous le savez, la plupart des bactéries locales vivent sur des créatures différentes de nous, de sorte qu'elles ne peuvent pas nous transmettre de maladies. Quant à nous, nous avons toujours un certain nombre de bactéries qui ne nous rendent pas malades mais dont, au contraire, nous tirons profit. À force d'analyses et de cultures, nous avons découvert que, depuis l'épidémie de diarrhée, nous portons tous en nous des germes locaux particulièrement friands de l'environnement fourni par nos intestins. Ils ne sont pas dangereux et nous n'aurions pas à nous en occuper s'ils ne posaient un problème crucial. L'un d'eux agit de telle sorte que l'acide ascorbique nous est métaboliquement inaccessible. Il brise la molécule d'une façon qui nous est inconnue. Et malgré notre régime équilibré, nous développons une carence.

Parvati vit avec épouvante la tristesse, voire la terreur, se dessiner sur les visages des colons.

Elle s'adressa à Tai Men :

— Tai, nous pouvons vaincre cette maladie, n'est-ce pas ?

— Bien sûr, mais cela va prendre du temps. Et le scorbut est quelque chose de très éprouvant. Il sape votre énergie. Si nous le laissons s'étendre à toute la colonie, nous allons nous retrouver bien en retard par rapport aux prévisions. J'ai demandé à l'ordinateur de me dire comment se débarrasser de ces bactéries, mais l'infection sera inévitable tant que nous ne respirerons pas de l'air filtré. Et, bien que nous puissions lutter contre les pires conséquences du scorbut en absorbant des quantités massives d'acide ascorbique, nos réserves sont presque épuisées et nous ne pourrions pas provoquer une telle synthèse chimique avant au moins le printemps prochain. C'est pourquoi je suis désolé de vous dire que nous allons devoir faire un pari capital.

— Parle, Tai, parle, l'invita Hassan.

Le biologiste prit une profonde inspiration :

— Nous allons devoir abandonner les légumes hydroponiques et nous reconvertir à la culture locale le plus rapidement possible. C'est la seule manière possible de fournir à cette bactérie les matières premières locales qu'elle remplace actuellement par notre vitamine.

5

Tai Men n'avait pas besoin de demander son avis à Parvati, avec qui il était inévitable qu'il travaille plus que quiconque dans la colonie, tout simplement parce que l'action réciproque du corps et de l'esprit rendait nécessaire la présence du biologiste et de la psychologue toutes les fois que se posait un problème complexe – et cela s'était produit bien souvent, même si une solution y avait toujours été apportée. Il n'avait besoin de personne pour se rendre compte que sa révélation avait fortement impressionné ses auditeurs.

Pourquoi pas d'ailleurs ? Moi aussi, je suis impressionné, moi qui suis censé être un analyste dénué de toute passion, un véritable ingénieur du métabolisme !

Tous ceux qui s'étaient joints à cette expédition devaient obligatoirement être des spécialistes ; il était capital que les êtres les plus compétents de la Terre fussent disponibles pour une telle entreprise. D'un autre côté, tous les colons étaient, en quelque sorte, des dilettantes. Ils devaient être capables d'avoir des conversations et d'appréhender dans leurs grandes lignes toutes les autres disciplines. C'était quelque chose d'assez facile quand il fallait des volontaires pour dérouler des câbles pour installer le courant électrique ou des lignes téléphoniques. On ne pouvait vivre dans le monde moderne sans se servir du réseau électrique ou des télécommunications.

Mais lorsqu'ils étaient confrontés à l'idée que l'être bizarre qui vit sous leur crâne – l'ego, celui qu'on appelle « le Moi » ne dépendait que d'un certain nombre de processus susceptibles d'être isolés et étudiés en laboratoire, la plupart des gens avaient tendance à s'esquiver. Parfaitement conscients du ralentissement du métabolisme par le cyanure de potassium ou du transport de l'oxygène par l'oxyhémoglobine du sang, ils préféraient toujours, lorsqu'ils étaient acculés, penser en termes subjectifs : « j'ai faim, je mange ; je suis fatigué, je me repose. »

Cogito, ergo sum.

Il leur était tout à fait possible de quitter le sanctuaire du vaisseau, de retirer l'écorce tendre d'une plante à bois, de scier le cœur plus dur et d'en faire des planches et des poutres que l'on pourrait laisser sécher avant de les utiliser dans la construction de maisons. C'était pour eux une sorte de camping, un flirt discret avec une vie primitive et toute simple. L'âpre combat pour la survie prenait ainsi les allures d'un jeu.

Mais tout était très différent lorsqu'il s'agissait de confier leur propre corps à une personne dont ils ne comprenaient pas toutes les raisons.

Bien qu'il eût tout fait pour trouver une autre solution, il ne voyait pas d'alternative à ce qu'il venait de préconiser. Le naufrage de la *Pinta* avait privé la colonie d'un certain nombre de ressources biologiques capitales. Les mémoires des ordinateurs des vaisseaux possédaient chacune une spécialité et ce qui demeurait était à peine plus qu'un survol de certains secteurs de la connaissance. De même, bien que chaque vaisseau eût été doté d'un équipement fondamental – au cas où deux vaisseaux se seraient perdus, l'équipage du troisième aurait pu vivre dans le dernier et s'implanter progressivement à la surface de la planète – il n'était pas question que l'un des trois dût accomplir tout le travail. C'était une question de place disponible. La colonie devrait certainement vivre pendant un siècle sans l'aide de la Terre, et les économistes disaient qu'il faudrait longtemps pour épuiser les richesses apportées par la première expédition. On aurait pu bâtir cinquante villes avec les matériaux prévus dans le projet ; on aurait pu repeupler tout un

empire avec les gens qui y étaient directement ou indirectement impliqués.

En un mot, il fallait choisir entre introduire du matériel en double et ajouter un couple à l'équipage. Et la décision était toujours prise en faveur de l'équipage. Les colons avaient besoin d'un éventail génétique aussi large que possible s'ils voulaient peupler ce nouveau monde sans encourir les dangers des unions consanguines. Et comme la modification tectogénétique n'en était encore qu'au stade expérimental, aucun peuple luttant pour subsister sur un monde étranger ne pouvait espérer l'employer avant au moins une génération.

D'un autre côté – et là, il partagea la colère instinctive et la frayeur des non-biologistes qui avaient entendu ses explications – il semblait totalement aberrant qu'un organisme invisible à l'œil nu pût menacer le succès de leur entreprise, non pas par quelque maladie spectaculaire mais tout simplement en détruisant lentement leur santé.

Il serait intolérable de voir la rigueur et l'enthousiasme des colons minés par un quelconque scorbut, mais une ombre planait sur son esprit, celle de la Mort. Il était absolument certain que les plantes terrestres poussant sur le sol d'Asgard contenaient une substance capable de contrecarrer l'action de la bactérie locale sur le métabolisme humain. La bactérie ne recherchait pas vraiment l'acide ascorbique mais c'était ce qui, dans l'intestin de l'homme, ressemblait le plus à ce qu'elle désirait. Elle était simplement habituée à se nourrir d'un composé chimique semblable à celui qui intervenait dans la digestion.

La présence de légumes terrestres dans le sol d'Asgard pouvait avoir des conséquences inattendues et il n'était pas en possession des programmes d'ordinateur qui les lui auraient indiquées – ou plutôt qui lui auraient indiqué si elles n'allaient pas affecter aussi le métabolisme humain. Jusqu'à présent, aucun animal ayant mangé des plantes poussées sur la planète n'était tombé malade, mais l'homme n'est ni un rat ni un cochon d'Inde.

D'une voix rauque, il dit :

— Je crois qu'il va nous falloir des volontaires !

Il y eut un long moment de silence. Parvati tressaillit intérieurement, car elle aurait aimé que Tai Men la consulte avant de faire cette déclaration.

La pierre d'achoppement de leur succès était, selon elle, la façon dont ils avaient réussi à éliminer tout conflit à l'intérieur du groupe ; ils collaboraient tous à la même aventure. Une répartition entre « sujets d'étude » et « autres » pouvait être désastreuse. *Toute* division impliquait une menace. Plus important que ses estimations ou ses prédictions, il y avait ce qui était arrivé à Dennis Malone lors de sa première visite sur Asgard – cet instant de folie qui aurait pu le tuer ainsi que Sigrid, en laissant le poison ou l'infection les pénétrer. Qu'il ne l'ait pas fait revenait exactement au même. Et, maintenant, Dennis se levait et il regardait les autres colons d'un air de défi tout en passant ses doigts dans ses cheveux en broussaille.

— Je suis volontaire !

Il va encore jouer les martyrs. Parvati donna un coup de coude à Hassan, dont l'aptitude à maîtriser les esprits de la colonie était plus instinctive qu'autre chose, et elle vit qu'il était déjà en train d'attirer l'attention de chacun.

— Un instant, Dennis, dit-il doucement (puis il s'adressa à Tai :) Je crois que tu devrais nous fournir d'autres éléments pour que nous puissions étudier raisonnablement ta proposition. As-tu demandé à l'ordinateur quelles étaient les autres solutions ?

— Bien entendu. (Tai passa un mouchoir sur son visage.) Malheureusement, les cas de scorbut sont passés de zéro à vingt-deux en une dizaine de jours. Ce taux d'accroissement est normalement considéré comme une menace majeure par les ordinateurs, et ils nous recommandent de faire le maximum pour synthétiser l'acide ascorbique et éliminer la bactérie. Ce qu'évidemment, il nous est impossible de faire – impossible sans la *Pinta*.

Parvati s'aperçut qu'une ou deux personnes s'étaient mises à trembler et elle comprit que la situation était plus grave qu'elle ne l'avait pensé.

— La seconde solution est celle que je viens de vous exposer, poursuivit Tai. Nous devons enrichir notre régime avec des plantes poussées sur ce sol mais je ne peux vous cacher les risques que cela suppose. On vous l'a dit, plusieurs animaux vivent déjà de plantes cultivées localement et ne présentent aucun symptôme particulier. Mais cela ne fait que trois semaines et il y a des produits qui s'accumulent dans le corps ; quant à nous – une nouvelle fois, c'est la conséquence de la perte de la *Pinta* – nous devons garder vivants le plus grand nombre d'animaux possible dans un but de reproduction et c'est pourquoi nous ne pouvons en sacrifier de grandes quantités à nos analyses quotidiennes. Nous travaillons sur des prélèvements de sang et de sérum, excellents en soi mais malheureusement pas infaillibles.

— Pendant combien de temps pouvons-nous vivre sur nos réserves d'acide ascorbique ? demanda Hassan.

— Je ne veux pas que nous les utilisions, grogna Tai. Je veux les garder pour l'hiver, car nous ne pourrions peut-être pas sortir pour ramasser des légumes, en dehors des citrons ou d'autres végétaux riches en vitamines. Et cela signifie que nous devons améliorer notre régime dès maintenant.

— J'ai dit que j'étais volontaire ! s'écria une nouvelle fois Dennis Malone, et plusieurs personnes regardèrent son intervention d'un mauvais œil.

Parvati était en train de se demander si elle n'allait pas, elle aussi, prendre la parole quand Ulla se mit à parler avec un à-propos remarquable.

— Dennis, je t'ai dit ce matin que j'avais besoin de toi pour trouver des diamants ! Tai, pendant que j'y pense, ne pourrais-tu me donner l'emplacement d'une mine où nous pourrions travailler avec des distillateurs ?

— C'est possible, fit Tai Men, mais je ne crois pas que nous en tirerons les quantités nécessaires. Pour employer ton jargon, je pense que ce serait aussi difficile que d'isoler des terres rares, peut-être même pire, puisque cette cochonnerie de bactérie se nourrit d'acide ascorbique et que les composés en sont chimiquement très proches. S'il en était de même pour nous...

Malheureusement, nous sommes des organismes bien plus complexes, bien plus difficiles.

— Je peux tout de même mettre à ta disposition des équipes de distillation ? proposa Ulla.

— Évidemment.

Hassan avait répondu avant même que Tai Men pût ouvrir la bouche.

— Tai, je crois qu'il vaut mieux épuiser toutes les autres solutions avant de risquer des vies humaines. (Très digne, très paternaliste, Hassan avait embrassé du regard les colons attentifs avant de s'adresser au biologiste.) Cela te concerne aussi, Dennis ! ajouta-t-il sèchement. Je suis persuadé que tout le monde apprécie ton offre mais elle est un peu prématurée. Tai, je t'ordonne de faire de ton mieux pour isoler l'acide ascorbique concentré, sans t'occuper des composés locaux ou des plantes terrestres que tu fais pousser. Je veux aussi que tu fasses des expériences sur toutes les plantes de la planète pour savoir si l'acide ascorbique accompagne naturellement le composé que tu dis lui être analogue. Je ne suis pas un spécialiste mais cela me semble concevable.

Tai Men haussa les épaules sans rien dire.

— Donnez-moi un équipement adéquat et j'irai faire les tests, j'irai même dans une autre zone climatique, dit Dennis. Je vais essayer de trouver les diamants d'Ulla, je vais peut-être même réussir.

— Tout à fait d'accord, déclara Hassan. Je crois que nous pouvons donner la priorité à cela. Réunissez tous ceux qui ne sont pas utiles dans les autres sections. Tai, tu leur montreras comment faire les tests et, si vous ne trouvez rien sur cette île, vous verrez ce que vous pourrez tirer des îles voisines.

— Cela ne servira pas à grand-chose, dit Tai d'un air pleurnichard.

— Pourquoi donc ?

— Cet endroit est semblable à la Terre : quand un composé particulier joue un rôle bien précis dans le métabolisme, il augmente en quantité toutes les fois que le besoin s'en fait sentir. Les équivalents locaux des vitamines se trouvent dans tous les êtres, de la bactérie unicellulaire aux animaux plus

complexes. S'il existe ici des organismes qui ont fixé leur choix sur l'acide ascorbique, ils doivent être aussi rares que – disons que les créatures terrestres qui utilisent le cuivre plutôt que le fer dans leur sang. (Il haussa les épaules :) C'est l'un ou l'autre. D'un côté, la petite différence chimique existant entre les formes de vie locales et nous-mêmes signifie que nous n'attrapons pas tout de suite les bactéries infectieuses et les virus qui traînent alentour. De l'autre côté, il y a... *ceci*.

Il se rassit. On eût dit qu'un nuage venait de passer devant le soleil, et Parvati sentit un frisson de terreur parcourir l'assemblée.

6

Habitée de par sa spécialisation à réfléchir aux implications profondes de phénomènes tels que celui-ci, Parvati avait toujours considéré comme prometteur le fait que les colons aient créé leurs propres coutumes peu de temps après leur arrivée. Lorsque les rapports lus au cours de la première réunion mensuelle avaient montré que tout allait à peu près bien, des réjouissances avaient eu lieu tout à fait spontanément. Le mois suivant, elles avaient eu lieu à nouveau pour la simple raison que chacun y avait pris beaucoup de plaisir, et c'était ainsi que la tradition était née.

Avec les difficiles conditions de vie à bord des vaisseaux, les occasions de s'amuser avaient été fort peu nombreuses. Parvati avait été heureuse de voir que les loisirs pouvaient être dispensés avec autant de facilité. Ce serait un très bon signe pour la stabilité de la colonie si, au lieu de reprendre les fêtes traditionnelles de la Terre, les colons pouvaient en créer de nouvelles.

Jamais avant ce soir, elle n'avait pensé que des loisirs purement traditionnels pussent comporter une légère part de risque.

À l'instar de celles qui avaient précédé, la fête avait pris l'aspect d'une soirée, très légèrement différente de celles qui pouvaient être données sur Terre. Il y avait un minimum d'alcools ou de quelques autres drogues – si, malgré toutes les précautions qui avaient été prises, une personne dotée d'un léger penchant pour l'alcoolisme s'était glissée entre les mailles du filet tendu par les psychologues pour trier les volontaires, elle aurait pu succomber à son ivresse pour ne pas avoir assez l'habitude d'Asgard. Il en était de même pour les hallucinogènes légers et autres antidépresseurs. En contrepartie, il y avait une abondance de bonnes choses à manger, à la préparation desquelles les employés des cuisines avaient passé plusieurs heures ; il y avait aussi des jus et des vins légers, que l'on pouvait produire en grande quantité à partir de fruits hydroponiques ; il y avait enfin des attractions diverses, depuis le classique quatuor à cordes dirigé par Ulla Berzelius jusqu'au synthétiseur chromophonique, passion de toujours de Saul Carpenter, leur constructeur de bateaux, en passant par le répertoire de danses sacrées de l'Inde, qu'exécutait Parvati devant un léger écran de gaze sur lequel étaient projetées des images des temples de Konarak et de Kajuraho, deux symboles de l'aptitude de l'homme à survivre malgré les sautes d'humeur de la Nature.

Ce soir, elle espérait qu'on ne lui demanderait pas de venir danser, et il semblait qu'elle allait voir son vœu exaucé. Il était un peu tôt, mais il y avait moins de couples de danseurs que d'habitude dans la partie de la rue unique normalement réservée aux festivités. Elle avait l'impression que, comme d'habitude, ils s'esquivaient pour faire l'amour – ce qui était une bonne chose, car les organisateurs avaient compris que la promiscuité était le meilleur moyen de mélanger les réserves génétiques, ce qui serait très utile au moment des premières grossesses ; mais c'était aussi une chose mauvaise parce qu'elle se souvenait du geste étrange de Dennis lors de sa première visite sur Asgard, lorsqu'il était devenu l'esclave de son désir pour Sigrid.

Ni Sigrid ni Carmen n'avaient accepté de se joindre aux colons, ce qui n'avait d'ailleurs rien d'étonnant. Après leur

fantastique aventure, les deux femmes avaient eu la possibilité de faire leur choix parmi plus d'un millier de candidats au mariage, et d'innombrables générations de sélection naturelle les avait assurées que le sexe mâle était bien, de par son tempérament, le plus enclin à l'aventure.

Une musique enregistrée sur Terre était diffusée par des haut-parleurs installés sous les toits des plus proches maisons. Oubliant quelque peu ses soucis, Parvati regarda autour d'elle et se rendit compte que Dennis s'était installé à quelques chaises d'elle, au premier rang de la salle de réunion. Sans réfléchir, elle dit :

— Dennis, est-ce que tu crois à la théorie que nous autres psychologues avons établie pour donner une explication à ton attitude envers Sigrid ?

Il la regarda fixement pendant quelques secondes, et elle craignit de l'avoir offensé. Soudain, son visage se débarrassa de l'expression morose qu'il avait traînée toute la journée et il lui sourit.

— Ça alors ! Je pensais ne jamais voir le jour où un Tivaro viendrait me demander s'il a raison !

Avec humeur, elle dit :

— Écoute, Dennis, nous sommes dans une drôle de situation. Parler de l'observateur ne sert qu'à fausser les résultats – et les résultats, c'est nous.

L'air contrit, il s'installa sur la chaise voisine de la sienne et posa rapidement sa main sur son genou :

— Excuse-moi, murmura-t-il. Je me rends compte du poids de tes responsabilités. Nous sommes – nous sommes tous les deux seuls ici à avoir de telles responsabilités.

Elle réfléchit un instant puis comprit ce qu'il voulait dire :

— Je crois que tu as raison. Mais si Max Ulfilas était encore là...

— Et si Pyotr était encore là... (Leurs paroles flottèrent dans l'air chaud du soir mais il rompit le charme en disant plus sèchement :) Est-ce que je crois à l'idée que Sigrid et moi avons besoin d'apposer notre marque sur cette planète en faisant l'amour sur une de ses plages ? Eh bien oui, j'y crois. (Il avait l'air très soucieux.) Après tout, il y a deux choses qui m'ont posé

beaucoup de problèmes. La première, c'est que ce n'était pas le genre d'union que je préférais, même s'il y en eût beaucoup d'autres et bien que j'aimasse mieux Carmen et elle Pyotr. Les changements nous plaisaient assez. Mais cette fois-ci, c'était...

— C'était unique ?

— Exactement. C'est là la seconde chose. Quand nous sommes revenus sur le vaisseau et que, malgré notre honte, nous avons avoué à Carmen et à Pyotr ce que nous avions fait – je dis « nous » parce que c'est moi qui ai commencé mais Sigrid a été submergée par le désir au bout de quelques minutes – et il y a eu ensuite cette attente horrible pendant laquelle ils ont dû s'assurer que nous n'avions pas attrapé de microbes ou que nous ne nous étions pas empoisonnés. Plus tard, comme le plan de travail l'exigeait, Pyotr et Carmen ont quitté le vaisseau plus longuement que Sigrid et moi l'avions fait. Et ils n'ont jamais ressenti le même désir, comme si une seule fois suffisait. En fait, cette seule fois était indispensable.

Il s'arrêta à nouveau de parler et Parvati l'observa d'un air songeur, mais il devina quelles étaient ses pensées avec une justesse peu commune. À nouveau, il lui toucha la jambe.

— Je suis désolé, Parvati. Tu es une fille adorable mais je me sens condamné à rester seul pendant quelque temps encore.

Elle parvint à se reprendre et dit :

— Je sais, Dennis, et en dépit de tout ce que j'ai pu te dire ce matin, ne crois pas que j'ignore les efforts qu'il te faut faire pour chasser ta frustration. Ce doit être horrible de se trouver au milieu de gens qui ont exactement ce qu'ils désirent, quand on n'en a absolument pas envie soi-même.

— Je n'aurais pas pu le dire mieux, dit Dennis en tordant sa bouche. (Il hésita un instant :) Je crois toutefois que j'y parviendrai, à la condition que j'achète les bonnes grâces du Cerbère de mon inconscient, en partant par exemple en expédition comme je vais le faire dès demain à la demande d'Ulla. Je sais que je ne serai pas capable de céder à mon désir d'exploration avec la même intensité que lorsque j'étais – enfin, avant. Mais je crois que je peux apprendre à porter la moitié de ma charge. Toutefois, il y a une chose que je voudrais te demander.

— Je t'en prie.

— C'est dur à dire mais enfin, voilà : Asgard m'a tendu un piège, jadis, alors que ce n'était qu'une planète sauvage et que nous n'étions que deux couples. Est-ce que tu crois qu'il y aura d'autres pièges quand nous serons des centaines ou même des milliers ?

— Oui, fit Parvati, mais qui peut dire de quelle nature ils seront ?

Dennis passa sa langue sur ses lèvres et regarda autour de lui pour voir si personne n'avait entendu sa réponse. Parvati s'était arrangée pour attendre la fin d'une danse et le moment où tout le monde se dirige vers le bar. Il lui dit :

— Merci. Je pense que tu ne nous dis pas ça à tous.

— Je suis heureuse de t'entendre dire « nous », répliqua sèchement Parvati. Mais tu as raison. Les informations qui permettent de tirer des conclusions existent et elles sont disponibles. Mais nous devons passer par toute une série de stades tribaux, y compris celui où un petit groupe d'initiés détient tout le savoir traditionnel, avant de nous lancer dans le type de structure pédagogique existant sur Terre. Est-ce que tu comprends pourquoi ?

— Malgré tous nos dons, l'importance de ce que nous essayons de faire nous met au niveau des Pygmées, dit Dennis. Et si je dis « nous », si je crois être des vôtres, c'est parce que je suis l'homme à tout faire de cette culture microcosmique. Vrai ou faux ?

— C'est vrai.

— En quoi donc ces pièges vont-ils consister ? J'ai été victime de l'un d'eux et, puisque je n'ai pas souhaité me retrouver ici, je pourrais bien être la victime d'un autre.

Parvati leva vers le ciel ses grands yeux sombres. La lune n'était pas encore assez haute pour apparaître au-dessus des toits, et seules les étoiles étaient visibles.

— Ce sont des pièges dont nous pouvons nous méfier, avec un peu de chance, deux sortes de pièges. Le premier, c'est de se sentir écrasés. Mais nous avons fait de tels progrès avec le genre d'outils qu'une paire de mains suffit à manier, que nous devrions très rapidement oublier ce risque et ne pas perdre

espoir devant l'ampleur de notre tâche. Disons que, si nous nous retrouvions dans la situation d'Adam et Ève, ils n'auraient pas à abandonner ; ils pourraient toujours garder l'espoir d'établir l'humanité sur Asgard. De toute façon, c'est un cas qui ne se présentera pas – bien que ça aurait pu tout de même arriver.

— Si Sigrid et moi-même avons été affectés par les dimensions de ce nouveau monde, c'est un point sur lequel je suis d'accord. (Dennis se frotta le menton). Et quel est l'autre danger ?

— La seconde précaution à prendre, tu veux dire, le corrigea-t-elle. Eh bien, tu viens de m'en donner un exemple, quand tu as parlé du Cerbère de ton inconscient. Nous ne savons pas exactement quel est le cadre culturel qui peut permettre à un homme de rester sain d'esprit. Au mieux, nous pouvons jouer aux devinettes. C'est pour cela que nous avons voulu diversifier au maximum les contacts avec les traditions terrestres. Mais ceci existait avant la première expédition, n'est-ce pas ?

— Sigrid nous récitait des passages entiers du Kalevala quand personne ne comprenait le finnois ! Oui, cela existait, mais... (Dennis eut une hésitation.) Mais bien sûr ! Avant la fin du voyage, je possédais suffisamment de vocabulaire pour comprendre ce qu'elle disait, et je lui avais appris à se débrouiller en dialecte celtique. Et Pyotr qui nous disait des contes extraits de la *Saga d'Igor*... C'est pour cela que tu es danseuse ?

— Évidemment. Tu n'y avais pas pensé auparavant ?

— Pas dans ces termes. Je veux dire – je reconnais l'intérêt qu'il y a à avoir avec soi des artistes, des créateurs, mais je pensais qu'ils ne servaient qu'à nous protéger de l'ennui. Tu veux dire qu'ils nous protègent contre quelque chose de bien plus sérieux ?

— Il n'y a rien de plus sérieux que l'ennui, Dennis. Surtout quand il faut à tout moment s'efforcer de ne pas faire les gestes qui nous étaient quotidiens, parce que l'on ne sait pas quelles peuvent en être les conséquences. (Parvati esquissa un geste, comme si elle allait saisir un exemple au passage.) Tu aimes nager, n'est-ce pas ?

— Oui, beaucoup.

— Je m'en doutais. Presque tous les hommes de l'espace sont comme toi. Mais est-ce que tu descendrais jusqu'à la plage pour te tremper dans l'océan ?

Dennis secoua vigoureusement la tête.

— J'aimerais bien mais je ne le ferais pas tant que Tai n'aura pas dit que c'est sans danger. En tout cas, la tentation a été très forte. Est-ce ce que tu veux dire quand tu dis qu'il n'y a rien de pire que l'ennui ?

— Exactement. Nous avons quitté une société de loisirs et nous sommes habitués à certaines activités qui empêchent notre intérêt de s'émousser. Ici, il faudra attendre pour retrouver certaines d'entre elles et pendant ce temps, nous devons nous consacrer au travail – un travail qui marche si bien que nous allons être en avance sur notre planning et nous y consacrer encore plus, parce que nous savons que le travail est sain quand le jeu ne l'est peut-être pas. (Elle soupira :) C'est épuisant mais c'est ainsi.

Dennis la regarda pensivement pendant quelques secondes puis il dit subitement :

— Parvati, pars avec moi demain.

Elle lui sourit :

— Dennis, cela me plairait beaucoup mais c'est impossible. Cette histoire de scorbut va nous poser de sérieux problèmes pendant les semaines à venir. Tai aura besoin de moi. Mais je veux bien aller chez toi, maintenant, si tu es d'accord.

Dennis ne la quittait pas des yeux. D'un ton très las, il dit :

— J'aimerais pouvoir dire oui mais je ne crois pas que cela soit possible. Tu vois... Je ne sais pas si c'est à cause de ce qui s'est passé quand je suis venu la première fois, mais cela ne veut pas dire grand-chose pour moi, sauf que cela m'unit encore plus à Asgard. C'est très difficile à expliquer mais je crois que tu es la seule à pouvoir me comprendre. Bonne nuit, Parvati.

DEPUIS CE PREMIER JOUR

Après un tour sur la plage
Et une soupe de coquillages,
(Que le Ciel vous en donne autant !)
Je me suis couché doucement.
Jamais depuis ce premier jour
Je n'avais pensé à l'Amour
Mais le garnement m'a trouvé.
M'a dit de me déshabiller
Et m'a obligé à chanter :
« Un peu de pain, un peu de vin,
Des vêtements ou quelques sous ?
Belles dames, ne craignez rien –
Le pauvre Tom sera bien doux. »

La Ballade de Tom la Folie.

7

Saul Carpender était un Australien long et mince qui avait été choisi pour être leur constructeur de navires et le responsable du port, à cause de sa longue expérience de navigation dans le Pacifique qui le rendait apte à supporter les conditions d'Asgard. Il était le seul à se trouver le lendemain matin sur le petit appontement naturel pour voir Dennis s'en aller, bien qu'il fût la préoccupation première d'un nombre incroyable de gens.

Des gens qui, paradoxalement, étaient jaloux de lui.

Les responsables de la planification de la colonie d'Asgard avaient toujours été extrêmement prévoyants lorsqu'il s'agissait de définir l'équipement des vaisseaux. Il était beaucoup plus rapide de se déplacer autour d'une planète à travers son atmosphère plutôt que sur ses surfaces terrestres ou liquides – aussi auraient-ils dû opter pour deux ou trois avions ou hélicoptères trapus et puissants, qui auraient desservi la colonie sur un grand rayon d'action. Au lieu de cela, ils se décidèrent pour des aéroglisseurs. Ils pourraient glisser d'île en île grâce à leurs hélices sous-marines et, en cas de nécessité, ils pourraient traverser la terre ferme ou les bancs de sable en se servant de leurs coussins d'air. Mais, plus important encore, si leurs moteurs défailaient, ils pourraient ôter les hélices et continuer d'utiliser leurs navires en s'aidant de rames ou de voiles. Il n'était pas du tout certain que les colons transmettent ces engins à leurs descendants, mais l'art de la navigation devait leur être transmis parce qu'il pouvait également être appliqué à une pirogue.

Les astronefs, d'un autre côté, pouvaient attendre – comme Dennis s'en était cyniquement souvenu. Peut-être la *Santa Maria* pourrait-elle s'élever à nouveau dans l'espace, pour explorer les planètes les plus proches. Mais si, de son vivant, un vaisseau quittait une nouvelle fois la planète en direction de la Terre, c'est qu'il se serait produit un désastre irrémédiable.

À quoi cela rime-t-il, après tout ? Il y a maintenant des êtres humains sous deux soleils au lieu d'un seul : qu'est-ce que cela peut bien faire ?

Les impulsions qui entraînaient les êtres humains dans des aventures aussi folles se tenaient trop en dessous du niveau conscient pour que même les psychologues modernes les plus intelligents énoncent plus que de simples suppositions.

Il vint à bout de la longue liste qu'il avait dressée pour lui-même, en ajoutant à ses propres besoins ce que lui avaient réclamé Ulla et Tai et en rayant ce dont il n'avait pas besoin pour le moment. Son bateau, qui se balançait au rythme de la marée descendante, n'était pas beaucoup plus qu'un moteur et une soute à marchandises, et il avait emporté tout ce qui pouvait être utile dans les cas d'urgence auxquels tout misérable

voyageur de l'espace peut se trouver confronté. Les explorateurs chanceux étaient dotés d'une imagination vive et pessimiste – c'était du moins ce qu'il s'était toujours imaginé. Mais il ne prenait rien qui pût être indispensable à la base, excepté le tube de capsules vitaminées que Tai Men avait glissé de force dans sa trousse de médecine. Depuis l'alarmante découverte de la brusque apparition du scorbut, le biologiste était presque obsédé par l'avitaminose et il surveillait minutieusement l'alimentation des colons.

— Combien de temps vas-tu partir ? demanda Saul, après avoir longuement et pensivement étudié le bateau chargé.

Dennis haussa les épaules.

— Aussi longtemps que cela me semblera utile. Bien entendu, je garderai le contact radio. Je me suis arrangé avec Abdul pour qu'il fasse comme avant et qu'il m'appelle chaque soir à l'heure du dîner. Bien entendu, il y aura également un système d'appel branché sur ma fréquence.

— Une semaine ? Deux semaines ? Un mois ?

Saul donnait l'impression de vouloir une réponse précise. Surpris, Dennis eut recours à la plaisanterie.

— Je vais te manquer ou quoi ? C'est drôlement sympa ! Disons seulement que si tu construis les abris de Dan, je ne reconnaîtrai certainement pas le port à mon retour.

Saul ne répondit pas à son ton enjoué. Pris d'un brusque et inhabituel accès de franchise, il dit :

— J'aimerais être aussi libre que toi !

— Mais pourquoi ? (Dennis avait failli dire, pourquoi diable ? mais il se reprit à temps.) Pourquoi diantre ? s'étonna Dennis.

— Oh, je n'en sais rien. (Saul haussa les épaules dans un mouvement d'impuissance.) Je suppose – oui, ce doit être cela. S'il y avait quelque chose que je puisse faire, quelque chose qui ne rentre pas dans nos plans, je ne serais pas inquiet. Je m'attellerais au problème qui se poserait et je le disséquerais. Bon Dieu, nous avons perdu la *Pinta*, oui ou non ? Et tu as vu ce qui s'est passé : chacun maudissait l'univers et mettait deux fois plus d'énergie, si ce n'est plus, dans tout ce qui pouvait faire revenir ses compagnons. Mais le scorbut, c'est différent. C'est une chose dont, jusqu'à présent, je n'avais vu que le nom inscrit

dans les livres d'histoire. (Se donnant des coups de poing dans la paume de la main, il conclut :) C'est ridicule ! Tout va mieux que nous ne l'avions espéré, à part cette chose qui ne nous a pas encore causé de préjudices sérieux et qui ne nous en causera peut-être pas, et je suis là à trembler comme une feuille. Tu ne trouves pas cela bizarre ?

— Si, admit Dennis, mais j'aurais préféré que tu ne parles pas de toi. Je croyais que j'étais le seul à penser ainsi.

Juché au sommet de la trame squelettique de poutres nues qui avaient constitué l'ossature de la *Niña* – qui la constituaient toujours, bien que d'une manière grotesque et révoltante, ayant été systématiquement débarrassées des panneaux de la coque – Abdul Hassan vit le panache de fumée qui s'éleva lorsque Dennis mit en marche les moteurs de son navire. Il interrompit la conversation qu'il tenait, qui consistait à savoir quelles pièces détachées seraient tenues en réserve ou utilisées tout de suite, et réprima un frisson inattendu.

Tibor Gyorgy, sur les épaules duquel reposait la responsabilité des systèmes électroniques, demanda avec inquiétude :

— Quelque chose ne va pas, Abdul ?

Le président de la colonie dut faire quelque effort pour recouvrer la pleine possession de ses moyens :

— Non, ça va, répondit-il en mentant.

Il continua de parler sur un ton tout à fait normal ; malgré son apparence détachée, il souhaitait avoir, tout comme Dennis, une possibilité de s'en aller – en un mot, il souhaitait ne pas être indispensable.

Très bien... Ainsi il est merveilleux de se trouver ici, sur cette planète inconnue et de découvrir que, de prime abord, elle est accueillante, aimable, hospitalière... Mais ce n'est qu'une apparence. Nous savons parfaitement qu'elle peut nous nuire d'une façon que nous ne pouvons soupçonner parce que nous n'avons jamais vécu sur une autre planète auparavant – tout au moins, sans réserve d'air, sans scaphandre et sans des périls aussi évidents que le vide absolu. Aussi devons-nous penser sans cesse, sans jamais nous arrêter !

Combien de temps un être humain peut-il fatiguer son esprit avec la nécessité de prendre une décision consciente avant chaque action qu'il entreprend, avant même le simple geste de respirer ? Et moi, plus que tout autre, je ne dois pas commettre la moindre erreur.

Je suis pris au piège mais je ne sais pas quel est ce piège. Je n'en connais que l'existence.

Ils avaient choisi Parvati Chandra pour la colonie, et Max Ulfilas, qui était décédé à présent, parce qu'ils n'étaient pas simplement des psychologues. Tous les deux avaient la faculté rare, peut-être même unique, de dégager la finalité d'une action en cours. Asgard était certaine de développer sa propre forme de société, différente de toutes celles existantes sur Terre – bien que, le matériau étant humain, il y aurait certainement des ressemblances. Il était nécessaire de pourvoir cette société d'une sociologie qui n'avait pas besoin de se pencher sur l'histoire pour savoir quand elle ferait fausse route.

En franchissant une crête rocheuse qui se trouvait sur son chemin, alors qu'elle se dirigeait vers les cultures expérimentales de légumes, elle jeta un coup d'œil en arrière et vit le bateau de Dennis se soulever sur ses pales après avoir quitté le port. Un instant, elle fut envahie par un vain désir : elle aurait dû accepter son invitation de la nuit dernière et l'accompagner dans son exploration.

Mais je ne pouvais pas désertier la colonie alors qu'elle affronte sa première crise majeure... Et pourtant, je le veux ! Je le veux de toutes mes forces !

Calmement, elle se demanda pour la première fois si elle ne devait pas conseiller l'abandon d'Asgard et si elle allait réussir à venir à bout du ressentiment des colons.

Tai Men faisait encore une fois l'inspection des malades dans l'infirmerie de la *Santa Maria*. Il n'y avait pas de nouveaux cas de scorbut, aujourd'hui, et naturellement, tous ceux à qui il avait administré des doses massives d'acide ascorbique avaient vu leur état s'améliorer instantanément. Il subsistait toutefois le risque que l'on ne pût rien découvrir pour empêcher le retour

du mal, ou le développement d'une maladie similaire. Dans un tel cas, la colère des colons s'abattrait sur lui, car c'était dans sa spécialité que résidait la cause de leur échec.

Si je pouvais m'échapper comme Dennis, pensa Tai Men. Et revenir dans un mois, lorsque le problème sera résolu...

Pour Kitty Minakis, qui lançait sa série quotidienne de radiosondes à haute altitude, l'envie qu'elle ressentit en voyant le bateau de Dennis la tira de son ennui. Une fois, il y avait longtemps de cela, elle avait tiré le maximum de plaisir de la spécialité à laquelle elle avait fait don de ses talents de mathématicienne ; elle était une brillante calculatrice mentale, capable de manipuler toutes les données complexes utilisées dans la prédiction météo avec un minimum de recours aux ordinateurs.

Mais, cela, elle l'avait dominé. Des siècles d'informations sur les conditions atmosphériques de la Terre avaient réduit les prédictions à une science presque exacte. Elle s'était proposée d'elle-même pour Asgard, dans l'espoir de trouver de nouveaux défis à ses capacités.

Au lieu de cela, elle avait découvert un climat ridiculement simple, plus proche du cas idéal d'un globe entièrement recouvert d'eau que de celui de la Terre et, par conséquent, tout était moins complexe.

En soupirant, elle souhaita pouvoir s'enfuir, ne fût-ce que quelques jours, de ce travail qui devenait ennuyeux et répétitif.

Dan Sakky avait volontiers cédé deux membres de son équipe à Tai Men et, aujourd'hui, remplaçant l'un d'eux, il conduisait une pelleteuse et nivelait des fondations. Il affrontait la base même de son travail – et c'était ce qu'il désirait. Il voulait éprouver la résistance de la roche, la solidité de l'argile. Il aurait presque préféré utiliser une pioche et une pelle.

Il s'arrêta pour regarder le bateau de Dennis qui voguait vers l'horizon et il souhaita trouver lui aussi un court moment de répit. Il avait passé trop de temps dans l'abstrait, et l'abstrait était une chose inconsistante, molle et frustrante. Déjà, dans ses moments perdus, il avait conçu une ville extraordinairement fonctionnelle, une ville qui occuperait cette île et qui pourrait

abriter un demi-million de personnes avec un maximum de confort. Mais ceci n'était qu'un jeu.

Et, bien que ce fût certainement un plaisir de lutter contre le matériau obstiné dont il avait besoin pour ses créations, un doute le narguait, enfoui au fond de son esprit : peut-être faisait-il tout cela pour rien car les gens pour qui il travaillait pourraient être trop malades pour profiter de son œuvre. Et, en tant que bâtisseur, il n'y pouvait rien.

Debout sur le barrage qui retenait le réservoir d'eau fraîche, Ulla Berzelius quitta des yeux les cadrans de son analyseur portatif et regarda le bateau de Dennis disparaître à l'horizon. Elle venait juste de découvrir que l'indium qu'elle recherchait était présent en quantités suffisantes.

Nom de Dieu ! Quel est l'intérêt d'un monde qui vous donne exactement ce que vous croyez désirer puis qui, narquois, emporte avec lui ce dont on ne pensait pas avoir besoin ? J'aimerais pouvoir partir comme Dennis, non pas à la recherche de ces satanés minerais dont les astronomes avaient prévu l'existence, mais à la chasse aux pierres précieuses – des pierres énormes, magnifiques, absolument inutiles !

Je me demande combien d'entre nous sont saturés de choses nécessaires et assoiffés de choses futiles.

8

L'ordinateur avait fourni à Dennis la route la plus courte qui soit, en tenant compte des régions prometteuses où la géologie locale laissait à penser qu'il y avait des gisements de diamants. Il lui avait également indiqué qu'en prenant repère sur l'horaire des marées, il réduirait le temps de son éloignement de l'île à un maximum de neuf jours.

Par esprit de contradiction, il décida de suivre exactement en sens inverse le chemin inscrit sur la carte. Il sentit que, s'il ne

pouvait prolonger son absence jusqu'au moment où il se montrerait avide de compagnie, il ne pourrait jamais se débarrasser de son désir de revoir la Terre.

N'est-il pas curieux que ce soit l'explorateur, et non pas les colons, qui ait le mal du pays ?

Reposant paisiblement dans le cockpit ouvert du bateau, soulevé par ses pales à un bon mètre au-dessus des crêtes des petites vagues estivales, il réfléchissait à ce paradoxe pour conclure qu'il ne s'agissait absolument pas d'un paradoxe. Asgard était un monde merveilleux – encore plus que la Terre, en vérité, car la méchanceté et la stupidité des hommes n'avaient pas transformé ses plaines en déserts et souillé ses luxuriantes vallées avec des villes laides et monotones. Il se languissait symboliquement de la Terre simplement parce que c'était l'endroit d'où il venait, l'endroit où il avait eu la chance de satisfaire son goût pour l'exploration. L'exploration pour elle-même était un luxe qu'Asgard ne pourrait jamais procurer pendant des générations.

Et pourtant...

Il pensa à ces gens parmi lesquels il avait apparemment échoué pour le reste de sa vie, alors qu'il n'avait eu l'intention que de passer une année au plus avec eux puis de s'en retourner en emmenant avec lui ceux qui se seraient montrés incapables de surmonter les problèmes de ce nouveau monde. N'avait-il pas eu la chance d'avoir échappé à cette tâche ? À présent qu'ils se soumettaient à tout et perdaient leur fierté au point de ramper comme des chiens battus, les colons ratés auraient été d'abominables compagnons de voyage, dont la plupart auraient mieux fait d'être complètement assommés pour toute la durée du trajet de retour.

Et puis, ces gens n'étaient-ils pas aussi stimulants, aussi intelligents, aussi talentueux, qu'ils l'auraient été dans n'importe quelle ville de la Terre où il aurait pu se retirer ? Peut-être l'étaient-ils davantage car, dans une ville, ils auraient été noyés dans une horde de nullités, obligés de partir à la recherche l'un de l'autre, tandis qu'ici ils étaient concentrés et unis.

Oui, tout ceci est vrai. Mais, dans un sens, cela ne m'atteint pas comme cela le devrait.

Il sentait qu'il approchait lentement de la découverte d'une importante vérité, que peut-être aucun colon, à l'exception de Parvati, n'aurait trouvée. Le jour était lumineux et chaud, comme d'habitude, avec une brise suffisamment forte pour mettre de l'écume sur la crête des vagues ; l'eau profonde couleur d'émeraude était veinée de blanc, comme une mer de pierre précieuse. Le soleil se reflétait sur les nodules brillants des plantes à bois qui ornaient les sommets des îles voisines – un chaud brun-roux à mi-chemin de l'acajou et de la couleur de l'écorce du séquoia – et qui s'étendaient comme un sirop bouillonnant entre les arbustes et les broussailles serrés qui emplissaient les vallées intermédiaires. Pour beaucoup d'êtres humains – en supposant qu'ils pussent être arrachés à la barbarie du passé – cette simple vision aurait suggéré le paradis.

Et il pourrait toujours en être ainsi. Seulement...

La formulation du concept qu'il pressentait, mais qu'il ne pouvait pas formuler, revenait à essayer de pétrir des rubans de fumée pour en faire une statue. En soupirant, il vérifia machinalement ses instruments et ne découvrit rien d'anormal – comme à l'accoutumée – puis il entreprit une nouvelle fois de mettre de l'ordre dans ses idées.

Il étendit une des cartes sur ses genoux et l'étudia, parce qu'un point proche des îles voisines avait capté son attention.

Je me demande si nos compétences ne sont pas trop grandes. Il a fallu cent mille années pour que les hommes passent des grognements et des épieux durcis au feu à la possession de cartes acceptables de leur propre planète. La réalisation de cette carte a demandé une centaine d'heures : des photographies prises depuis l'espace, réunies les unes aux autres pour éliminer le flou créé par l'enveloppe nuageuse sur l'image, converties automatiquement en contours équivalents et imprimées directement sur des bandes de papier.

Et cependant, ce n'était pas cela qui l'intéressait.

À tout moment, les compétences humaines étaient le résultat de la pensée de l'homme, aussi bien au Néolithique qu'à l'ère

nucléaire. Son voyage dans *l'Argus* était pratiquement aussi remarquable que l'expédition de son homonyme légendaire bien que, étant donné les traitements modernes de longévité, il eût consacré moins de temps à ses voyages que les anciens Grecs.

D'un autre côté, bien sûr, on pouvait objecter que les défis auxquels les hommes avaient fait face n'avaient pas été proportionnels à leur ingéniosité. Il leva les yeux pour identifier une île qui, d'après sa carte, devait se situer à tribord, et il remarqua combien elle ressemblait à celle que les hommes avaient colonisée. C'était une chose qui l'avait frappé lors de sa première visite. Alors qu'ils se déplaçaient sur la surface de la planète, séjournant peu de temps dans chaque zone climatique, depuis le pôle jusqu'au troisième tropique, dans le but d'en estimer l'habitabilité, ils avaient choisi leur emplacement plus ou moins par hasard, à l'intérieur de chaque zone.

Il fallait bien admettre qu'il y avait beaucoup moins de diversité ici que sur Terre, même si l'effet total était fondamentalement différent. Par exemple, l'île qui leur servait de base était hexagonale et hérissée de crêtes irradiant depuis un pic central ; les contours de la carte qu'il avait la faisaient ressembler à une photographie aux rayons X d'une étoile de mer terrestre.

Il en était de même pour cette île dont il avait juste voulu vérifier l'apparence. Les lignes suggérées par les arêtes d'une île pouvaient être prolongées au fond de la mer jusqu'à ce qu'elles en rencontrent d'autres toutes pareilles, appartenant à une autre île. Il y avait un plissé sur toute la planète et, où que vous alliez, vous trouviez les mêmes caractéristiques physiques, avec seulement une légère variante d'une zone à l'autre. Sous la mer, bien entendu, on trouvait inévitablement une géologie semblable à celle de la Terre. Mais les hommes sont des créatures qui vivent à la surface. L'étude des relevés sous-marins leur apprendrait qu'il existe sur Asgard des continents équivalents ; avec leurs yeux et leurs seules mains nues, ils ne pourraient toutefois détecter qu'une sorte de vaste Pacifique. Il n'y avait même pas une Australie pour faire contraste et la plus grande île de toute la planète était plus petite que la Grande-Bretagne.

À présent, il se rendait compte qu'il allait aboutir à quelque chose avec ses méditations. C'était une chose merveilleuse que de conquérir tout un nouveau monde sous un soleil étranger par la simple puissance de la raison – en analysant, en essayant, en tirant des conclusions et en agissant sur elles – mais pour lui, au moins, la simple résolution de ces problèmes ne justifiait pas le fait qu'il restât en vie. Quand tous les facteurs étaient connus avant que vous entriez en ligne de compte, aucune influence extérieure ne pouvait vous surprendre. Il se souvint de Kitty Minakis se levant à leur première réunion de travail mensuelle, la seule qu'ils aient tenue à l'intérieur du vaisseau, pour répondre à quelques questions concernant le temps que la colonie allait rencontrer. Elle avait dit quelques mots sur le fait que la température d'Asgard n'était pas vraiment plus élevée que celle de la Terre, sa distance au soleil lui donnant une quantité de radiations solaires comparable. Mais, en raison de la nature saisonnière des calottes glaciaires, la neige et la glace réfléchissaient moins de chaleur et la fonte annuelle produisait un petit peu plus qu'une déviation dans la température de l'océan – cela ne donnait pas naissance à d'énormes courants glacés comme les eaux polaires de la Terre.

Quelle image avait-elle employée ? « Le phénomène polaire typique n'est pas ici la neige, comme chez nous, mais simplement le brouillard. »

Il y avait quelque chose de certain à propos de la neige : l'eau, après un changement d'état, se transformait brusquement en blancs flocons. Mais le brouillard n'était qu'une chose désagréable, humide et froide.

Quelque part, il y avait –

Le bateau changea brusquement sa course, l'arrachant à sa méditation et le replongeant dans la réalité. Instantanément, il fut conscient du danger : il glissa une main dans la poche contenant son revolver tandis que son autre main s'agrippait aux commandes manuelles d'urgence. Mais ceci fut bien inutile. Le sonar avait détecté une grande créature marine faisant surface depuis le fond – il se trouvait au-dessus d'un chenal

profond de près de cinq cents pieds – et le bateau avait fait un écart pour l'éviter.

Tout excité, il la vit se dresser au milieu d'un extraordinaire bouillonnement dû à l'énorme bulle d'air qu'elle avait emmagasinée pour aller chercher sa nourriture sur les versants les plus bas des montagnes sous-marines au milieu desquelles elle chassait. Il lui était déjà arrivé de voir un tel animal, et il s'empara de la caméra de Yoko pour le filmer pendant quelques secondes, avant qu'il ne prît une nouvelle inspiration et disparût.

Si seulement j'étais xénobiologiste... Je ne peux pas m'imaginer Yoko se désintéressant de ce monde avant qu'elle ne soit très âgée.

Pourquoi y avait-il des herbivores qui respiraient de l'air dans les océans de ce monde liquide ? Au cours de quelle période glaciaire leurs ancêtres avaient-ils abandonné leurs ouïes pour ces sortes de poumons, et quel nouveau soulèvement les avait-il poussés, à l'instar des cétacés terriens, à ratisser les plantes des mers profondes de leurs énormes fanons ? Bien que le tumulte de l'eau n'ait duré qu'un instant, l'image de la bête était gravée au plus profond de sa mémoire : quelque chose comme une carotte, pour utiliser une comparaison grossière mais exacte, plantée tout autour de son corps de plusieurs douzaines de nageoires, présentant des organes sensoriels spécialisés, allant des détecteurs de pression aux glandes olfactives ; sa bouche se trouvait à l'endroit où aurait été située la queue d'une créature terrienne, et était dotée de lèvres qui jouaient le double rôle de nageoires et de pièges à aliments, et sur lesquelles des dents pareilles à des peignes pouvaient s'ouvrir et se fermer comme le font les plumes de l'aile d'un oiseau.

Fascinant !

Mais son excitation était superficielle. En soupirant, il se réinstalla sur son siège, alors que le navire reprenait automatiquement sa course, et il dut admettre que ce qu'il ressentait après la vision de cette bête étrange surgissant dans les airs était bien proche du sentiment du chasseur repérant son premier éléphant. Outre disons, le *divertissement*, causé par

cette apparition, avait-il quelque chose de gratifiant pour lui ? Uniquement, le fait de pouvoir raconter une fabuleuse histoire aux envieux restés chez eux. Son tempérament ne l'avait jamais poussé à faire ce qu'il avait imaginé une minute plus tôt, c'est-à-dire fournir à Yoko un sujet d'intérêt pour la vie : la dissection patiente d'un nouveau système biologique.

Naturellement, avant d'être envoyé ici pour la première fois, il avait, comme tous ses compagnons, appris à se servir des instruments qui équipaient l'*Argus*, parmi lesquels figuraient ces analyseurs biologiques. Après leur cinquième mois de séjour, la moitié au moins de ce qu'ils savaient à présent de la faune et de la flore d'Asgard avait déjà été établie, ou tout au moins pressentie avec une raisonnable certitude en se référant à la Terre. Rassembler cette énorme masse de données n'avait été qu'une routine – les ordinateurs les acceptaient et les traitaient, tout son travail consistait à les alimenter.

Il avait une petite connaissance d'un grand nombre de sujets. Les premiers visiteurs d'Asgard auraient pu être confrontés à toutes sortes de périls, depuis les monstres mangeurs d'hommes jusqu'aux épidémies. Ils auraient même pu faire naufrage et être contraints de coloniser involontairement la planète. En conséquence, ils devaient avoir une vision globale de n'importe quel secteur de la connaissance, afin de pouvoir poser les questions appropriées aux ordinateurs lorsqu'ils auraient besoin de renseignements plus précis – ou tout simplement deviner.

Mais une connaissance limitée d'un grand nombre de sujets était du dilettantisme. Il n'avait aucune passion dévorante qui pût le satisfaire. Il était un observateur, un explorateur, un...

— Bon Dieu, je suis un *touriste* ! dit-il d'un air insouciant. Et, comme si cet accès d'obscur cynisme avait en un sens dissipé son intolérable fardeau mental, il se tourna pour sortir son déjeuner du tas de cartons disposés derrière son siège. Ce soir, il aurait atteint la première île qui, d'après les ordinateurs, pouvait fournir des diamants.

Ce serait bon d'avoir un travail à faire, un véritable travail de valeur qui contribuerait au bien-être et au succès de la colonie. Cela lui donnerait une sorte de prestige personnel.

Mais la découverte de diamants n'était pas ce qu'il souhaitait. Il ne reconnaîtrait pas un diamant à l'état brut s'il en rencontrait un sur son chemin ! Le mérite reviendrait à Ulla et aux ordinateurs !

Arrachant sauvagement le couvercle du carton contenant son déjeuner, il murmura :

— Je n'aurais jamais pensé que quelqu'un – moi ou quelqu'un d'autre – pût se trouver dans un état où tout allât aussi bien et qu'il devînt malgré tout fou de rage !

9

Parvati éprouva une étrange sensation en retournant à l'intérieur du vaisseau après avoir vécu si longtemps dans le village. À peine eut-elle pris conscience de sa réaction que son esprit en rechercha les raisons possibles.

C'était comme si elle se soustrayait à la réalité extérieure, un peu comme un récepteur qui, enfermé dans une boîte de métal, ne reçoit plus de communications. Et, bien sûr, il y avait des boîtes métalliques autour d'elle – depuis la coque du bateau, plus petite de jour en jour, jusqu'au plateau de l'ascenseur automatique qui l'amenait au niveau des ordinateurs, où les murs étaient capitonnés d'un bleu nuit reposant.

Ce vaisseau vient de la Terre, raisonna-t-elle. Ce qui semble assez irréal, parce que la Terre est bel et bien inaccessible.

L'ascenseur s'arrêta. Yoko attendait pour descendre, un épais paquet de listings à la main. Les deux femmes échangèrent des politesses, et Parvati s'avança dans la salle des ordinateurs. Durant le vol, elle avait servi de passerelle de commandement, et quelqu'un avait recouvert de draperies les appareils d'astro-navigation.

Elle fronça les sourcils : la dernière fois qu'elle était venue, les draperies n'y étaient pas. C'était un fait irrationnel, dans le

sens qu'il était superflu – chacun savait que les appareils de contrôle se trouvaient là, mais qu'ils ne servaient plus à rien.

Qui a fait cela ? Qui a agi selon le principe « Si vous ne pouvez le voir, peut-être disparaîtra-t-il ? »

Ces derniers jours, depuis la réunion de travail, il lui semblait qu'une infinité de petits faits quotidiens mais irrationnels s'étaient accumulés dans un coin de sa mémoire, qui les conservait jusqu'à ce qu'ils donnent naissance à quelque chose de suggestif. D'ordinaire, quand elle en avait rassemblé autant, elle s'efforçait de les mettre en ordre à la première occasion mais, à présent, elle refusait bizarrement de les étudier.

Si elle avait été seule, elle se serait immédiatement attelée à cette tâche : elle aurait programmé le code alertant les sections de la mémoire de l'ordinateur où étaient stockées les informations se rapportant aux aberrations humaines, et jeté toutes les petites choses qui l'irritaient jusqu'à en faire un tas d'où l'ordinateur pourrait tirer quelque conclusion.

Mais voilà, elle n'était pas seule. Assis devant la console permettant de travailler à sa propre spécialité, Tai Men étudiait un listing avec une concentration telle qu'il ne se rendit pas compte de sa présence jusqu'à ce qu'elle lui adressât la parole.

Alors il sursauta et la regarda par-dessus son épaule.

— Oh, bonjour, Parvati. Comment ça va ?

— Ça peut aller. Il n'en est pas de même pour toi à en juger par la tête que tu fais.

Elle prit une chaise et la tira sur le plancher en métal poli jusqu'à ce qu'elle fût assez près de Tai Men pour s'entretenir aisément avec lui.

— Je crains que tu n'aies raison, dit le biologiste sombrement. Ah, est-ce que ça se voyait beaucoup, ces derniers jours ?

— Je ne comprends pas ce que tu veux dire par beaucoup, mais cela se voyait, dit Parvati candidement.

Tai Men soupira.

— Oui, c'est bien ce que je pensais. Et ce n'est pas bon pour le moral, hein ? Mais je suppose que ce que j'ai découvert peut parfaitement expliquer ma paranoïa... Regarde !

Il tourna le listing qu'il tenait à la main de façon qu'elle pût le lire et, d'un index jauni par la nicotine, il lui indiqua un endroit particulier.

— C'est un peu trop spécialisé pour moi, admit Parvati au bout de quelques secondes. Est-ce que tu pourrais me le traduire en langage courant ?

— Bon, tu as quelque idée sur les techniques de base de la fractionnarisation, qui séparent des composés biologiques presque identiques, de telle sorte qu'ils puissent être individuellement analysés ?

— Je sais que cela existe, et je peux reconnaître l'appareillage adéquat, mais je serais incapable de m'en servir.

— Personne ne peut t'en blâmer. (Tai poussa un autre soupir, plus profond cette fois.) Pour travailler avec toute la précision souhaitable, nous aurions besoin du plus fort fractionnateur de masse jamais imaginé, le Shlovsky-Har. Il mesure environ trois mètres sur quatre – à cause des longues distances rendues nécessaires par l'allongement des éléments – mais... Bon, admettons que nous versons dans le seau d'effluence d'une teinturerie un gramme de phtalocyanine de chlore mélangé à un millier de molécules de phtalocyanine de cuivre. Au bout d'une demi-heure, non seulement la teinture et l'eau seront séparées, mais nous saurons ce que nous aurons obtenu et nous en connaîtrons les quantités. Nous en avons un. *Un seul*, parce qu'il était de très grande taille. Et ce n'est pas la peine que je précise ce qu'il en est advenu...

— Il était à bord de la *Pinta* ?

— Oui. En conséquence, nous allons devoir composer avec le temps, et ce sera long et pénible.

— Tu cherches des gisements d'acide ascorbique ?

Tai hésita puis dit finalement :

— Non. J'apprécie ce qu'Abdul a essayé de faire lorsqu'il a émis cette idée à la réunion de travail, mais il sait, j'en suis sûr, que lorsque j'ai dit que l'acide ascorbique était aussi rare sur Asgard que la globine à base de cuivre sur Terre, ce n'était que la moitié de la vérité. Le schéma de la chimie de la vie est établi sur Asgard de sorte que le microbe que nous affrontons est un réfractaire, tout comme la bactérie terrienne qui peut vivre dans

des sources de soufre en fusion. Dans le déroulement naturel des événements, l'acide ascorbique ne lui servirait à rien. Il ne serait *d'aucune utilité*. Bien entendu, nous pouvons nous atteler à mon autre suggestion : ingérer une certaine quantité de la matière préférée par ce microbe et inintéressante pour nos propres corps, dans l'espoir qu'il se désintéresse progressivement de nos vitamines. Mais ! (Il émit un grognement de frustration et de rage.) Nous avons perdu notre grand fractionnateur, celui qui nous aurait permis de débroussailler le problème. Nous avons perdu notre synthétiseur Roberts, qui nous aurait permis de transformer les molécules locales en acide ascorbique, ce qui aurait été la solution idéale. Au point où en sont les choses, nous en avons précisément une qui consiste à transformer les matières premières locales en grandes quantités : nos plantes, qui font allègrement ce travail et qui, de plus, gardent dans leurs feuilles et dans leurs fruits assez de cette substance première pour que le microbe trouve ce qu'il lui faut dans nos intestins.

— Dans ce cas, où est le problème ? demanda Parvati. Aucun de tes animaux de laboratoire n'a été vraiment rendu malade par le régime qu'ils ont suivi, n'est-ce pas ?

— C'est un peu vrai. Mais cela ne prouve pas que nous pouvons réagir de la même façon, Parvati ! Un être humain n'est ni un rat, ni même un cochon, qui mange pratiquement la même chose que nous. Le métabolisme des primates diffère de celui des autres animaux – par exemple, nous ne pouvons pas transformer l'urée en allatoïne avant que nous l'excrétions. Et, comme nous avons perdu nos singes Rhésus avec la *Pinta*... De toute façon, si un composant du sol parvient à pénétrer les parties comestibles de nos récoltes en quantités discernables, d'autres peuvent y parvenir en quantités beaucoup plus infimes. (Il fixa Parvati d'un air presque méchant.) Comment vas-tu depuis quelque temps ? Réponds !

— J'ai un bleu sur la jambe, qui semble ne pas vouloir disparaître, reconnut-elle. C'est un symptôme du scorbut, n'est-ce pas ? Et, ce matin, il y avait du sang sur ma brosse à dents.

— Je ne suis pas autrement surpris. Mais tu vois, si je dis : O.K., servons à la cantine des plantes poussées dans cette terre, je sais que je peux empoisonner la colonie tout entière.

Un silence de mort s'établit. Enfin, Parvati le rompit :

— En d'autres termes, il te faut choisir entre deux maux.

— Oui. Ou je prends le risque de saper notre énergie par le scorbut, ou je tente quelque chose qui peut être encore pire. (Tai haussa les épaules.) Et je ne possède pas d'appareils plus sensibles que nos propres corps. Quand j'ai mentionné à la réunion de travail la nécessité d'avoir des volontaires, je t'ai vu te raidir — ne dis pas le contraire ! Tu te maîtrises merveilleusement bien, mais nous sommes de vieux amis et tu ne possèdes pas le monopole de pénétrer dans l'esprit des autres. Cependant, je ne vois aucune alternative.

— Tout ce qui tend à nous diviser est potentiellement dangereux. Notre stabilité est précaire, en dépit de notre progrès apparent. Nous n'osons pas laisser une élite se développer parmi nous, si elle n'est pas fondée sur la connaissance ou l'expérience. Si nous commençons à nous partager en braves cobayes et en lâches, ou bien en personnes indispensables et en personnes facultatives, nous pouvons nous retrouver divisés en un rien de temps. (Parvati prononça cet avertissement d'une voix égale et froide.)

— Alors, qu'est-ce que nous allons faire ? lança Tai.

— Écoute, est-ce que nous ne pourrions éviter les risques dont tu parles en nous en tenant à une sorte de cobayes impartialement désignés par l'ordinateur ?

— Si tu penses que la situation est aussi désespérée... Je n'aime pas cela, mais je pense que ce serait mieux que faire appel à des volontaires. (Elle n'était pas convaincue par ce qu'elle venait de déclarer.)

— Nous sommes dans une situation désespérée, grogna Tai. Remarque bien que je ne me propose pas d'abandonner la partie. J'ai quelques idées. Trois de mes meilleurs assistants se penchent sur la découverte d'une source naturelle d'antibiotiques, que nous pourrions utiliser sans danger comme une nourriture supplémentaire pour affaiblir la bactérie dans nos intestins pendant la digestion. Bien sûr, cela nécessitera du

temps et une étude expérimentale approfondie – j’ai dû installer presque tout le labo biologique ici, dans le vaisseau, rien que pour ce projet. Mais, si nous n’avons pas suffisamment progressé dans – hummm... oui, dans deux semaines maximum – nous serons vaincus, à moins que nous ne prenions quelque risque.

— Je suppose que c’est une question idiote, dit Parvati, après un moment de réflexion, mais ne pourrais-tu transférer quelques-unes de nos plantes hydroponiques dans... ?

— C’est en effet une question complètement idiote, l’interrompt Tai. Nous l’avons étudiée, de même que toutes les autres possibilités. Tu allais me proposer de débarquer un échantillonnage de plantes hydroponiques ? De toute façon, nous allons le faire. Ce sera toujours une solution avant que les récoltes ne commencent à donner, mais il faut dire aussi que nous manquons d’appareils de croissance artificielle. Et les plantes qui se trouvent dans le vaisseau produisent déjà le maximum. Tout ce que nous avons à faire, c’est au moins de *tripler* notre ration de jus de fruits, de jus de légumes, de pulpe de citron et de salade, et de l’ajouter à notre régime ordinaire. Je n’ai pas dit « remplacer », j’ai dit « ajouter » !

Parvati se mit brusquement à frémir. Involontairement, elle dit :

— Cela me donne la chair de poule !

— Quoi ?

— Je... eh bien, je crois savoir depuis l’école que chacun de nous possède une flore intestinale. Mais je n’en ai jamais eu conscience auparavant, et l’idée qu’il y a d’autres créatures qui se servent de notre corps a quelque chose d’écœurant, tu ne trouves pas ?

— Je vais te dire quelque chose, lui dit Tai. Si c’est ce que tu ressens, il y a probablement une centaine d’entre nous et plus qui le ressentent encore plus fortement que toi.

Il se leva, ramassa son listing et se dirigea vers l’ascenseur.

Restée seule, Parvati ne bougea pas de sa chaise pendant une minute ou deux. Enfin, elle tendit la main vers le clavier de

l'ordinateur et programma une question se résumant en un seul mot : *scorbut* !

Le listing se déroula avant qu'elle n'ait eu le temps de retirer sa main. Les phrases défilaient devant ses yeux, mentionnant la décoloration de la peau causée par la déperdition capillaire, les ecchymoses facilement provoquées et longues à disparaître, les articulations enflées et douloureuses, les gencives sanguinolentes et les dents qui se déchaussent. Elle n'arrêta pas la machine, qui donna alors la liste des symptômes mentaux, citant complètement les observations cliniques de Larey relatives aux soldats atteints à un point tel qu'ils ne prennent plus garde à l'ennemi.

Elle annula la question, arracha le listing qui aurait pu être effacé et réutilisé, le déchira en morceaux de plus en plus petits, jusqu'au moment où cela devint trop difficile et où elle le laissa tomber comme de la neige sur le sol de métal poli.

LA LUNE EST MA MAÎTRESSE

Quand je bois un tonneau de bière,
De ma manche je m'essuie la bouche
Puis je m'allonge sur la pierre –
Connaissez-vous plus tendre couche ?
La lune est ma maîtresse fidèle
Et le hibou mon compagnon.
Le corbeau et la tourterelle
Me réjouissent de leurs chansons
Tandis que je chante :

« Un peu de pain, un peu de vin,
Des vêtements ou quelques sous ?
Belles dames, ne craignez rien –
Le pauvre Tom sera bien doux. »

La Ballade de Tom la Folie.

10

Après une semaine de solitude, le temps pour Dennis devint aussi flou qu'un rêve. Il devait consulter ses instruments pour savoir depuis combien de jours il était parti. Il visitait île après île ; elles étaient toutes semblables et il campait non loin de son bateau qui, grâce à ses coussins d'air, pouvait s'avancer sur la plage faite de coquilles brisées de sortes de diatomées. De petits animaux dotés d'antennes verdâtres plantées aux extrémités de leur corps s'enfuyaient devant lui et rejoignaient les tunnels qu'ils avaient creusés à quelques centimètres de la surface. À marée haute, les rochers disparaissaient sous les eaux et, lorsqu'ils réapparaissaient, ils se trouvaient décorés de

guirlandes végétales bigarrées comme des plumes de perroquets ; puis les algues perdaient de leur éclat, jusqu'à ce que la marée recouvre à nouveau les rochers.

Lorsqu'il abordait une île de plus grande importance, il emportait un sac à dos plein d'instruments et une machette puis il remontait le cours des ruisseaux, s'enfonçant dans la vase, marchant sur un tapis spongieux fait de plantes séchées ou franchissant de grands lits de graviers. La flore locale allait de l'« herbe d'Asgard », rase et pareille à de la mousse, aux grosses plantes à bois convolutées, en passant par diverses sortes de broussailles, mais les arbres étaient inexistantes. Il lui arrivait parfois de voir une espèce très rare de plante à bois, dont le corps rond et massif était porté au-dessus du sol par des racines multiples, un peu à la manière des banians, et il notait les coordonnées de l'endroit parce que le bois de cette espèce était exceptionnellement flexible et résistant.

Il y avait aussi des « fleurs » mais elles étaient sans couleur ni parfum. Il existait un procédé de fertilisation proche de la pollinisation, qui mêlait les uns aux autres les gènes les plus divers et préservait la variété. Yoko lui en avait montré quelques exemples sous la lentille de son microscope. Des sortes de fruits duveteux et poisseux pendaient à des branches flexibles et, si le vent ne leur permettait pas de se frotter les uns aux autres, ils se desséchaient et s'éparpillaient comme du duvet de chardon.

Les broussailles abritaient quelques petits herbivores, rarement plus grands que la paume de la main. Au cours de précédents voyages, il en avait vu se repaître des cadavres à moitié décomposés de poissons rejetés par la mer, mais Yoko lui avait expliqué qu'il s'agissait probablement d'une déficience minérale tout à fait locale, car toutes les espèces étudiées jusqu'ici s'aventuraient aussi sur le sable humide et paraissaient en tirer un supplément à leur régime.

C'était au sein des océans, et non sur la terre ferme, que résidait une forme de vie vraiment développée. Dans un monde d'îles, privé d'oiseaux ou d'insectes volants, il n'y avait quasiment aucune chance pour qu'une espèce évoluée surgisse de la mer. D'un point de vue humain, c'était en même temps une bonne et une mauvaise chose. Cela signifiait que les colons

ne rencontreraient aucune difficulté sur la terre ferme mais cela signifiait aussi que les cultures marines, principales sources de ravitaillement sur Terre depuis un siècle, leur seraient interdites pendant une ou deux générations. Ils n'avaient emporté aucune créature marine terrestre, bien que les tests effectués par Dennis et ses compagnons au cours de leur première visite eussent démontré que des dizaines d'espèces utiles pouvaient subsister dans les eaux d'Asgard. Par exemple, si un animal vivant sur la terre ferme s'échappait après une catastrophe ayant causé la perte de ses gardiens, il serait plus ou moins cantonné sur l'île où les humains l'avaient installé et ne troublerait pas particulièrement l'équilibre écologique. Lâchées dans la mer, où il était impossible d'installer des parcs ou des enclos, des créatures venues de la Terre pourraient causer des dégâts irréparables.

L'homme pouvait commettre quelques bévues sur un monde qui lui était sien mais, ici, toute erreur lui était interdite.

Une nuit qu'il dormait sur un rocher émergeant au beau milieu d'une plage, il s'éveilla sous le regard accusateur de la lune – elle consentait alors à diminuer après avoir atteint son plein volume – et découvrit un étrange petit animal, assis sur sa poitrine et occupé à l'étudier à l'aide de ses antennes. Les animaux de la planète Asgard semblaient préférer les organes multisensoriels leur permettant de détecter les odeurs, les vibrations, la chaleur et le froid et pouvant repousser facilement en cas d'accident, aux objets irremplaçables tels que la langue ou les yeux.

Étonné puis amusé, il tenta de le caresser et l'animal répondit à son geste, se pelotonnant comme un chat. Au bout de quelques minutes, il rentra ses pattes et demeura immobile. Dennis haussa les épaules puis se rendormit. Au matin, l'animal avait disparu.

Un autre jour, il découvrit à son réveil que l'air était empli de bulles irisées et il se mit à sauter de joie, tout excité de voir que le raisin de mer d'Asgard était mûr. Il courut jusqu'au plus proche promontoire et observa la mer. Un million de petites

pustules crevaient à sa surface et, de temps en temps, un frisson les agitaient et de grosses grappes s'élevaient dans le ciel.

À cela aussi, Yoko lui avait donné une explication : au cours de la nuit précédente, les masses de raisin à la dérive avaient contracté leurs frondes creuses et obligé une grande quantité d'un gaz composé à quatre-vingts pour cent d'hydrogène à pénétrer dans les grains de raisins. Lorsque la couche supérieure était pleine, le gaz emplissait la suivante, et ainsi de suite, pour arriver à dilater les membranes ténues tendues entre les grains. Lorsque celles-ci se déchiraient, les petites bulles qu'il observait à présent se libéraient.

Il tendit la main pour en attraper une. Elle resta quelques secondes dans sa paume puis disparut avec un petit bruit, car il y avait quelque chose dans les sécrétions de sa peau qui attaquait ses tissus.

Une heure plus tard, il ne restait plus que quelques traînées de matière organique noirâtres, si nauséabondes qu'il dut s'en éloigner.

Il n'y eut quasiment pas d'autres choses remarquables durant tout son périple et pourtant, Dennis était loin de s'ennuyer. L'isolement lui plaisait. Les premiers jours passés, il ne se sentait plus accablé par le besoin de penser. Ses gestes devenaient machinaux. Il laissait le bateau l'emporter jusqu'à la prochaine île, choisissait le lieu de son campement, recherchait les signes distinctifs du type de terrain qu'il devrait découvrir, tels que les changements de couleur du sol ou les vestiges d'anciennes activités volcaniques, et se mettait au travail avec bonne humeur, scrutant les roches et les couches argileuses à l'aide de son sonar portatif.

Lorsqu'il découvrit des diamants, après seulement treize jours de recherches et à l'endroit exact prévu par les ordinateurs, il parut déçu. Il contempla avec étonnement les cailloux arrondis que ses instruments lui certifiaient être des diamants en dépit de leur aspect terne et inintéressant. Une demi-douzaine de ceux qu'il avait ramassés étaient presque aussi gros que l'ongle de son petit doigt, ce qui faisait d'eux des pierres de bonne qualité, tandis que les autres avaient la taille de grains de riz.

Machinalement, il les plaça les uns après les autres à l'intérieur de son analyseur cristallin, nota les chiffres et se reporta au tableau collé au dos de l'appareil. C'était bien des diamants. Sans aucun doute possible. Il était impossible de les confondre avec quoi que ce soit.

Il s'efforça de rester le plus longtemps possible dans cet endroit. À l'aide de sa machette, il se tailla une piste au milieu des plantes à bois. Il indiqua l'emplacement de la plage à l'aide de flèches faites de petits cailloux blancs, bien au-dessus de la ligne limite de la marée. Tout ceci était superflu ; il lui suffisait d'appeler la base à l'heure habituelle et de leur demander de repérer l'endroit où il se trouvait à l'aide de deux satellites météo. Ensuite, n'importe quel autre membre de la colonie pourrait venir ici et retrouver le gisement de diamants en moins d'une demi-heure.

Il soupira et s'assit sur un rocher dominant la mer, jouant avec les diamants et se demandant s'il allait leur faire part immédiatement de sa découverte. Il ne lui faudrait qu'un jour et demi pour rentrer directement à la base, et il n'avait pas du tout envie de rentrer si tôt. D'un autre côté, son but était atteint et il n'avait plus le feu sacré qui le forçait à continuer.

Il pouvait aussi s'en remettre à la décision de celui qui répondrait à son appel. La plupart du temps, depuis son départ, il s'était contenté de prononcer quelques phrases brèves pour dire que tout allait bien et qu'il poursuivait ses recherches. Une ou deux fois seulement, une personne plus bavarde s'était trouvée à l'autre bout du fil : par hasard, Kitty était restée dans la salle de radio après avoir effectué une vérification de routine sur ses satellites et elle avait bavardé avec lui pendant une dizaine de minutes. Elle lui avait fait savoir que Tai Men était plus ennuyé qu'il ne le paraissait au sujet du régime alimentaire mais tous ses autres correspondants s'étaient montrés très gais, comme s'ils ne voulaient pas qu'il s'inquiétât au cours de son absence. En fait, il n'avait aucune idée de ce qui s'était passé depuis son départ.

Le soleil ne se coucherait que dans une heure ou deux. Il ôta sa combinaison et l'étendit sur le côté ensoleillé du bateau, amarré comme à l'ordinaire. Il se préparait à se coucher et se

laisser bronzer lorsque la voix de Parvati résonna à ses oreilles, lui demandant s'il aimait nager.

Il contempla les eaux, perplexe. Il se sentait las et sale, bien qu'il ne le fût pas – il s'était baigné tous les jours dans de l'eau fraîche, utilisant le canot de sauvetage en guise de baignoire. Mais ce n'était pas la même chose qu'aller nager.

Est-ce que je suis devenu fou ?

Au moment où il se posait cette question, il marchait déjà en direction de l'eau. Barboter entre les vagues ne pourrait pas lui faire de mal ! Yoko et ses collègues étudiaient la vie marine d'Asgard depuis l'instant de leur arrivée, et ils n'avaient signalé aucun danger.

L'eau était merveilleusement fraîche à ses pieds et à ses chevilles. Le sable était ferme et valait celui des meilleures plages de la Terre. L'eau était si transparente qu'il pouvait voir tout ce qu'il s'y passait.

Tout à coup, il se jeta en avant et se mit à nager le crawl, bandant chacun de ses muscles pour mieux savourer le plaisir qu'il y prenait. Il ralentit à une cinquantaine de mètres du rivage, rejeta ses cheveux mouillés en arrière et poussa un cri de joie très animal. Il plongea sous les vagues, remonta à la surface, plongea à nouveau puis revint et fit la planche.

Ce serait une bonne façon d'explorer Asgard ! À la nage, comme les Polynésiens ! On passerait plus de temps dans l'eau que sur la terre ferme, on traquerait les habitants des océans dans leur propre –

Qu'est-ce que c'était ?

Quelque chose l'avait touché au mollet et l'avait brièvement piqué. Pris de panique, il revint sur le ventre et regarda tout autour de lui. Une chose informe, d'où partaient de nombreux bras de couleur rougeâtre, s'éloignait de lui.

Furieux, il plongea la tête sous l'eau et revint vers le rivage en battant des pieds. Il sentit alors son mollet devenir glacé puis, un instant après, brûlant. La douleur gagna sa hanche, s'attaqua rapidement aux muscles de son ventre. Il hoqueta, chercha à savoir à quelle distance se trouvait le rivage, mais celui-ci lui parut bien loin, de l'autre côté d'un tunnel bleu-vert,

et ses genoux touchèrent le fond, et il rampa tant bien que mal jusqu'à son bateau.

C'est alors que l'univers bascula et qu'il abandonna toute résistance.

11

Dissolution...

Des bras monstrueux et légers comme l'eau portent le héros, et il vient par les terres et les mers vers les plages de l'ouest où l'océan des océans rejoint la sphère céleste.

Récession...

Chaudfroidchaudfroidchaudfroid : changeant au rythme de son cœur, maintenant l'arctique, de monstrueux blocs de glace stériles comme la fille de l'étoile morte, puis la fournaise, palpitant et s'éclatant comme la croûte rouge de la barre de fer que le marteau écrase sur l'enclume.

Explosion...

Près du sentier étroit qui traverse Aldébaran et les Pléiades, l'enchanteur a œuvré, il a tissé cette cotte de mailles et sur chacune des pièces, il a déposé un *geis*. Mais les *geasa* étaient dissemblables : un pour ce pourpoint, un pour ce gant, un troisième pour ce casque, tous différents.

Corruption...

Une main tenant une corde est sortie des cieux et a tiré la lune vers le bas.

Elle repose sur l'océan comme un œuf, lisse et argentée, aussi solide qu'une île, et ceux qui l'ont vue se sont émerveillés et ont dit : « Voici certainement le fameux Tir na nOc, et ceux qui y habitent sont les Tuatha dé Danann. Dans ce pays béni la

tristesse n'existe pas, et les belles journées d'été durent toute l'année. S'ils veulent entendre la douce musique des harpes, ils pincent l'air et celui-ci fait sonner la plus charmante mélodie ; s'ils désirent avoir commerce avec une femme, des vierges s'avancent, plus belles que toutes celles qu'on peut rencontrer dans ce monde mortel, comme si Deirdre s'était multipliée ; s'ils ont soif de combats et de gloire, ils peuvent lutter toute la journée et, le lendemain, blessés et indemnes, morts et vivants se retrouvent une fois de plus à la table du festin. L'hydromel coule sur les cailloux des rivières, les fruits sont si lourds qu'ils font craquer les branches, les bijoux sont si nombreux qu'on peut faire resplendir son habit de diamants et de rubis, de perles et de péridots. Et si quelque géant ou quelque monstre venu d'un autre univers pénètre sur ce domaine et en effraye les populations, elles peuvent appeler à l'aide Ceux Qui Étaient, et le combat résonne des noms de ceux qui font chanter le firmament – Nuada à la Main d'Argent, Finn le fils de Cool et même Cù Chulainn ! »

Alors, le héros se prit à rêver et il parla de l'envie qui sommeillait en lui de se trouver au milieu des Bénis pour mesurer sa force avec Nuada Argatlam, jouer aux échecs avec Finn le fils de Cool et harceler Cù Chulainn jusqu'à ce que ses cheveux deviennent luisants de feu et de sang.

Ils accumulèrent alors de grandes réserves et ils les placèrent sur un vaisseau, et ce vaisseau était grand comme une île et profond comme l'océan. Ils y chargèrent les mets les plus délicieux, en son ventre ils firent entrer le bétail royal du héros, en son sein ils installèrent le chaudron qui lui permettrait de se rassasier à tout jamais. Il emporta avec lui sa cotte de mailles, le casque qu'il mettait sur sa tête et les gants dont il protégeait ses mains, aussi douées pour le combat à la hache ou à l'épée qu'à caresser la poitrine d'une vierge, ses bottes et toutes les choses qui pouvaient lui être utiles : une roue et un métier à tisser, une alêne et une aiguille, un marteau et une scie.

Mais avec lui, il emporta aussi ses *geasa*, et il ne le savait pas.

Pendant des jours et des nuits et des jours, il alla vers l'ouest, toujours vers l'ouest, et devant lui s'étendait toujours la terre

étincelante. Paisible était la traversée, et plaisant le sentier d'argent de la lune, et il ne cessait de chanter. Depuis longtemps, il se rassasiait de son chaudron sans fin, et depuis longtemps il se nourrissait de son bétail qui, à l'instar des porcs de Manannàn, renaissait le matin pour être une nouvelle fois égorgé. Mais les orages se levèrent, qui drossèrent son navire sur la terre ferme.

Alors, il appela à l'aide et personne ne l'entendit, et dans sa rage il maudissait le Tir na nOc, et ce fut le tour du premier *geis*.

Il frappera à la porte et la brisera.

Il rejeta au loin son chaudron enchanté et brisa le toit d'argent du Tir na nOc comme s'il ne s'agissait que d'une coquille d'œuf, et le passage lui fut ouvert, et ce fut le second *geis*.

Il passera près de l'âtre et s'y arrêtera.

Il y jeta son troupeau magique et les bêtes l'abandonnèrent pour brouter l'herbe de ce pays et apprendre la sagesse ; car il était dans la nature de ces plantes que les bêtes qui s'en repaissent apprennent la sagesse et que les hommes connaissent la vérité. Affamé, le héros aurait découvert une cheminée où se préparait la cuisine, et le fumet l'y aurait attiré. Il n'y avait personne à proximité et il plongea sa main dans la marmite pour y goûter ; en même temps que sa faim, s'évanouit le dernier *geis*.

Il mangera la nourriture et connaîtra la vérité.

La folie s'empara de lui et il se mit à manger les baies et le cresson d'eau, il se coucha au faîte des arbres en compagnie des oiseaux et sur la terre nue au milieu des bêtes sauvages. Les épines déchirèrent sa chair et firent couler son sang, les teignes s'accrochèrent à ses cheveux défaits, les cailloux acérés coupèrent la plante de ses pieds. Partout où il allait, la terre était couverte de son sang versé. Il ne pouvait plus parler sauf pour proclamer la vérité qu'il avait apprise : les hommes doivent mourir et...

Moi aussi, je suis un homme.

La vérité était plus facile à accepter. Le fardeau se faisait moins lourd. Mais il ne pouvait supporter de se trouver au Tir

na nOc. Il repoussa l'espoir et revint à la nage sur le sentier tracé par la lune sur l'océan. Le rivage qu'il avait quitté se faisait visible et ses pieds pouvaient prendre appui. En arrivant sur la plage, il se changea en cendres, comme c'est le lot des compagnons de Bran, et les vents le dispersèrent aux quatre coins du monde.

À son dernier instant, il comprit qu'il était dans un *sid*, où le temps n'est plus le même et où une journée peut durer mille années. Il n'avait plus de bouche pour faire entendre ses gémissements, mais il criait au monde sa tristesse et son désespoir, et personne ne l'entendait.

Personne ne l'entendait.

Personne ne l'entendait...

— Tu as des nouvelles de Dennis ? dit doucement Parvati à Hassan au moment où ils prenaient place en face des colons.

Hassan secoua la tête sans la regarder.

— J'ai placé quelqu'un près du poste durant toute la nuit, murmura-t-il. Je n'aime pas du tout cela, Parvati ! Il a pu lui arriver n'importe quoi !

— Il faudra envoyer un groupe de recherche, dit-elle. Nous savons à peu près où il se trouvait à l'heure où il aurait dû émettre.

— Je veux bien, mais pas tout de suite. Nous devons lui accorder une journée supplémentaire. C'est d'accord ?

— Les choses vont déjà assez mal, il n'y a pas besoin d'annoncer qu'il est malade ou même mort, répliqua Parvati. Et même si tu ne le disais pas aussi clairement, les gens ne seraient pas longs à imaginer les pires choses. (Elle se mordit la lèvre. Le silence inhabituel de Dennis l'avait emplie de panique et elle se sentait de moins en moins maîtresse d'elle-même.) Peut-être qu'il a un problème avec son émetteur, dit-elle avec un sourire forcé.

Puis elle se cala sur sa chaise au moment où Hassan se levait pour s'adresser aux colons.

L'atmosphère de cette réunion était très différente de toutes celles qui avaient précédé. D'abord, elle avait lieu au milieu du mois, ce qui était inhabituel. Ensuite, les premiers signes de la

maladie étaient maintenant visibles. La moitié des visages examinés par Parvati possédaient ces petites taches sombres symptomatiques du scorbut, et de nombreux colons avaient gagné leurs places avec des gestes de vieillard, car leurs jointures étaient déjà gonflées et douloureuses.

Mais le pire de tout était certainement la léthargie générale. Personne ne parlait. Les gens avaient à peine répondu au salut de Hassan. *Des soldats qui ne prennent plus garde à l'ennemi...*

Elle repoussa cette idée et fit un effort de concentration.

— Vous savez déjà que les nouvelles ne sont pas bonnes, dit brusquement Hassan. Tai, peux-tu nous donner des détails ?

Le biologiste se leva, l'air très las. Il parlait moins fort que d'habitude et les personnes des derniers rangs durent faire un effort pour entendre ce qu'il disait.

— Oui, nous avons des ennuis, murmura-t-il. Depuis le jour où je vous ai parlé du scorbut et vous ai expliqué à quoi il était dû, nous n'avons pratiquement pas réussi à découvrir un remède. La bactérie que nous abritons ne se contente plus de se nourrir de notre acide ascorbique – elle nous empêche tout simplement d'en aborder la plus infime partie. Il n'en reste plus rien une fois la bactérie passée.

« Nous avons essayé de découvrir un produit capable de diminuer la contagion. Nous pensons y être parvenus depuis hier soir – un bouillon de culture a pu être stabilisé par un antibiotique local extrait d'une moisissure que nous avons trouvée sur le cadavre d'un poisson. Il nous faut trouver de grandes quantités de cette moisissure mais cela ne résoudra pas tout. Nous ne sommes pas équipés pour faire la synthèse d'organismes compliqués, nous devons compter sur les sources naturelles et nous ne possédons pas le gros fractionnateur qui aurait pu faire le travail à l'échelle désirée.

« Il reste pourtant un peu d'espoir. Les bactéries dont nous sommes porteurs ne se multiplient pas à l'infini : leur chiffre à l'intérieur d'un intestin humain est limité, et nous sommes parvenus à cette limite. Cela ne peut pas être pire. À moins que nous ne soyons totalement privés d'acide ascorbique. Si nous en absorbons plus que la bactérie n'en demande, elle nous laissera tranquilles.

« C'est là que le bât blesse. Il n'y a que dans les feuilles et les fruits des plantes poussées en terre que nous pouvons trouver cette quantité supplémentaire d'acide ascorbique. Aucun des animaux qui en ont mangé n'est tombé malade, et c'est une chose très rassurante, mais je crains être obligé de faire des expériences sur des humains avant de pouvoir dire avec certitude que cette nourriture est saine. Notre métabolisme est bien plus sensible que celui des animaux. Parvati, peux-tu faire part de ma suggestion ?

Il s'assit et Parvati se leva. Elle dit, d'une voix qu'elle espérait rester ferme :

— Si nous voulons maintenir notre plan de travail jusqu'à l'hiver, nous devons être plus robustes que nous ne le sommes à présent. Je suis certaine que vous ressentez déjà les mauvaises conséquences de cette carence. Abdul et moi-même avons accepté à contrecœur ce que Tai nous demande : désigner six cobayes, en nous remettant au hasard et avec l'aide de ceci. (Elle posa la main sur le clavier de l'ordinateur.) L'ordinateur nous donnera six nombres compris entre 1 et 180. Nous tirerons à pile ou face pour savoir si nous prenons l'alphabet à l'endroit ou à l'envers. Les six noms désignés seront ceux des cobayes. Est-ce que cela vous paraît raisonnable ?

Elle attendit. Elle pouvait presque lire dans les esprits des colons, qui pesaient le pour ou le contre : *S'ils avaient demandé des volontaires, je me serais défilé. Mais peut-être que j'aurais eu honte. Il leur faudrait choisir parmi les volontaires et je pourrais être éliminé. Tandis que là, les chances contre moi ne sont que de trente contre un. Je peux toujours espérer* –

Il y eut des hochements de tête et personne ne prit la parole pour protester. Hassan prit la liste des colons ainsi qu'une pièce de monnaie – l'argent n'était plus qu'un souvenir, et il faudrait attendre longtemps avant qu'il ne réapparaisse sur Asgard. Il jeta la pièce en l'air et se tourna vers Parvati.

— Nous prenons l'alphabet dans l'ordre, annonçât-elle.

Hassan appuya sur les touches du clavier. Moins d'une seconde après, les six chiffres tombaient et une voix impersonnelle se mit à réciter les noms.

— Tai Men. Dan Sakky.

Elle vit le visage de l'Africain se décomposer mais il se reprit rapidement et haussa les épaules.

— Kitty Minakis. Abdul Hassan.

Cette saloperie d'ordinateur est en train de nous avoir ! Il ne désigne que des chefs de section – pas un seul sous-fifre ! Même Abdul est désigné. Qu'est-ce qui va nous arriver ?

— Parvati Chandra. Ulla Berzelius. La liste est complète.

Hassan replia son papier et regagna sa place.

— Moi ? lui dit doucement Parvati.

Il hocha la tête, luttant pour garder son calme mais ne pouvant s'empêcher d'avoir des trémolos dans la voix.

— Oui, Parvati, toi. Toi et moi.

12

C'était comme s'il retrouvait peu à peu son corps : sa main gauche enfouie dans le terrier de quelque créature des sables, d'où il la retira avec une moue et une grimace de dégoût ; son ventre, tendu comme une peau de tambour, laissa échapper un liquide visqueux ; ses yeux pareils à des globes de feu, prisonniers de leur orbite, au contact d'un sable intangible ; le tube sec qui avait été une bouche et une gorge et qu'habitait à présent un ver craintif, qu'il dut prendre entre ses doigts pour reconnaître une langue.

Il y avait des manques. Rien du poignet à l'épaule, rien de la hanche au genou.

Jusqu'au moment où, sans le moindre signe avant-coureur, comme une galaxie qui explose, il reconstitua son corps éparpillé aux quatre coins de l'univers et se retrouva *ici*.

Entouré de diamants !

Il regarda sans bien comprendre le torrent de bijoux qui coulait devant ses yeux et se mit à compter les battements de son cœur pour voir combien de temps cela allait durer. Le

concept de diamant s'évanouit progressivement, et il fut bientôt capable de penser à autre chose.

Des morceaux de soleil qui flottent sur les eaux.

Il était assis en tailleur au milieu d'un ruisseau, et la partie inférieure de son corps était rafraîchie tandis que son dos et ses épaules étaient brûlés par le soleil. Il avait un vague souvenir d'avoir eu soif et, lorsqu'il prêta attention à sa bouche, pour voir si elle était sèche, il découvrit qu'elle était humide et que la fraîcheur qui était en lui était aussi en dehors de lui.

J'ai bu de l'eau impure !

Sa faculté de raisonnement, partie on ne sait où, lui fut rendue et il le regretta aussitôt. Affolé, il se leva brusquement et faillit perdre l'équilibre en posant le pied sur un gros galet rond, puis il observa son corps. Sur son mollet, à l'endroit précis où la créature marine l'avait touché, il y avait une petite tache rosâtre traversée par trois petites rangées de pustules parallèles. Par pur réflexe, il y posa ses doigts et entreprit de se gratter, comme s'il s'agissait d'une démangeaison intolérable.

Ceci mis à part, il devait admettre qu'il se sentait bien. Par endroits, il s'était cogné ou coupé ; il y avait une coupure en particulier, sous la plante de son pied droit, qui était toute récente et qui le chatouillait un peu mais elle était nette et se cicatrisait normalement comme toutes les autres blessures. Son épaule gauche lui faisait un peu mal, comme s'il avait fait un effort, mais cela ne le dérangeait pas vraiment et il fit des moulinets pour l'éprouver.

Bon sang... Est-ce que je ne devrais pas être mort ?

Peut-être que je le suis !

Les deux idées lui vinrent en même temps à l'esprit : l'une tout à fait rationnelle, née de la conscience des risques effrayants qu'il avait dû encourir tandis qu'il était privé de conscience, l'autre parfaitement absurde, bien que dotée d'une aura de vérité car quelque part, dans le brouillard de ses rêves, il se souvenait qu'un tel concept lui avait semblé tout à fait raisonnable.

Machinalement, il posa sa main sur sa nuque et sursauta. Ses cheveux avaient poussé.

Pendant combien de temps ai-je été... absent ?

Il regarda autour de lui et chercha les signes qu'il avait tracés. Il découvrit une des flèches qu'il avait dessinées sur le chemin allant du gisement de diamants à la plage où il avait laissé son bateau. Très calmement, en s'efforçant de ne pas céder à la panique, il prit la direction indiquée. Quelques minutes plus tard, il aperçut la plage où il avait pris son bain funeste.

Le bateau était toujours là, intact bien qu'envahi par toute une colonie de petites créatures : une couche de coquilles d'œufs brisées recouvrait le tableau de bord et il dut tout gratter à l'aide d'un bâton avant de pouvoir lire les cadrans.

Dix jours !

Que pouvaient-ils bien penser, tous ceux qui étaient restés à la base ? Est-ce qu'ils gaspillaient leur temps et leur énergie à essayer de le retrouver ? Non, cela ne voulait rien dire. Ils connaissaient son itinéraire et puisqu'il avait appelé normalement la veille du jour où il avait découvert les diamants, ils avaient la possibilité de le situer dans un périmètre assez restreint – ils n'auraient pas eu de mal à le retrouver et ils l'auraient ramené à l'infirmerie de la *Santa Maria* dans les trois jours qui suivent.

Pourquoi avaient-ils agi différemment ?

La panique commençait à l'envahir. Il brancha la radio et manœuvra le bouton d'appel. Rien ne se produisit. Il savait qu'un moniteur était branché en permanence sur sa fréquence, il aurait pu au moins entendre le bourdonnement de l'appel de détresse. Étonné, il regarda plus attentivement l'émetteur et, lorsqu'il comprit ce qui s'était passé, il démontra le panneau et constata avec tristesse qu'un petit animal s'était installé à l'intérieur. Une créature d'une dizaine de centimètres de long, armée de bras et de pinces, avait fait son nid au cœur du mécanisme.

Il l'attrapa et la rejeta à la mer avec un geste de colère tout à fait futile. Se calmant un peu, il se pencha sur sa combinaison et vit qu'elle était à moitié dissimulée par le sable. Il la brossa pour en chasser toutes les petites bêtes qui grouillaient dessus puis il s'assura que son arme et son autodiagnostiqueur étaient en parfait état. Il prit un chewing-gum médical, le plaça dans sa

bouche et se mit à mâcher, compta une trentaine de secondes puis le déposa à l'intérieur de l'appareil.

Une demi-minute plus tard, le cadran de l'appareil lui indiqua qu'il était apparemment en bonne santé, à un détail près toutefois. Mais l'autodiagnostiqueur n'était pas assez perfectionné pour préciser de quoi il s'agissait.

Dennis était heureux. Quoi qu'il ait pu se passer pendant sa période de folie, le diagnostic impliquait que les Terriens ne pouvaient attraper les maladies d'Asgard. Il déposa alors son arme, sa combinaison et ses appareils sur le siège du passager et s'installa sur le siège du pilote. Il fit quelques vérifications, au cas où l'animal qui avait détruit la radio – lui ou l'un de ses congénères – aurait endommagé des organes vitaux du moteur, mais celui-ci ronronna normalement et tous les instruments répondaient à merveille.

Il était sur le point de donner le maximum de puissance et de revenir à la base lorsqu'il s'immobilisa.

Manger ?

Il se détourna du tableau de bord et regarda les cartons de nourriture posés non loin de lui. Ils avaient l'air tout à fait normal, après treize jours à l'air libre. Un seul de ces cartons avait été visité par un animal : un coin était déchiré mais l'animal avait trouvé le contenu immangeable et s'en était allé après seulement quelques bouchées.

Je devrais avoir faim.

Il coupa le contact et se mit à frissonner car un souvenir très vif lui revint à l'esprit. Il avait vomi et répandu sur lui un liquide infect. Qu'y avait-il eu en lui, que son estomac avait si violemment rejeté ? Il y avait toutefois quelque chose de plus épouvantable : qu'y avait-il en lui, à présent, pour qu'il ne se sente pas affamé, bien qu'il n'eût pas touché à ses provisions durant dix jours entiers ?

Il ferma les yeux et le monde vacilla. Il dut prendre en main le levier de commande pour se rassurer et, lorsqu'il se sentit calmé, il se dit que son devoir consistait à connaître les aliments d'Asgard dont il s'était peut-être nourri pendant dix jours. D'après ce qu'il savait, Tai Men n'avait pas encore commencé à étudier le caractère nutritionnel des plantes locales. Peut-être

réussirait-il à découvrir un remède contre ce scorbut qui s'attaquait toujours à la colonie lors de son dernier message-radio.

Il ressentait le besoin très profond de revenir à la base pour voir un autre visage, entendre une autre voix, se coucher à nouveau sous un toit, mais il refoula son désir de quitter l'île sur-le-champ. Il prit une caméra et une trousse de recherches biologiques puis quitta le bateau.

Pendant près de trois heures, il sillonna l'île en tous sens, essayant de reconstituer son itinéraire. Il préleva un peu de l'eau du ruisseau dans lequel il s'était réveillé. Il était certain qu'il en avait bu sans la purifier préalablement, mais ce n'était pas cela le plus embêtant. Il remarqua aussi les traces de dents sur les tiges de sortes de gros choux. Il les avait tout d'abord prises pour des entailles mais il s'agissait bien de traces de dents et non pas de machette.

Il ramassa un peu de ses propres excréments, qu'il avait déposés çà et là toutes les fois qu'il en avait eu envie, et il les enferma dans des sacs hermétiquement clos. Les insectes scatophages locaux ne s'y étaient pas intéressés – c'était d'ailleurs une des raisons pour lesquelles le problème des ordures devenait crucial sur Asgard, on ne pouvait compter que sur les produits chimiques et absolument pas sur les bactéries – et il y distingua de petits morceaux d'écorce, de petits grains ronds pareils à des pépins de tomate et d'autres choses que ses intestins n'avaient pas digérés. Visiblement, ce régime étonnant l'avait nourri. Il se sentait fort et en bonne santé, comme si un expert en diététique s'était occupé de lui.

Il secoua la tête puis revint au bateau avec son chargement d'échantillons. Lorsqu'il les eut rangés, il mit une nouvelle fois le contact, gonfla les coussins d'air et brancha le pilotage automatique pour revenir au port le plus rapidement possible, sans se préoccuper de la perte d'énergie que cela occasionnerait.

Pendant une journée et demie, alors que le bateau l'emportait vers la base, il fut en proie à l'angoisse et tenta de réfléchir à l'expérience qu'il venait de vivre. Ces dix journées de son existence n'étaient pas entièrement vides, ce qui aurait été

encore plus alarmant. Ce qui l'effrayait, c'est que la plupart de ses souvenirs, bien que flous comme des rêves, ne correspondaient pas aux traces objectives de son activité, telle qu'il l'avait reconstituée en allant chercher des échantillons.

Il avait marché et s'était couché, il avait dormi et mangé – c'était un fait assuré. Mais les quelques images vaguement logiques qu'il pouvait faire correspondre avec ses déductions – le fait de vomir, par exemple – étaient noyées dans une mer de confusion. Il pouvait dire qu'un événement s'était produit et qu'il avait autant de signification occulte que son accès de folie, lorsqu'il avait fait l'amour avec Sigrid sur la plage. Mais il avait agi de façon tout inconsciente. Des bribes de légendes lui revenaient à l'esprit, comme si son expérience avait été si atroce qu'il dût l'interpréter lui-même en termes de paraboles tirées des contes anciens dont il avait été nourri sur Terre : des contes parlant de héros tels que Finn ou Cù Chulainn.

Avait-il, une fois de plus, cédé sous la pression d'un monde étrange ? Pour reprendre la comparaison qu'il avait utilisée en discutant avec Parvati, Asgard lui avait-il tendu un autre piège ? Ou bien y avait-il quelque cause physique, quelque poison que la créature marine aurait injecté dans son sang ?

Jouer aux devinettes n'était d'aucune utilité. Il lui fallait attendre que Tai et Parvati lui fassent passer un examen approfondi.

C'est aux pâles lueurs de l'aube qu'il s'éveilla après un sommeil agité, peuplé d'images désordonnées extraites de son étrange aventure, et il se rendit compte qu'il était à proximité de la base et que le signal automatique bourdonnait pour lui donner l'alerte. Il se frotta les yeux et contempla le matin calme.

Tout de suite, il comprit que quelque chose n'allait pas. Son bateau se dirigeait vers la partie sud du petit port et il n'y avait aucun changement. Les abris de Dan Sakky auraient dû être terminés. L'allure générale du port aurait dû être modifiée. Et pourtant, il n'y avait rien de changé. Si, il y avait une chose, une seule : une ligne de fondations avec rien au-dessus.

Plus haut, en direction de la *Santa Maria*, il remarqua des choses étranges. Un collecteur solaire avait été renversé sur une plante à bois, quelqu'un avait décoré un câble électrique avec

des morceaux de tissus, semblables à des papillotes sur la queue d'un cerf-volant.

Le bateau entrait dans le port. Il se leva, accablé par la peur, et appela. Une silhouette apparut dans les rochers, l'arme à la main, et il reconnut Saul Carpendar.

— Saul ! C'est moi, Dennis ! cria-t-il. Qu'est-ce qui se passe ? Il se passe quelque chose, hein ?

Mal rasé, les yeux rouges, la peau marbrée de taches de scorbut, Saul le regarda attentivement, comme s'il voulait être sûr que le nouvel arrivant était bien un ami. Finalement, il abaissa son arme et se frotta le menton avec le dos de sa main.

— Oh, c'est toi, murmura-t-il, on croyait que tu étais perdu... Allez, débarque, tu pourras peut-être nous sortir de cette panade... Abdul est devenu cinglé, tout comme Parvati, Dan, Tai, Ulla et Kitty – ils sont tous devenus complètement cinglés !

L'ÉVEIL DES ESPRITS

Je vole poulets et cochons
Au beau milieu de la basse-cour,
Parfois même, coqs et pigeons –
Vraiment, cela dépend des jours.
Lorsque la faim se fait sentir
Je dîne, et quand je veux dormir
Je me plonge dans le sommeil
À l'heure où les esprits s'éveillent
Mais sans cesser de chanter :
« Un peu de pain, un peu de vin,
Des vêtements ou quelques sous ?
Belles dames, ne craignez rien –
Le pauvre Tom sera bien doux »

La Ballade de Tom la Folie.

13

Nerveusement, Parvati attendait le moment de vérité. Ses paumes étaient moites, son ventre tendu par l'appréhension qui l'habitait. Pourtant, son angoisse avait quelque chose d'impersonnel, elle n'avait que peu de rapport avec l'idée qu'il lui faudrait absorber des mets empoisonnés bien que, en elle-même, elle ne put s'empêcher de songer à cette éventualité.

Ce qui l'inquiétait le plus, c'était que les ordinateurs n'auraient pas pu désigner des cobayes moins indispensables s'ils avaient vraiment eu l'intention de saboter l'entreprise coloniale.

Kitty, on peut très bien se débrouiller sans elle ; elle a accompli la majeure partie de son travail. Sans vouloir être méchant, il en est de même pour Dan Sakky ; nous pourrions trouver des expédients sans la capacité de Dan à visualiser des structures encore inexistantes, bien que cela prendrait plus de temps et d'énergie. Mais comment pourrions-nous nous débrouiller sans Ulla, elle qui nous conduit aux gisements de métaux avec toute la certitude d'un sourcier ? Et sans Ulla, qui devra surveiller nos premiers bébés, de l'embryon à la délivrance ? Et sans Abdul, pour diriger nos travaux et se dépenser sans compter ? Et sans – sans moi ?

Cet événement capital aurait-il dû se dérouler avec solennité devant toute l'assemblée des colons ? Elle n'envisagea cette éventualité que lorsque le groupe de cobayes se fut réuni dans le laboratoire de la *Santa Maria*, au milieu des cages et des tubes de plastique emplis de liquides colorés sans cesse en mouvement.

Elle s'étonna de penser : *Je n'ai jamais consciemment risqué ma vie et ma santé auparavant ! Même quand j'ai mis le pied sur la surface d'Asgard, je savais par les précédents visiteurs que cette planète était relativement fiable. Qu'a bien pu ressentir Dennis, lui qui a été le premier à respirer directement son air ?*

Mais elle ne pouvait le lui demander. Il ne se trouvait pas avec eux et nul ne savait ce qu'il était advenu de lui – bien qu'on pût le localiser sur une carte, demain au plus tard, et partir à sa recherche.

Dans le même temps, elle avait ce sentiment désagréable qu'une cérémonie aurait dû être organisée pour marquer leur geste. La vie était une chose précieuse, irremplaçable. Si elle voulait la jouer, quelque rituel n'aurait-il pas dû sceller cet instant pour l'éternité ?

Elle garda ses réflexions pour elle-même mais, lorsqu'elle observa ses compagnons, elle remarqua qu'ils étaient tous tranquilles – du moins en apparence. Ils étaient tendus, comme elle, mais seuls de petits détails le révélaient, comme le silence inhabituel de Kitty ou les plis qui barraient le front d'ébène de Dan.

Que ce soit pour le meilleur ou pour le pire, cette expérience dont allait dépendre tout l'avenir de la colonie d'Asgard avait un air étonnamment anodin. Ils s'étaient rassemblés des dizaines de fois, dans un décor tout à fait semblable, au cours du premier mois suivant leur arrivée. Puis Tai avait effectué des tests quotidiens sur les membres du groupe, étudiant les selles et les urines, le sang et le sérum, les rognures d'ongles, les cheveux, les réflexes, enfin tout ce qui pouvait le renseigner sur leur santé. Au cours de l'épidémie de diarrhée qui les avait tous affectés, tous sans exception, elle avait eu l'impression que ce laboratoire était le centre du monde, mais la peur s'était révélée sans fondement et chacun s'était habitué à la présence de bactéries étrangères dans sa propre flore intestinale.

En tout cas, c'est ce que tout le monde a cru...

Tout était si familier, si commun ! Sous les ordres de Tai, quelques-uns de ses assistants jetèrent de grosses oranges dans un presse-agrumes, des feuilles d'épinards et des carottes dans une moulinette, ajoutant du sucre à l'un et du sel à l'autre. C'était absurde !

Même la présence inhabituelle de Tibor Gyorgy – son titre de chef électronicien le rendait apte à surveiller les appareils médicaux – ne parvenait pas à lui fournir le symbolisme dont elle avait besoin pour avoir l'impression de se lancer vraiment dans l'inconnu. Elle allait vivre cette expérience de façon distante, désintéressée.

Alors Tai en personne prit un verre de jus qui sortait du presse-agrumes et le but. Il dit :

— Ça sent bon, en tout cas ! Notez l'heure exacte, s'il vous plaît. Analyse d'urine à 1 heure et 3 heures, examens sanguins à 1 heure, 2 heures et 4 heures. Ensuite, je me ferai faire un lavage d'estomac, mais ce ne sera pas la peine de vous infliger cela à tous. À qui le tour ? Toi, Parvati ? Du jus de fruits ou de légumes ?

Elle s'entendit choisir le second mais cela ne fit aucune différence lorsque le liquide sombre s'écoula dans les ténèbres insondables de son métabolisme.

Elle ne savait pas vraiment ce que chacun espérait obtenir. Les regards discrets que lui lançaient ceux de ses compagnons qui n'avaient pas bu les jus lui apprirent qu'ils cherchaient à déceler sur son visage un signe tangible de sa transformation. Elle-même était bien incapable de déceler quelque chose ; le deuxième jour, toutefois, elle perdit une marque grisâtre qu'elle n'avait pas personnellement remarquée et qui était incontestablement due au scorbut. Elle décida de pincer son avant-bras aussi fort que possible et de l'observer une demi-heure plus tard. Il n'y avait aucune trace de l'assombrissement de la peau provoqué par la rupture des capillaires atteints du scorbut.

Nous allons y arriver, se dit-elle avec un bel optimisme. Rien ne put la convaincre du contraire. Tous les cobayes étaient en aussi bonne forme qu'elle. Son travail l'entraînait dans toutes les parties de ce microcosme au moins une fois par jour : que ce soit dans les ateliers où les colons fabriquaient leur propre vaisselle d'argile ou au haut fourneau miniature qui produisait l'acier nécessaire à la fabrication des armatures de maçonnerie, à la scierie où l'on produisait les planches ou dans les équipes chargées de démanteler la *Niña*, elle remarquait partout la même léthargie, la même irritabilité difficilement maîtrisable.

Il y avait un autre problème qui se posait à elle en permanence : qu'était devenu Dennis Malone ?

Le soir où il avait omis d'appeler – c'était la première fois au cours de ce voyage mais c'était déjà arrivé auparavant – elle s'était quelque peu inquiétée mais, lors du précédent voyage, il avait également oublié de faire son rapport et le lendemain, il avait agi comme si de rien n'était, sans même daigner s'excuser. Selon Ulla, il devait se trouver à l'heure actuelle dans les régions les plus susceptibles d'abriter des mines de diamants. Il était très possible qu'il se soit aventuré au cœur d'une île, loin de son bateau et de sa radio, et que la nuit l'ait surpris et obligé à coucher sur place.

Il n'appela pas non plus le jour suivant et elle se sentit vraiment prise de panique, mais la nécessité de subir les tests métaboliques de Tai – au total de dix-huit toutes les vingt-quatre heures – et les obligations de son travail de routine

forcèrent Abdul et elle-même à repousser au lendemain le départ d'une mission de sauvetage, bien que tous deux fussent d'accord sur l'utilité de celle-ci. Il fallut beaucoup de temps pour désigner les membres de l'expédition mais on se décida finalement pour un des assistants d'Ulla et un de Dan ainsi que Yoko. Le second bateau à coussins d'air de la colonie fut soigneusement inspecté par Saul puis armé pour le voyage, une expédition somme toute très brève.

Ainsi donc, à la première heure, l'expédition prendrait la mer et découvrirait –

Elle ne pouvait trouver le sommeil et, allongée sur sa couche, elle guettait les bruits qui provenaient du village : les portes qui se ferment, les gens qui se souhaitent bonne nuit, le pas des deux colons qui viennent prendre leur garde à bord de la *Santa Maria*. Il y avait toujours deux hommes en permanence sur la *Santa Maria* – une équipe du coucher du soleil jusqu'à minuit et une autre de minuit à l'aube – chargés de protéger le vaisseau contre un danger dont on ne savait rien.

Les nuits étaient encore tièdes bien que les premiers signes de l'automne se fissent déjà sentir. Des tempêtes à venir avaient obligé Kitty à demander à Dan de s'occuper d'amarrer les maisons avant de bâtir ses abris à bateaux, ce qui n'avait fait qu'accroître l'appréhension des colons. Mais, en général, tout allait aussi bien qu'auparavant. Et puis, les cinq cobayes et elle-même n'offraient que des résultats positifs.

Elle se tournait en tout sens, incapable de s'endormir malgré la fatigue de la journée. Saul lui avait demandé la permission de la rejoindre pour la nuit mais Tai avait interdit à ses cobayes d'embrasser qui que ce soit – les échanges salivaires pouvaient très bien fausser les résultats de ses expériences. Était-ce là la raison de son trouble ? Elle aimait bien Saul ; sa personnalité lui plaisait, peut-être parce que ses origines faisaient qu'il était moins dépaysé que tous les autres colons sur cette planète faite d'îles et d'océans.

Étendue sur le dos, elle contemplait les poutres du plafond – le genre de choses qu'elle n'avait jamais vu sur Terre et auquel personne ne prêtait attention avant que Dan ne se lance dans le bâtiment. Elle se demanda pourquoi les responsables de la

colonisation d'Asgard avaient tellement insisté sur la nécessité de créer des objets aussi inefficaces, avec leurs quatre murs et leur toit carré. N'aurait-il pas été préférable d'employer, par exemple, des dômes de Dymaxion, que l'on pouvait bâtir à l'aide des matériaux locaux, qui offraient une meilleure isolation en hiver et un espace vital beaucoup plus vaste pour une quantité d'efforts identique ?

Oui, ce toit devrait avoir la forme d'un dôme. Elle le transforma par la force de son imagination et le regarda s'éloigner comme un ballon. Mais elle remarqua aussi : *j'ai le vertige.*

Et sa tête se mit à tourner. Le plafond descendit, remonta, descendit à nouveau, pareil à la pulsation d'un cœur géant. Il menaça de l'écraser et, folle de terreur, elle roula à bas de sa couche et tomba sur le sol. À quatre pattes, elle leva la tête vers le ciel, la bouche entrouverte.

Il m'arrive quelque chose. Mais quoi ?

Elle s'agrippa au rebord de la couche et se releva péniblement. Le sol se souleva sous elle comme une mer déchaînée. Elle gémit doucement et mit un pied devant l'autre, jusqu'à ce qu'elle atteignit la porte. Elle réussit à l'ouvrir. De l'autre côté du seuil : les paysages, les bruits et les odeurs d'un monde étranger.

Elle se mit à penser à la mort et, pour y échapper, elle s'enfuit, à moitié nue, dans la nuit fantastique.

14

Puisse le dieu Soma, celui qu'on appelle la lune, me libérer !

Lune ossuaire, séjour des morts, où les cadavres broyés se mêlent aux fragments de métal, de plastique, de verre, de céramique, d'os...

Indra est Svargapati : voyez le dôme céleste, illuminé par les bijoux tombés de la bouche de Bali quand il l'a assassiné. Ses os sont devenus diamants et sa moelle émeraude ; de son sang tombaient des rubis, goutte à goutte : ses dents étaient des perles, ses yeux bleus se muèrent en saphirs innombrables, sa chair même devint transparente comme le cristal. Indra est Meghavahana, et les nuages s'accumulent à l'ouest, cavales prêtes à être chevauchées. Indra est Vajri, le tonnant.

Et les orages viendront.

Puisse le dieu Soma, celui qu'on appelle la lune, me donner la délivrance !

Le premier à mourir : Yama, roi des morts, seigneur du bassin de l'oubli. Ceint d'une guirlande de crânes, des tiges de lys plantées dans ses orbites creuses, sa bouche parodiant le sourire humain – vaste rictus, béant comme une porte, par où passe toute créature...

L'instant d'Agni : le feu jaillissant. « Coupez d'abord le bois de l'arbre Sami puis taillez une baguette avec le bois de l'arbre Asvattha. Le feu naîtra lorsque vous les frotterez l'un contre l'autre. » Ainsi parlèrent les Gandharvas. Et ce fut la création d'Agni, condamné à dévorer toute chose pour dire la vérité.

Puisse le dieu Sonia, celui qu'on appelle la lune, me donner la liberté !

Ayant pris l'engagement de ne pas utiliser d'armes de bois, de pierre ou de métal, quoi que ce soit de sec ou d'humide, de jour ou de nuit, Indra parvint toutefois à abattre le démon Vritra. Il prit pour massue Vichnou incarné en un nuage d'écume, au moment où le soleil disparaît à l'horizon. La paix céda la place à la destruction. Considérez ceci, ô Vous, Nés de la Femme, et sachez que toutes choses sont une.

Tout emplie de colère divine, Kali renversa son époux et le piétina sur un tas de cadavres. La honte lui en vint mais rien ne fut changé. La mère qui donne la naissance détruira

inévitablement ; Vichnou le préservateur deviendra un outil de mort ; la lune est la coupe sainte emplie de soma et pourtant elle sera asséchée, et ce sera le règne de Kali-Durga, puis de Yama, à l'époque de Shiva, qui détruit toute chose. Car toute chose est *maya*. La roue tourne. Et dans l'univers, tout point dépourvu de dimensions peut abriter un Illuminé.

Impuissante devant tant de questions sous la lune qui décline, Parvati Chandra se contempla. Elle toucha ses seins et griffa la partie inférieure de l'un d'eux tout en couvrant l'autre parce qu'il lui paraissait mauvais de savoir qu'ils étaient jumeaux. Durga, ma sœur, murmura-t-elle, et elle s'interrogea sur la mort qui jaillirait de son ventre. Un sang sombre se mit à couler au bout de l'ongle pointu qui lui avait servi à se marquer.

De même...

Le malaise s'empara de Tai Men au cours de son sommeil, et sa vigilance dut mener un combat désespéré pour échapper à l'inconscience et remonter vers les cimes de l'éveil. À un moment, la science et l'expérience furent en équilibre mais il ne pouvait encore commander à ses facultés ; il pouvait savoir mais était incapable d'agir. Lorsqu'il y parvint, il se contenta de quitter sa couche, de franchir la porte de sa chambre et de se retrouver sous les dalles du palais de l'Auguste Personnage de Jade.

Le Maître Céleste des Premières Origines avait depuis longtemps pris une retraite bien méritée, laissant se débrouiller de leur mieux les nombreuses créatures malhabiles que son successeur avait modelées dans l'argile et lâchement abandonnées sous la pluie de sorte que, lorsque le souffle de vie les effleura, elles se retrouvèrent boiteuses, aveugles, laides ou difformes. C'était un point sur lequel il faudrait rendre des comptes à la fin de l'année divine ; en attendant, à une distance infinie de là, le Maître Céleste de l'Aube de Jade de la Porte d'Or les considérait d'un œil bienveillant, ne leur souhaitant que du

bien au cours de leur brève existence précédant le début de son règne.

Hormis cela, il ne s'intéressait nullement à elles. Elles pouvaient faire ce qu'elles voulaient.

À la lune, comme il est prescrit, le quinzième jour du huitième mois : un sacrifice sous forme de fruit. Peut-être est-ce ce que prend le Lièvre Divin, dans le palais de la lune, et ce qui lui sert à composer l'élixir d'immortalité. Toutefois, une longue vie dépourvue de sagesse n'est pas source de bonheur. Témoin la déroute de I, l'Excellent Archer, qui jadis sauva le monde, il y a bien longtemps de cela, et dont l'épouse, la plus belle des créatures féminines, est placée sous la protection du Lièvre, maître de ceux qui n'auront pas commerce avec les femmes. Il eut d'abord l'élixir, pour avoir abattu les neuf soleils de feu qui menaçaient de détruire le monde, et c'est ainsi qu'il perdit sa femme.

Trente et trois sont les niveaux du Ciel. On peut s'élever par la vertu et aspirer à devenir dieu, mais devenir un dieu n'est pas l'assurance d'une félicité éternelle. Il faut rendre des comptes. Et il y a un prix à payer.

Ne chutez point. Les lois sont sévères. Le ciel ne connaît point de pardon pour ceux qui se révèlent incapables. Il n'y a que la douce autorité de l'Auguste Personnage de Jade qui donne et prend équitablement selon ce que vous méritez.

Le Second Seigneur peut vous rendre visite sous l'un de ses soixante-douze avatars, soucieux des affaires de son empereur. Son chien peut vous rendre semblable à un esprit mauvais. Faites votre devoir sans arrière-pensée et n'ayez point de crainte, c'est la voie de la liberté.

Au palais de la lune réside la plus belle des femmes, Chang-O, celle qui fut jadis l'épouse de l'Excellent Archer. Elle se repose et boit l'élixir d'immortalité en compagnie du Lièvre. Il est improbable que son nouveau protecteur lui donne des enfants. On raconte de façon discrète, derrière les écrans de

laque, dans les salles de marbre où des sujets de cette importance peuvent être discutés, que le Lièvre n'a aucun désir de cet ordre. On dit que c'est pour cela que les hommes ne participent pas au sacrifice de l'équinoxe d'automne, au cours duquel un fruit est offert à la pleine lune. Ils craignent pour leur virilité. Ils n'abandonneront pas la certitude d'avoir des enfants obéissants pour la simple promesse d'une vie éternelle.

Tai Men avait fait le sacrifice d'un fruit à la lune, et il était en pleurs, assis sur un rocher au bord de la route, inconsolable de n'avoir su que bien trop tard ce qu'il avait perdu.

De même...

Baignant dans un sommeil où il bâtissait de merveilleuses cités imaginaires, conçues organiquement comme la jungle la plus touffue mais pourtant aussi efficaces qu'une machine monolithique, Daniel Sakky se reposait, grand homme sombre dont les tendons et les muscles étaient si fermes qu'on l'eût dit capable d'élever lui-même les hautes tours dont il rêvait, au lieu d'en dessiner les formes pour un ordinateur et de laisser des machines de métal silencieuses leur donner quelque consistance.

Leurs masques de paille et de bois recouverts de boues colorées leur donnant un aspect repoussant et inspirant la terreur, les vieux sages prirent place et expliquèrent l'univers. Sous le toit de chaume de la hutte, aucun étranger ne pouvait pénétrer sous peine d'être frappé d'une terrible maladie, et les tambours parlaient avec une voix surnaturelle. Sur une lance, le sang d'un léopard n'a pas encore séché et il brille sous les flammes blafardes du feu rituel ; la peau de la bête recouvre les membres maigres du plus vieux et du plus sage de tous ceux qui parlent, afin de montrer ce qu'un homme nu et faible peut faire avec l'aide de l'esprit et de la magie.

Et les voix murmurèrent des menaces contre les arrogants.

Un jour, des hommes se demandèrent : « Qu'est-ce que la lune ? » et l'un d'eux proposa : « Nous allons y grimper et voir ce que c'est. » Il prit une perche, puis une autre, puis encore une autre, il les attacha ensemble et les enfonça dans le sol. Puis il prit de nouvelles perches et commença de grimper pour réunir les nouvelles aux anciennes. Après lui, vinrent d'autres hommes, avides et curieux comme lui. De nouvelles perches furent attachées à l'aide de lianes, de lanières taillées dans le cuir de l'hippopotame, de poils tressés provenant de la crinière d'un lion – des liens pleins de solidité et de force magique. Ils grimpèrent, grimpèrent, et n'atteignirent toujours pas la lune, et un jour les perches se brisèrent et tous les hommes furent précipités à terre et bon nombre furent tués. Ils ne surent jamais ce qu'était la lune, et beaucoup d'épouses se mirent à pleurer.

Une main ridée fouilla dans un sac-médecine et jeta des herbes sur le feu. La fumée qu'ils aspirèrent leur procura des visions.

Les hommes meurent mais pas les habitants de la lune. Comment cela se fait-il ? Nous le saurons bientôt. Un jour, Libanza convoqua tout le monde, lui, le sorcier tout-puissant, dont la fumée de l'âtre est un nuage d'orage, dont les tambours font entendre le tonnerre lorsqu'il les fait parler, lui dont le couteau jette des éclairs lorsqu'il le fait tourner entre ses doigts. Il dit : « Venez ! Dépêchez-vous ! Écoutez-moi ! »

Les peuples de la lune arrivèrent en courant, et Libanza s'en trouva satisfait. Mais les peuples de la terre arrivèrent lentement, sans cesser de se plaindre, et Libanza en fut irrité. Il dit aux peuples de la lune : « Vous ne mourrez pas ! Vous reposerez deux jours par mois, et ce sera tout. » Puis il dit aux peuples de la terre : « Vous vous reposerez tous les jours et quand vous mourrez, ce sera pour toujours, car vous savez maintenant que les peuples de la lune se relèveront à nouveau après deux jours. »

Aspirez bien à fond la fumée qui s'élève jusqu'au toit. De nouveaux mystères vous seront dévoilés : la vérité sur la vie, la vérité sur la mort...

Près des rivières et sur les chemins de la forêt, vous rencontrerez les *Mukadis* : au sommet des collines, lorsque l'air vous enivre, vous saurez que sont présents les esprits des ancêtres. Dans tous les endroits que vos pères ont foulés, là où ils sont morts et enterrés. Parfois, ils se montrent irritables, car il est difficile d'être un fantôme. Apaisez-les, faites-leur des offrandes, dansez au son de la musique pour les réconforter, car ce sont eux qui vous ont donné tout cela, ce sol riche, ces troupeaux généreux, ces bêtes fauves que vous pouvez chasser. Remerciez-les de pouvoir dormir à l'abri d'un toit en compagnie de vos femmes et de vos enfants, de porter des tuniques bigarrées et de vous enivrer de vin de palme lorsque c'est jour de fête.

Souvenez-vous de ceux qui sont devenus fantômes pour que nous puissions bâtir ce village.

Les voix s'éteignirent. La fumée s'échappa par les ouvertures pratiquées dans le toit. Les mains du joueur de tambour s'immobilisèrent, et le sang du léopard sécha.

Héritier de tout cela, Daniel Sakky s'assit en tailleur au bord du ruisseau, là où se trouvaient de grandes quantités d'une argile épaisse et grise. Il se mit à modeler de petites figurines d'hommes et de femmes comme si, à l'instar de Massim-Biambe, il pouvait insuffler le *tchi* dans leur substance. Il s'inclina alors plusieurs fois devant le masque démoniaque de la lune, car cela aussi lui avait été donné par ceux qui étaient devenus fantômes.

Également...

Des rêves paraissant provenir de la pénombre du *Ragna Rökr*, cette nuit après laquelle les dieux eux-mêmes ne s'éveillent pas, troublèrent le sommeil d'Ulla Berzelius. Ses membres souples et bronzés écartelés aux quatre coins de sa couche, une épaisse tresse de cheveux blonds recouvrant sa bouche et barrant sa poitrine, elle rêvait de strangulation. Puis elle s'éveilla pour voir par la fenêtre la lune disparaître aux trois quarts dans les mâchoires du Loup Fenrir.

*Hart es i hemi, hordomr mikkil,
Skeggi-aold, skalm-aold, skildir klofnir,
Vind-aold, varg-aold, adhr vaerold steipisk !*

Le jour où les rêves mauvais viendront troubler le sommeil d'Aesir, la Terre vivra un temps difficile :

*Le mal sera dans la maison, et la débauche abondante,
À l'ère de l'épée, à l'ère de la hache, les écus sont fendus,
À l'ère du vent, à l'ère du loup, le monde périra !*

Toute la sagesse amassée par Odin le Père, le plus sage de l'Aesir, était sans effet. Les corbeaux noirs Ruginn et Munin, la pensée et la mémoire, lui rapportaient tout ce qui se passait dans les mondes : Niflheim, Muspelheim, Jotunheim, Utgard, Midgard, Asgard... Il avait donné son œil pour acquérir les secrets de Mimir, assis près du puits sous la racine médiane d'Yggdrasil, et à la mort de Mimir, il avait invoqué la tête du géant afin qu'elle lui parle et réponde à toutes ses questions.

Ce fut en vain.

*Austr byr in aldnar i larnvidhi
Ok foedhir thar Fenrir kindir.
Verdhr af theim aollom einar nokkar
Tungls tiugari, i trollz hami !*

Par la ruse, il déroba le sang de Kvasir au géant Suttung, que les nains avaient mêlé au miel et placé dans le chaudron Odrerir. Quiconque le boirait deviendrait un barde et un scalde, il comprendrait et parlerait de toutes choses, pour l'émerveillement de chacun. Si âpre fut la poursuite lorsqu'il s'enfuit sous les traits d'un aigle, que le cœur de Suttung en éclata.

Ce vol ne servit pas non plus à grand-chose.

*À l'est, Bois de Fer contemple la sorcière
Et nourrit la race de Fenrir.
L'un de ses descendants sera si mauvais
Qu'il en décrochera la lune !*

Durant neuf jours et neuf nuits, blessé par sa propre lance, Odin s'accrocha au tronc d'Yggdrasil et personne ne répondit à son appel. Mourant de faim et de soif, il vit, au cours du neuvième jour, des runes dessinées sur le sol. Il les lut à haute voix et retrouva la santé et la jeunesse.

Cela ne lui permit toutefois pas d'échapper à la destinée de la mort.

Fascinée tout autant que terrifiée, Ulla traversa l'île sans savoir où ses pas la conduisaient, les yeux fixés sur la lune qui disparaissait dans la gueule du loup.

Également...

La tête tournant comme une centrifuge, Kitty Minakis ramena ses bras et ses jambes contre son corps, les yeux grands ouverts tournés vers le néant. Elle se sentait dotée d'une certaine forme de connaissance, et elle avait besoin de se lever pour la partager puisqu'elle était trop importante pour être la possession d'un seul esprit. Tremblante, elle se mit en route et ne trouva personne. Seule, dans le noir, sur cette parcelle de terre entourée d'une infinité d'eau.

Ceint de plusieurs fleuves – l'Achéron, le Cocyte, le Phlegethon, le Léthé, le Styx – c'était un pays sombre et de mauvais présage. Il n'y poussait aucune fleur, seulement des peupliers noirs et sinistres et des pommiers qui jamais ne portèrent de fruits. Le sol était tapissé d'asphodèles, plantes des cimetières en ruine, désertés depuis longtemps par les enfants de ceux qui y étaient ensevelis. Seule perçait la lueur blafarde de la lune, et aucun oiseau ne chantait.

Dans le Bosquet de Perséphone, Cerbère, le chien aux têtes multiples, venait lécher les pieds des nouveaux arrivants en remuant son horrible queue. Qu'il repère une seule fois l'odeur de mort sur un passant, et celui-ci ne pourra plus jamais revenir.

Lorsqu'ils voyaient l'immonde molosse qui les empêchait de retrouver les délices de la Terre, les morts buvaient volontiers le Léthé et connaissaient l'oubli.

Il y avait un prix à payer pour entrer dans l'autre monde, et nul ne pouvait y échapper. Celui qui n'avait pas un sou pour se payer le voyage voyait Charon, le vieux batelier, lui cracher dessus et le maudire puis éloigner sa barque de la rive en rechignant et traverser seul l'Achéron. Abandonné, désespéré, il n'avait plus qu'à gémir et à errer sans fin sur le rivage, à mi-chemin entre l'être et le néant, et ce jusqu'à la fin des temps.

Celui qui règne sur le sombre pays du Tartare porte le nom de Pluton, le riche, car sa fortune est sans cesse grandissante. Sans parler des trésors cachés dans la terre, qu'il parvient à dérober en se rendant invisible ; parlons plutôt du nombre de ses sujets, qui s'accroît chaque jour jusqu'à atteindre des millions !

Sa puissance est telle que chaque nuit, il délègue son agent Hypnos, que les hommes connaissent sous le nom de sommeil, et il leur donne un avant-goût de ce qui les attend. Celui-ci, Monseigneur, est le roi à qui vous n'échapperez pas ; tôt ou tard, ce ne sera plus le doux Hypnos qui refuse d'enchaîner l'esprit humain et qui pousse un soupir de soumission lorsque la douce

nymphes Aurore ramène l'aube, mais ce sera Thanatos, la Mort, celle qui pose sa patte sur les rétifs et les tire dans le Monde Souterrain malgré leurs cris et leurs gémissements.

Où la barque nous emmènera-t-elle ? Dans les forêts lugubres du Tartare, où les asphodèles luisent comme la chair des poissons en décomposition – la plus tendre lumière que nous verrons jamais – ou vers les Champs Élysées, plantés de ces gracieux peupliers blancs ayant permis à Hercule de confectionner sa couronne triomphale après qu'il eut défait Cerbère ? Nous ne le saurons pas, alors buvons plutôt le Léthé afin d'oublier de nous plaindre contre le destin inéluctable. Que personne ne dise : je me languis dans le Tartare où je ne devrais pas me trouver, car jamais je ne fus mauvais sur Terre. Oublions tout.

Oublions tout...

Sans réaction devant la barque de Charon, Kitty Minakis s'assit sur un rocher dans l'attente du batelier qui allait lui réclamer son dû. Docilement, elle avait bu l'eau du Léthé. Tous ses vains espoirs l'avaient abandonnée.

Également...

Abdul Hassan remerciait les lois de l'hérédité qui l'avaient rendu capable de vivre avec bien moins de sommeil que quiconque. Cinq heures, parfois six, lui avaient suffi sur Terre. Ici, où les jours duraient trente heures, il dormait six heures de plus qu'auparavant mais minuit le trouvait souvent – ce soir, par exemple – solitaire, préoccupé par les problèmes qu'il devait résoudre, tandis que tout le monde dormait et rêvait, à l'exception des deux hommes de garde sur la *Santa Maria*.

Sa fatigue était une de celles que le sommeil ne peut effacer. Quelque part à la surface d'Asgard se trouvait Dennis Malone, ce malheureux explorateur qui avait espéré revenir au bercail au printemps prochain et qui se voyait retenu ici. Comme s'il avait accepté le pain et l'eau d'Ament, l'Occidentale, et était devenu l'ami des dieux.

Abdul se crispa. La chaise sur laquelle il était assis s'était balancée doucement, comme si quelqu'un s'était mis à la pousser. Les murs qui l'entouraient lui parurent s'entrouvrir. En se tournant vers la porte qu'il n'avait pas fermée pour permettre à la brise de pénétrer, il vit une sorte de salle s'étendre devant lui. Au même instant, le couvre-feu de minuit le surprit et les lumières s'éteignirent.

Depuis les dernières pensées qu'il avait eues, avant même que ne se produisît ce curieux événement, il retenait une question adressée à lui-même : *Comment vais-je être jugé ?* Car c'était de lui, pivot de toute cette aventure, que dépendait le succès ou l'échec de la colonie d'Asgard.

Le souci l'accabla, et il sentit qu'il était désormais trop tard pour racheter les erreurs qu'il avait pu commettre. Calmement, il se leva et s'avança pour connaître le verdict.

Ils l'attendaient dans la Grande Salle de la Double Justice, et il les vit en se relevant, après avoir baisé le seuil de cet endroit très saint. Il avait traversé le pays qui s'étend entre le monde des vivants et celui des morts. Il était arrivé, sans espoir de s'en revenir. Ce qui devait être allait être. Quoi que ce fût.

À la limite de la perception, il crut entendre le rire moqueur de la dame de l'Ouest, dont il avait mangé le pain et bu l'eau. Il se souvenait de son panache de plumes, symbole du pays du soleil couchant. Mais sa tâche était accomplie. Invité – ou piégé, comme il vous plaira – les faits étaient les suivants : il se trouvait dans la Grande Salle.

Une balance gigantesque se dressait sous le plafond peint : la balance de la justice, dont un des plateaux était chargé du cœur lourd de péchés du suppliant. Il penchait dangereusement, car la charge était importante, et touchait même le riche dallage.

À ses côtés se tenait Maat, la déesse de la vérité et de la justice, à l'aspect terrifiant, dont les yeux pouvaient voir au travers des voiles d'hypocrisie que les nouveaux morts tentaient d'étendre devant leurs faiblesses. Et il y avait aussi Amemait le dévorant, la bête goulue au corps de crocodile, d'hippopotame et de lion, attendant de se jeter sur les âmes des hommes pour

s'en repaître. Gémissant doucement, salivant d'impatience, il portait sur le suppliant son regard terrible.

Sous un *naos* se tient le Seigneur Osiris en personne, le juge très équitable. Sur sa tête, il porte l'*atef* flanqué de plumes d'autruche ; ses bras sont croisés sobrement sur sa poitrine. Dans une de ses mains, le fouet et, dans l'autre, le crochet, emblèmes de sa puissance suprême. Tout autour de son corps, sous son visage dont la couleur verdâtre suggère la putréfaction – car lui aussi mourut, et son corps déchiqueté fut dispersé aux quatre coins de son royaume – les bandelettes des morts. Mais ses bras sont libres. Il y a de l'espoir, mais pourtant il n'y a plus d'espoir. L'oubli n'est pas inévitable mais ce qui est fait est fait.

De chaque côté, quarante-deux juges tiennent une épée à la lame acérée. Appelez-les par leur nom et ils vous salueront, mais n'espérez pas les soudoyer. Ils sont au delà de la corruption, dans le monde de l'incorruptibilité.

Il y a une musique rituelle : des prières que l'on chante, les notes grêles du sistre. Il y a la senteur des bois précieux qui brûlent sur des feux sacrés, pour rendre l'air plus doux à l'odorat des juges. Mais il y a une chose plus importante que toute cette pompe et ce décorum. Il y a un homme qui se rend devant le tribunal pour être jugé.

Et c'est la plume de la vérité qui équilibrera les plateaux de la balance.

Oublieux de l'angoisse ou de l'espoir, de la terreur ou de l'inquiétude, Abdul Hassan attendait calmement qu'Anubis, le dieu à tête de chacal, dépose la plume dans le plateau et voie si elle allait parvenir à contrebalancer le monstrueux fardeau placé de l'autre côté.

LE FIRMAMENT BLESSÉ

Je suis plus sage qu'Apollon,
Qui s'endort dès la nuit tombée.
Je contemple les aquilons,
Les pleurs du firmament blessé.
La lune embrasse son berger,
La reine d'amour son guerrier –
Si l'une trompe le soleil
Et l'autre le dieu du sommeil,
Moi, je m'obstine à chanter :
« Un peu de pain, un peu de vin,
Des vêtements ou quelques sous ?
Belles dames, ne craignez rien –
Le pauvre Tom sera bien doux. »

La Ballade de Tom la Folie.

16

Les nouvelles incroyables que lui assena Saul Carpender commencèrent par assommer complètement Dennis. Il était incapable de réagir mais, par pur mécanisme, il put mener son bateau jusqu'à la cale que Dan Sakky avait taillée dans la roche. Le ronronnement du moteur diminua, faisant se soulever l'appareil sur ses coussins d'air, puis mourut quand Dennis coupa toute la puissance. Attirées par le bruit, deux autres personnes s'étaient jointes à Saul sur l'appontement, et toutes deux semblaient fatiguées, sales et déprimées.

Et toutes deux, comme Saul, étaient armées.

L'une d'elles était Yoko, ses vêtements étaient d'une saleté impensable. Il l'avait toujours connue soucieuse de son apparence, aussi coquette que ces anciennes petites poupées japonaises auxquelles elle ressemblait tant. Un bandage entourait son poignet gauche.

Quelques instants plus tard, Tibor Gyorgy apparut dans son champ de vision. Le solide expert en électronique était dans le même état – les cheveux hirsutes, la barbe en bataille, il portait des vêtements qui n'avaient pas été lavés depuis plusieurs jours, et il était armé. Il boitillait légèrement, comme s'il souffrait d'un rhumatisme dans un genou. Sombres, tous trois regardaient Dennis quitter son vaisseau et s'avancer vers eux.

— Qu'est-ce qu'il s'est passé pendant mon absence ? demanda-t-il.

— Je te l'ai dit, soupira Saul. Ils ont perdu la raison, tous les six.

— Oui, mais...

Moi aussi.

Dennis modifia ce qu'il avait été sur le point de dire. Il aurait tout son temps pour raconter comment il avait réussi à rester en vie et à revenir en excellente santé, après dix jours d'une existence tout à fait animale. Il dit :

— Mais qu'est-ce qu'ils ont réellement *fait* ? Pourquoi êtes-vous dans un tel pétrin ? Pourquoi avez-vous vos armes sur vous ? Comment cela se fait-il que six personnes sur les cent quatre-vingts que nous sommes puissent vous mettre dans un tel état de... disons, de *panique* ?

Ses trois interlocuteurs échangèrent des regards, comme s'ils étaient embarrassés. À la fin, Tibor dit :

— Je ne pense pas que ce soit à cause d'eux, mais je suis paniqué, c'est vrai. Je me fais des cheveux blancs. Voilà ce que nous a fait cette saleté de planète. Regarde !

Il releva la jambe de son pantalon et découvrit son genou droit enflé. La lumière du soleil levant s'était faite plus vive et Dennis put voir les marques annonciatrices du scorbut ; il pensa que c'était pour la même raison que les autres portaient cette même expression d'anéantissement.

— Tu vas bien, toi, dit Yoko. Tai t'a donné un supplément de vitamines à prendre durant ton voyage.

— Oui, mais je n'en ai pas pris, répondit Dennis.

— Tu ne vas pas nous faire croire cela ! (La voix de Saul était méprisante.) Il n'y a qu'à te regarder pour voir que tu n'as pas de carence !

— Le tube est encore pratiquement plein, insista Dennis. Tenez ! (Il leur tourna le dos pour atteindre le flanc du vaisseau d'où il sortit le tube, pour leur prouver qu'il disait vrai.) De toute façon, avant que je m'en aille, Tai disait qu'il en avait emmagasiné ; il ne voulait pas s'en servir avant que cela ne fût absolument nécessaire, pendant l'hiver.

— Oh, bien sûr, il y en a encore. Mais pas beaucoup. Il n'en reste pas beaucoup après que Tai l'a jeté.

— *Quoi ?*

— C'est un fait. Donne-nous plutôt quelques-unes de ces pilules ! (Saul tendit la main avec avidité.)

— Eh bien... bien sûr !

Dennis ouvrit le tube et le présenta à ses trois interlocuteurs. Ils prirent chacun une pilule bien qu'ils eussent voulu en prendre davantage, mais ils se jetaient des regards accusateurs, comme des marins naufragés se partageant les dernières gouttes d'eau douce sur un radeau.

Avant qu'il pût reprendre la parole, quelqu'un apparut, venant du village : un jeune homme maigre, à la peau colorée et dont le visage portait une expression agressive ; il s'agissait d'un des minéralogistes de l'équipe d'Ulla, dont le nom lui échappait pour le moment.

— Eh, Steve ! dit Yoko avec soulagement, et il se souvint de son nom : Steven Highwood.

— Serait-ce le retour de l'enfant prodigue, hum ? dit le Noir, en s'avançant vers eux parmi les rochers. (Lui aussi était armé.) Eh bien, c'est une bonne nouvelle, en quelque sorte. Nous avons récupéré un de nos bateaux.

— Vous avez récupéré un des bateaux ? s'étonna Dennis en écho, qui ne comprenait toujours rien à la situation.

— Eh oui. Pourquoi penses-tu que nous avons monté la garde ? (Tibor paraissait un peu étonné.) Mais peut-être crois-tu

que nous avons passé la nuit au port pour notre simple amusement, hein ? Kitty a filé avec l'un des aéroglisseurs qui nous restaient, celui précisément avec lequel nous voulions partir à ta recherche.

— C'est juste, reconnut Yoko. J'étais d'accord pour y aller, Steve aussi, et Hal Bengtsson de l'équipe de Dan Sakky. Et quand, ce matin, je suis descendue ici, avec Saul, pour faire une dernière vérification, Kitty avait mis les voiles avec.

— Kitty a fait cela ?

— Ah, bon Dieu ! Je n'aurais jamais pensé que quelques jours loin d'ici rendraient ce brillant cerveau aussi stupide. (Saul se tourna en direction du village.) Allons prendre notre petit déjeuner, nous te raconterons le reste là-bas. Il y en a vraiment trop pour tout te dire maintenant. Quel est le menu de ce matin, Steve ?

Installé sur le rebord d'un rocher propice à la surveillance du port, le jeune Noir haussa les épaules :

— C'est mauvais, comme d'habitude. Mais cela comble un creux. Allez, dépêchez-vous. Ou il n'y aura plus rien. Ils mangeaient pratiquement comme des porcs lorsque je suis parti.

Tandis que, pour la première fois depuis son retour, il montait vers le village, Dennis s'arrêta. De l'autre côté du bâtiment faisant office de salle de réunions, il y avait une brèche dentelée dans le mur et des traces de noir de fumée.

Il dit :

— Qu'est-ce ? Il y a eu le feu ?

— Qu'est-ce qui peut te faire croire cela ? murmura Tibor. Qui doit-on remercier pour cela, Saul ? Dan, n'est-ce pas ?

— Non, Ulla. C'est Dan qui a détruit le barrage et laissé le réservoir s'assécher.

— Quoi ? s'exclama Dennis.

— Je te l'ai dit : ils sont devenus fous ! Tu ne comprends donc pas ? (Saul le fixa de ses yeux furieux injectés de sang.)

— Saul, ça doit être pour Dennis un terrible choc d'apprendre tout cela en même temps, fit remarquer Yoko pour le calmer. Nous avons vécu ces événements les uns après les

autres, et cela a été suffisamment difficile. Voici comment c'est arrivé, Dennis. Le deuxième matin après que tu eus omis de nous appeler, alors que nous nous disposions à partir à ta recherche, nous découvrîmes que les six cobayes erraient autour du village – en plein délire, je suppose. Ils divaguaient littéralement, parlant de dieux et de démons, et de je ne sais quoi d'autre. Nous avons tenté de les calmer, bien sûr, et après plusieurs heures, ils paraissaient avoir recouvré leur raison – exception faite de leur idée fixe. Ils essayaient par tous les moyens de nous conduire aux cultures expérimentales pour nous faire manger les fruits et les légumes. Ce qui, bien entendu, était une idée complètement folle. Ils avaient perdu la tête, ça ne faisait aucun doute. Nous avons surpris l'un d'eux – je crois que c'était Dan, non ? (Elle jeta un regard interrogateur à Tibor.) Nous l'avons surpris en train de boire de l'eau impure, et il a essayé de nous dire ce que nous devons faire. Non pas ce que nous *devrions* faire, mais bien ce que nous *devions* faire. Finalement, nous avons décidé de nous emparer d'eux, pour leur propre sécurité. Nous avions l'intention de les surprendre dans leur chambre, où ils se rendaient normalement à la tombée de la nuit – en dehors de cette insistance à nous faire manger de la nourriture indigène, ils agissaient tout à fait normalement – mais avant que nous les attrapions... (Elle haussa les épaules.) Eh bien, je suppose que c'était notre faute et que nous aurions dû prévenir *tout le monde*. Seuls les gens qui leur avaient parlé savaient qu'ils étaient fous. Nous craignions ce qui pouvait arriver au cas où la nouvelle se répandrait. Sous prétexte qu'ils détenaient la vérité, ils commirent des actes de sabotage. Tai alla dans le laboratoire de biologie pour y détruire tout ce qui lui tombait sous la main et vider les médicaments dans le conduit d'écoulement. Dan a démoli tous les filtres de purification des conduites d'eau et a enfoncé le barrage en plein milieu à l'aide d'un tracteur. Il est crevé et nous ne pouvons espérer le réparer avant le commencement de la saison des orages. Kitty est partie dans ce fameux bateau, et nous ne savons pas ce qu'elle est devenue.

Dennis écoutait, misérable, frigorifié, comme si un bloc de glace avait pris la place de son cœur.

— Et Parvati ? demanda-t-il. Est-ce qu'elle a... ?

— Ils ont tous fait quelque chose. En revanche, j'ignore s'ils se sont consultés. Mais nous avons attrapé Ulla avant elle. Ils l'ont surprise en train de mélanger de la nourriture indigène aux provisions du petit déjeuner. Quand ils ont essayé de l'arrêter, elle a renversé un des appareils de chauffage et c'est ainsi qu'a pris le feu dont tu peux encore voir les traces. Puis Abdul s'est rendu à bord de la *Niña* et a fait passer un courant à haute tension à travers les poutres, qui se sont embrasées comme le filament d'une de ces vieilles ampoules électriques – Regarde !

Elle tendit le bras, et Dennis vit que la *Niña* était déformée ; sa forme première, régulière et ovoïde, était tordue comme sous l'effet d'un coup de pied de géant.

— Il a fait sauter trois de nos générateurs ! dit Yoko. Il a réduit le courant des coupe-circuit. L'un d'eux a explosé, et Tibor n'est pas certain de pouvoir remettre les autres en état.

Tibor marmonna une malédiction dans sa langue maternelle.

Étourdi par le flot de désastres que Yoko venait de décrire, Dennis cherchait à rassembler ses esprits pour poser une autre question. Avant qu'il pût le faire, ils avaient été rejoints par des gens sortant de la salle : ils l'avaient reconnu, lui, Dennis, et ils s'amassaient autour d'eux pour le questionner sur son absence prolongée.

Il dit d'un ton cassant :

— J'ai eu quelques problèmes avec une sorte de poisson. Je pense qu'il m'a empoisonné. Je crois même que j'ai eu le délire. (Et, comme ils s'écartaient automatiquement de lui, par crainte de la contagion, il ajouta :) Mais mon auto-diagnostiqueur m'assure que je suis en pleine forme, maintenant.

Il y eut des hochements de tête et des haussements d'épaules et, presque aussi rapidement qu'ils s'étaient attroupés, les curieux s'éloignèrent. C'était comme si leur apathie les empêchait de fixer longtemps leur attention. Dennis nota les marques de scorbut qu'ils portaient et frissonna.

— Est-ce que cela signifie que nous allons être évacués ? Et puis, pouvons-nous être évacués ? Ou est-ce que chacun de nous sera trop malade et trop sous-alimenté pour pouvoir retourner sur Terre ?

— Eh bien... euh... nous avons la *Santa Maria*, non ? dit-il. En mettant les choses au pire, nous pouvons toujours...

— Les choses sont au pire, répliqua doucement Yoko. Je présume que tu pensais abandonner Asgard et rentrer chez nous. Mais nous ne le pouvons pas. À cause de ce que Parvati a fait. Elle a pénétré dans la salle des ordinateurs et les a privés de leurs mémoires. Toutes les données de navigation, de départ et de débarquement, de conditions de vie... Par sa faute, ce gros vaisseau est devenu complètement inutile. Toute une vie ne suffirait pas pour reconstituer le contenu des banques mémorielles lors de leur départ de la Terre.

Elle se tordit les mains et les coins de sa bouche s'affaissèrent. Au bout d'un moment, des larmes se mirent à couler de ses yeux en amande.

— Nous allons crever ici ! hurla-t-elle. Nous allons tous crever ici ! Et je ne... le... veux... pas !

17

Steve avait dit juste : le petit déjeuner était infect. L'air revêche, les mains sales, les diététiciens le servaient si délicatement à la louche qu'ils éclaboussaient le comptoir le long duquel les colons faisaient la queue. C'était une sorte de repas de base chaud, ou pour être plus exact une bouillie salée. C'était tout. Devant la mine dégoûtée de Dennis, l'un des serveurs dit d'un ton cassant :

— Ne me regardez pas comme cela ! C'est tout ce qui nous reste de mangeable !

— Ce n'est pas mangeable, cria quelqu'un depuis une table voisine.

— Sans risque, alors ! Sans risque ! répliqua le serveur. Vous savez parfaitement ce que je veux dire !

Derrière le comptoir sur lequel reposaient les grands plats chauds, les restes de la préparation à base de plantes indigènes

fumaient sinistrement. Les débris avaient été poussés sur le côté et oubliés. Personne n'avait donc essayé de réparer les dégâts ?

Dennis n'était pas seulement écœuré par la nourriture. Il fallait voir l'empressement des serveurs à faire leur travail. Un horrible soupçon prit naissance dans son esprit et grandit peu à peu. Il percevait l'irritabilité qu'il savait provenir du scorbut, comme il l'avait sentie chez Tibor avec son genou contusionné. La léthargie qu'occasionnait également la maladie se lisait à livre ouvert sur chaque visage. Devant l'état désespéré de la colonie, beaucoup de gens – trente ou quarante, peut-être – qui avaient fini leur petit déjeuner depuis longtemps, s'attardaient à table, silencieux, jetant parfois un coup d'œil vers Dennis.

Mais ils ne prenaient même pas la peine de venir jusqu'à lui pour s'inquiéter de ce qui lui était arrivé !

Pour avoir atteint si profondément l'esprit des colons, il fallait que l'effet principal de leur carence en eût déjà pris possession avant leur dernière réunion de travail. Les réjouissantes nouvelles de leur succès devaient avoir masqué leur inertie, cet état d'apathie dans lequel ils pouvaient rester aussi longtemps qu'ils agissaient par routine. Mis en face du besoin urgent de penser par eux-mêmes, de diverger du plan initial, de faire des modifications, ils se retrouvèrent désemparés. Tous ces gens auraient dû retourner à leur travail sitôt avalée la dernière cuillerée de bouillie. Au lieu de cela –

Mais il venait juste de pénétrer au cœur de cette situation totalement nouvelle. Pour le temps présent, Dennis décida qu'il devait se montrer prudent. La colère soudaine et incompréhensible qui avait empourpré le visage du serveur pouvait apparaître chez Saul, ou chez Tibor.

Cependant, ces deux-là semblaient disposés à faire preuve de quelque bon sens.

— Bon Dieu, nous sommes sales et mal rasés parce que ce salaud de Dan a détruit les filtres d'eau et troué le réservoir ! grogna Saul. Nous avons juste assez d'eau fraîche pour cuisiner et boire, grâce aux purificateurs restants. Nous n'en avons pas suffisamment pour laver nos vêtements et pour nous raser.

Mais pourquoi n'userions-nous pas de l'eau du ruisseau ? C'est une eau douce, naturelle, une eau de printemps, comme celle qu'il y avait sur Terre !

— Nous courons droit à la catastrophe, murmura Tibor. Ce démon jaune de Tai ne s'est pas contenté de bousiller le laboratoire biologique. Il a agi comme s'il voulait délibérément nous rendre tous malades. En déversant toutes les vitamines et tous les médicaments dans l'évier – il n'aurait pas pu mieux faire !

Pourtant, je m'en suis passé pendant dix jours et je suis ici, en meilleure forme que ces deux-là !

Il jeta un regard inquiet à Yoko qui se trouvait dans un coin, de l'autre côté de la salle, où elle s'était rendue après son élan de détresse, et il pensa qu'elle portait à sa spécialité un intérêt si grand que son enthousiasme ne pouvait se changer en ennui.

Tibor a dit qu'il avait peur. Moi aussi, moi aussi !

— Mais qu'est-ce que vous avez fait depuis que ce... depuis qu'il y a eu ce sabotage ? demanda-t-il. Pourquoi toute cette cochonnerie est-elle toujours derrière le comptoir ? Pourquoi personne n'a-t-il bouché le trou qu'a fait le feu dans le mur ?

Saul et Tibor se regardèrent.

— Oui, quelqu'un aurait dû s'en occuper, admit Saul, au bout d'un moment.

— Quelqu'un ! (Dennis donna un violent coup de poing sur la table. Les armes que ses deux compagnons avaient posées à côté de leurs plats tressautèrent dans un bruit métallique ; la sienne se trouvait comme à l'accoutumée dans sa poche.) Qui va être ce quelqu'un si ce n'est pas toi ?

— Ne me parle pas sur ce ton ! éclata Tibor. Est-ce que je n'ai pas eu assez d'ennuis personnels depuis que ce salaud d'Abdul a mis tous les générateurs hors de service ? L'un d'eux a explosé, comme Yoko te l'a dit, les morceaux sont éparpillés et, même si nous les retrouvions, la plus grande partie serait certainement inutilisable.

— Combien de temps faut-il pour aller chercher un lot de planches dans la scierie et enfoncer deux douzaines de clous ? lança Dennis. (Et, excité par les paroles de Tibor, il poursuivit :)

Tu ne vas pas me faire croire que tu passes réellement ton temps à la chasse aux débris de générateurs ?

— Eh bien... pourquoi pas ?

— Pourquoi pas ? Tu ne trouves qu'à me dire pourquoi pas ! Tu viens de me dire que les morceaux seraient inutilisables ! Abdul n'a pas détruit les collecteurs solaires, hein ? Il y a encore suffisamment de puissance dans les câbles !

— Jusqu'à la fin de l'été, oui, dit Taylor, sur la défensive.

— Nom de Dieu ! Nous savions tout cela, non ? Et ces générateurs marémoteurs que nous étions censés monter ?...

— Nous devons les fabriquer à partir des restes de la *Niña*, et...

— Et Abdul en a fait fondre la moitié. (Dennis respira profondément.) Pour l'amour de Dieu, pourquoi ne construisez-vous pas une... une roue à eau ? Il y avait de l'électricité sur Terre cent ans avant que les hommes ne découvrent la fission de l'atome !

— Dennis, si tu arrêtais de le harceler, dit Saul. L'information dont nous aurions besoin pour cela a disparu avec les mémoires de l'ordinateur que Parvati a gommées. Cela ne sert à rien de rouspéter. Ce qui est fait est fait.

— Ah, ça oui ! Je ne suis pas expert dans ce genre de choses mais j'ai vu des photos. Je pourrais construire une roue à eau sans l'aide d'un ordinateur !

— Alors, qu'est-ce que tu attends ? Construis-en une avant que je te jette dehors ! explosa Tibor, en sautant sur ses pieds.

Pendant un instant, il y eut de l'électricité dans l'air. Même les mornes visages environnants exprimèrent quelque intérêt au combat qui se préparait.

Mais la rage de Tibor tomba et il se rassit, en secouant la tête.

— Tu viens juste de revenir, dit-il d'une voix pleurnicharde. Et tu penses pouvoir comprendre ce qui s'est réellement passé ?...

— C'est vrai, grogna Dennis. Si j'ai bien compris, il y a eu six événements, et tous ont été provoqués par des sabotages. Comme l'eau qui n'arrive pas lorsque vous tournez le robinet. Bon Dieu, nous avons des seaux, non ? Personne ne sentira

mauvais parce que nous irons chercher de l'eau dans le Fleuve. Et le barrage, on l'a construit une fois – pourquoi pas deux ?

— Dan n'est plus là, dit Saul, en faisant preuve d'une extrême patience...

— Mais... ! dit Dennis avec brusquerie. Plus vous m'en dites et plus il me semble que tout ceci est d'une rare bêtise. Quand c'est arrivé, vous n'avez pas convoqué d'urgence une réunion de travail pour considérer la situation, allouer de nouvelles priorités, désigner des équipes de réparation regroupant des gens dont le travail dans la colonie n'est pas essentiel ?

Saul répliqua, sur la défensive :

— Eh bien... euh... il n'était pas nécessaire de déprimer tout le monde en les mettant au courant de ce qui s'est passé.

— Et, de toute façon, tu imagines ce qu'aurait donné une telle réunion de travail ? appuya Tibor.

Dennis secoua la tête d'ahurissement.

— C'est ridicule, murmura-t-il. Dans de telles conditions, nous ne méritons pas de survivre. Dites-moi, qu'est-ce que nous aurions fait en face d'un tremblement de terre ?

— Arrête ! ordonna Tibor. De toute façon, nous n'allons pas survivre. Alors, pourquoi nous tenir ce discours ?

— À cause de votre résignation, voilà pourquoi, répondit Dennis. Mais que je sois damné si je rends les armes sans tenter quoi que ce soit ! Qui est-ce qui dirige la colonie, à présent ? Qui est-ce qui s'occupe de l'administration ?

— Eh bien, sans Abdul et Parvati... commença Saul.

Dennis lui coupa la parole en levant la main.

— Merci, c'est tout ce que je voulais savoir. Voilà donc la première chose qui va changer. (Il avala la dernière cuillerée de son petit déjeuner, froide et insipide, puis repoussa le plat.) Je vais aller faire un tour dans l'île et me rendre compte par moi-même de l'état des choses. Ce défaitisme est une ineptie.

Il se leva, la mine triste, et leur tourna le dos. Une pensée de dernière minute lui frappa l'esprit et il hésita.

— Qu'est-ce que vous en avez fait... je veux parler des cobayes ?

— Je les ai fait enfermer, répondit Saul, en haussant les épaules. C'était la meilleure chose à faire. Tiens, je vais te mener

auprès d'eux. (Il quitta sa chaise, et un homme assis à une table voisine sortit de son apathie, le temps de lui demander où il allait.) Je vais les voir, dit Saul.

S'animant pour la première fois depuis le retour de Dennis, les colons qui se trouvaient dans la salle se levèrent bruyamment. Dans le plus grand désordre, ils sortirent du baraquement et empruntèrent la rue sinueuse du village en direction de la *Santa Maria*. Perdu dans la foule, Dennis remarqua des choses encore plus terrifiantes : l'un des assistants de Tai était couché sur le seuil d'une maison et dormait, la bouche ouverte ; devant une autre porte, il y avait un pot de chambre que l'on n'avait pas vidé à cause du manque d'eau dans les caniveaux...

Mais c'est insensé ! C'est complètement fou !

Il poursuivit son chemin et vit que quelqu'un s'était rendu dans une des parcelles expérimentales de Tai et en avait arraché les plantes, ne laissant que les tiges qui pourrissaient au soleil. Ceci ne résultait pas d'un sabotage. Yoko en aurait parlé. Qui était ce fou qui avait détruit des récoltes potentiellement comestibles, alors que la colonie se trouvait au bord de la famine ?

Il était tellement préoccupé qu'il fallut que Tibor lui donnât un coup de coude pour le ramener à la réalité. Il se rendit compte que le groupe au milieu duquel il avait progressé s'était arrêté et déployé, chacun criant et huant avec enthousiasme, exprimant un mélange de moquerie et de rage.

Tous ces gens regardaient une cage faite des poutrelles d'acier que Dan utilisait pour ses constructions en béton. Dans la cage, sur son plancher lisse, se trouvaient les cobayes. Ils étaient presque nus et le sol était couvert de leurs excréments, mais ils se tenaient bien droit ; comparés à ceux qui les insultaient, ils étaient de véritables modèles de dignité humaine !

— Il n'y a eu aucun changement depuis qu'ils sont là-dedans, commenta Saul. Nous avions espéré qu'ils retrouveraient un peu de leur raison mais hélas... Je suis venu ici hier et j'ai essayé d'obtenir de Tai qu'il nous dise ce que nous devons faire pour guérir nos articulations malades ; il m'a répété que nous devions

manger ses sacrées plantes empoisonnées ; j'ai aussitôt envoyé quelqu'un les arracher, et...

Il continua de parler, mais Dennis ne l'écoutait plus. Il regardait les prisonniers : Dan Sakky, tout près de lui, pareil à un Bouddha d'ébène ; Abdul, au centre, droit comme un Pharaon ; à ses côtés, Parvati, gracieuse et délicate comme une antilope. La résignation qui se lisait sur son visage disparut un instant lorsqu'elle reconnut Dennis. Elle fit un geste circulaire désignant les gens agglutinés autour de la cage, leva la main jusqu'à sa tempe où elle décrivit un cercle, et cligna des yeux à son intention, comme pour lui dire : « À quoi jouent ces imbéciles ? »

Un flot soudain d'intense fureur envahit Dennis. Il fit un pas en avant, fouillant dans la poche de son vêtement qui contenait l'arme dont il ne s'était servi jusqu'à présent que pour des essais.

— Holà ! cria quelqu'un. Qu'est-ce... ?

— Hors de mon chemin ou je vous fais sauter la cervelle ! Et je ne plaisante pas, susurra Dennis entre ses lèvres gercées et blanches. (Il menaça l'éventail des colons de la gueule de son arme.)

— Dennis ! tonna Saul, en courant après lui. Qu'est-ce qui te prend ?

— C'est toi qui les as fait emprisonner ?

— Eh bien... qu'est-ce que nous pouvions faire d'autre ? Nous...

— Tu aurais pu faire preuve d'un peu de pitié, d'un peu de décence, c'était la moindre des choses.

— Après ce qu'ils nous ont fait ? Bon Dieu, nous ne pouvions prendre le risque de les laisser en liberté ; ils auraient commis d'autres sabotages, détruit ce qui était encore debout ! (Saul ne trouvait plus ses mots.)

Dennis agita son arme. Chacun se recula en frissonnant et murmurant. Quand ils furent tous hors de sa ligne de tir, il pointa son arme vers un côté de la cage. Les prisonniers sautèrent sur leurs pieds et se massèrent dans le coin opposé.

Il pressa la détente et le métal vola en éclats. Les barreaux se brisèrent successivement en produisant une musique grave. Un

second coup de feu et il y eut une ouverture suffisamment grande. Dennis menaça les curieux du canon de son arme. Derrière lui, l'un après l'autre, les prisonniers quittaient leur geôle. Parvati fut la dernière à recouvrer la liberté. Il sentit le doux contact de sa main sur sa nuque, mais il n'osa pas détourner les yeux du groupe qu'il tenait en respect.

— Merci, souffla-t-elle. Toi aussi, tu dois connaître la vérité... je ne sais pas comment. Nous ne sommes pas parvenus à la leur faire comprendre. Tu dois essayer. Nous t'aiderons dans la mesure de nos possibilités.

Et elle rejoignit ses compagnons, qui s'éloignaient aussi rapidement que possible du village pour s'enfoncer dans la campagne sauvage en direction des plus hauts sommets du plateau central de l'île.

— Voilà ! dit Dennis, quand il fut certain que Sakky, Abdul et Parvati ne pourraient être rattrapés. Saul, va au bureau administratif et déclenche la sirène pour une réunion générale. Je ne sais pendant combien de temps vous comptiez vous laisser aller jusqu'à la dernière extrémité, mais je vais m'en aller d'ici et emmener avec moi tous ceux qui en auront le cran. Quant aux autres, ils peuvent crever. *Allez !*

18

Silencieux mais arborant un curieux air de soulagement, comme s'ils avaient toujours espéré que quelqu'un viendrait les prendre en charge, les colons s'assemblèrent pour la réunion. Les premiers arrivants restèrent debout dans la rue. Lors des séances antérieures, des volontaires s'étaient rendus dans la grande salle pour y prendre des sièges. Cette fois-ci, il fallut les sarcasmes de Dennis pour les inciter à l'effort.

— Et alors ? Vous allez rester debout pendant toute la réunion ? Cela va être long mais, après tout, cela vous regarde !

Honteux, ils allèrent chercher des chaises et des bancs. En rechignant et en jurant, ils finirent par les disposer comme à l'accoutumée. Pendant ce temps, comme s'ils voulaient entrer dans les bonnes grâces de ce démon qui venait de se matérialiser parmi eux, Saul et Tibor avaient transporté depuis le bureau administratif la table du président, derrière laquelle ils avaient disposé trois chaises face à la foule. Apparemment, sans en avoir parlé à personne, Saul avait nourri l'ambition secrète d'exercer quelque autorité – la preuve en était cet ordre d'emprisonnement. Il se contenta pourtant de tourner en rond derrière la table, comme s'il craignait de prendre la chaise du milieu, la place d'honneur, d'où Dennis pourrait le chasser.

Pour sa part, Dennis l'ignorait totalement. Il avait eu de la sympathie pour lui, au moins égale à celle qu'il avait éprouvée pour tous ces gens avec lesquels le hasard l'avait mis en contact. La découverte de sa capacité à commettre un acte aussi inhumain que la création d'une sorte d'asile psychiatrique pour un groupe de malheureux ayant momentanément perdu l'esprit, de telle manière que ses compagnons pourraient venir se moquer d'eux, lui avait fait temporairement haïr le genre humain, qu'il aurait voulu voir détruit.

Et je ne suis même pas certain de pouvoir me fier à moi-même, après ces dix jours...

Mais il y avait quelque chose de réconfortant, encore tout frais dans sa mémoire : les paroles incompréhensibles que Parvati lui avait soufflées à l'oreille alors qu'elle sautait hors de la cage. Que voulait-elle dire par « la vérité » ? Cependant, elle avait paru croire en son pouvoir de sauver la colonie, et elle lui avait promis de l'aider ; quelle que soit l'aliénation mentale qui avait saisi les cobayes, il semblait qu'elle eût disparu.

Tout gage de bonne volonté dans une situation comme celle-ci était le bienvenu. Il décida de l'accepter pour ce qu'il valait, et de ravalier sa colère.

Les colons prirent place, bavardant bruyamment entre eux ; tous, sans exception, étaient sales, beaucoup portaient des vêtements déchirés et n'avaient même pas pris la peine de les raccommoder. Le scorbut avait flétri leur peau. Cependant, dans un passé lointain, des hommes tellement affaiblis par le scorbut

qu'ils pouvaient à peine se tenir debout, avaient vaincu le Cap Horn sur un quatre-mâts, poussés par un vent d'hiver glacial, et ceux-ci n'étaient que des traîne-savates sans intelligence – rien à voir avec la crème de l'esprit humain ! Peut-être ne serait-il plus possible de rester sur Asgard, mais s'ils devaient retourner sur Terre, que ce ne soit pas comme des chiots apeurés !

Il fit un rapide calcul. Dix minutes après que la sirène eut retenti, il manquait une bonne trentaine de personnes. Il sentit que Saul le regardait et il tourna la tête, l'air interrogateur.

— Est-ce que je dois demander le silence ? proposa Saul.

— Bon Dieu ! Où sont les autres ?

— Tu veux les attendre ? On peut actionner la sirène une nouvelle fois...

— Non ! (Dennis respira profondément. Il scruta l'assistance à la recherche de quelqu'un qui serait moins apathique que la moyenne et son regard tomba sur Steven Highwood.) Eh, Steve ! Est-ce que tu sais où on peut trouver de la peinture ?

— Eh bien... je pense que oui.

— Très bien. Nous allons faire quelque chose qui se faisait dans la Grèce antique. Va chercher cette peinture et un bout de corde. Pars à la recherche de tous les fils de pute qui ne sont même pas capables de venir discuter de la sauvegarde de la communauté, et jette de la peinture sur leur corps puant. Et qu'aucun d'eux ne puisse pénétrer dans le baraquement tant qu'il aura la plus infime trace de peinture sur lui. C'est clair ? S'il le faut, je me tiendrai à la porte et je les empêcherai d'entrer. Allez !

Steve fronça un sourcil d'étonnement.

— C'est astucieux, admit-il avant de descendre la rue.

Cinq minutes s'écoulèrent. Il y eut un brouhaha, et les colons présents virent leurs compagnons manquants qui couraient en trébuchant, poursuivis par un Steve hilare, qui les aspergeait de peinture à l'aide du bout de corde. Comme ils s'effondraient sur leur siège, il cria :

— Les voici tous, excepté Silvana Borelli qui est couchée avec une cheville enflée et qui ne peut pas marcher. Je lui ai dit que j'irai tout lui raconter après. Ça va ?

— Ça va, confirma Dennis, qui se dirigea à grands pas vers la table.

Pendant un long moment, il hésita. Puis il se saisit de deux chaises sur les trois, une dans chaque main, et les porta à bout de bras à l'intention de Saul et de Tibor.

Je vais peut-être me faire des ennemis mortels, mais nous ne pouvons continuer ainsi !

— Tenez ! Prenez cela et allez rejoindre les autres ! ordonna-t-il. Vous semblez avoir laissé les choses se détériorer et tout ce qui est arrivé est en grande partie de votre faute.

Abasourdis, les deux hommes le regardaient sans bouger.

— Vous n'êtes pas de mon avis ? lança Dennis à l'adresse de l'assistance. Regardez-vous ! Vous êtes dégoûtants ! Vous puez ! Vous ressemblez plus à ces êtres primitifs de la nuit des temps qu'à des hommes civilisés qui vont se moquer des aliénés pour leur sortie du dimanche !

— C'est vrai ! cria Steve Highwood.

Après un silence pesant, il y eut un murmure d'acquiescement embarrassé. Blancs comme un linge, Saul et Tibor dédaignèrent les chaises pour aller s'asseoir sur un banc.

— Très bien, ces chaises resteront ici. (Dennis haussa les épaules et laissa tomber les chaises.) L'un de vous peut venir les chercher, à une condition : qu'il se montre capable d'assumer la responsabilité que cet acte implique. Si je suis ici, c'est que je peux remplir cette même condition. Bon, prenons un problème... Par exemple (il poussa la chaise du président sous la table et poursuivit ses propos sur le ton de la conversation :) je viens de vous dire que vous étiez dégoûtants. Et vous l'êtes. Pourquoi ?

— Eh bien, quand Dan a détruit le barrage... commença Tibor sur la défensive.

— Ferme-la immédiatement, l'interrompt Dennis, en prenant un malin plaisir à retourner contre lui la phrase qu'il venait de commencer. Combien est-ce que Dan a construit de barrages sur les autres îles ? J'ai été privé d'eau douce pendant presque quatre semaines. Je ne disposais même pas de seaux, ni de gourdes ; je me baignais dans le canot gonflable de l'aéroglesseur. La première chose que vous allez faire, lorsque la

séance sera levée, c'est d'aller jusqu'au fleuve, munis de savon et de désinfectant. Steve, garde précieusement ta corde à portée de la main et ne perds pas de vue le personnel de la cantine ! *Jamais de ma vie*, je n'aurais cru voir un jour quelqu'un servir à manger avec des ongles noirs !

Des colons se tortillèrent comme s'ils voulaient s'asseoir sur leurs mains pour les cacher. Dennis ne put s'empêcher de sourire.

— Parfait ! Une autre chose que nous allons régler avant de nous mettre sérieusement au travail : nous n'avons pas assez d'énergie mais nous n'en sommes pas à court – nous n'avons pas assez de ferraille mais nous n'en sommes pas à court – nous n'avons pas assez d'eau mais nous n'en sommes pas à court – et ainsi de suite. Tout ceci aurait pu arriver à la suite d'un désastre naturel. Vrai ou faux ? Nous sommes dans un monde à l'architectonique active ; tout se passe comme si nous l'avions atteint lors d'une phase inactive, mais le processus n'est pas terminé. Nous aurions pu être victimes d'un tremblement de terre qui aurait fait basculer de la crête sur laquelle elle se trouve la *Santa Maria*, et elle aurait roulé jusqu'au village comme une boule de bowling. Vous n'avez jamais pensé à cela ? Moi, si ! Rappelez-vous, je suis déjà venu ici et quatre d'entre vous étaient présents ; si ce qui est arrivé à la *Pinta* était arrivé à l'*Argus*, il n'y aurait eu personne pour récupérer les morceaux. Vous vous moquez bien des choses pour lesquelles vos compagnons sont morts là-haut, n'est-ce pas ?

Un silence de mort lui répondit.

Soudain, Yoko se leva, les poings serrés.

— À quoi tout cela nous servira-t-il ? cria-t-elle. Oui, à quoi ? Nous ne pouvons pas vivre plus longtemps ici. Il ne nous reste plus qu'à mourir !

— Tes ancêtres n'étaient-ils pas des Samouraïs ? répliqua Dennis, incisif. Mais peut-être n'étaient-ils que de simples paysans vautrés dans la fange, et rien de plus ?

L'insulte frappa Yoko en plein cœur. Elle recouvra son calme, comme une armée battue après la bataille, et laissa ses bras tomber le long de son corps.

— Oui, murmure-t-elle. Oui, tu as raison. (Et elle se rassit.)

— Au cas où cette vérité n'aurait pas porté, dit Dennis après un instant, et au cas où il y aurait encore quelqu'un qui voudrait toujours retourner sur Terre dans la *Santa Maria*, je crois pouvoir affirmer que je suis la seule personne qui ait jamais essayé de voler manuellement dans l'hyper-espace. En fait, quand nous avons quitté la Terre, je détenais le record ; ce n'est pas une chose dont je me suis souvent vanté, mais c'est un fait qui vaut ce qu'il vaut. Et vous savez quel est ce record ? (Il attendit.) Aller de l'orbite terrestre à l'orbite de Mars avec une erreur inférieure à huit pour cent. C'est là le maximum qu'on puisse faire. On ne *peut pas* faire voler un vaisseau dans l'hyper-espace en se fondant sur les réflexes humains. Les instruments qui nous permettraient de comprendre les informations n'existent pas. Nous ne possédons pas les réflexes ultra-rapides des machines. Et nous n'avons plus de machines. Leurs mémoires ont été vidées. De toute façon, puisque nous n'avons pas assez d'acide ascorbique pour nous permettre de passer l'hiver, nous n'en n'avons pas suffisamment pour retourner sur Terre. Nous ne sommes plus des Terriens. Nous sommes des habitants d'Asgard. Et n'est-ce pas ce que vous désiriez ? Ou vous foutiez-vous de moi ?

Encore une fois, il attendit, se demandant si c'était l'apathie causée par le scorbut qui les empêchait de l'envoyer au diable, ou s'il commençait réellement à exercer quelque autorité sur eux.

— Je pense que vous êtes d'accord avec moi, conclut-il. Notre prochaine étape va consister à définir avec exactitude la gravité de notre situation, plutôt que de nous tordre les mains et de gémir. Qui va s'occuper de la section biologique, en remplacement de Tai Men ? (Il y eut un brouhaha parmi les biologistes, mais personne ne répondit.) Il n'y a donc personne qui ait assez de cran pour s'en charger ? (Dennis frappa son front du plat de la main.) Allez, quelqu'un, et vite ! Et même chose pour les sections qui n'ont plus de chef. Demain, à cette même heure, j'exige une liste complète de nos provisions, des tâches les plus urgentes, des réparations absolument nécessaires, de nos ressources naturelles connues et de nos compétences secondaires. Je veux savoir ce que chacun de vous

est capable de faire et je veux qu'il l'apprenne à ses compagnons, même s'il ne s'agit que de couture.

— Bien sûr ! s'exclama Saul, la mine perplexe. Nous réparerons, et alors ? Que se passera-t-il ? Les cinglés que tu as libérés viendront commettre de nouveaux sabotages, qui réduiront tous nos efforts à néant !

Dennis le fixa droit dans les yeux.

— D'après ce que j'ai entendu, dit-il, souffrir du délire de la persécution est le symptôme d'une aliénation pire que celle qui habitait les malheureux que tu as fait enfermer. Ils sont six et nous sommes cent soixante-quinze. S'ils sont sur le chemin de la vérité, bon Dieu, je jure que je les rejoindrai. Très bien, la réunion est reportée à demain, même heure. Espérons que des choses intelligentes y seront proposées...

INTRÉPIDES COMME LES PANTHÈRES

Les bohémiens et les fripons,
Les forts en gueule et les voyous,
Les coupe-bourses et les filous
Ne sont point mes compagnons.
Ceux qui sont doux de caractère
Pourront entendre ma chanson
Mais tous ceux qui me défient sont
Intrépides comme les panthères,
Bien que je chante :
« Un peu de pain, un peu de vin,
Des vêtements ou quelques sous ?
Belles dames, ne craignez rien –
Le pauvre Tom sera bien doux »

La Ballade de Tom la Folie.

19

— Commençons par le commencement ! Le feu aurait pu faire plus de dégâts. Allez, prends un seau d'eau et enlève tout ce noir.

— Mais toute cette graisse...

— Il nous reste du savon, n'est-ce pas ? Sinon, une pleine pelletée de sable fera l'affaire ! Il faut vraiment que je te dise tout !

— Cet hiver, cela va être terrible. Recouvre-le. Peu importe ce à quoi il ressemble... contente-toi de le recouvrir.

— Mais...

— Il y a des planches stockées dans la scierie, non ?
— Mais il faut des clous !
— Bon Dieu, les planches qui ont brûlé étaient fixées avec des clous, non ? Récupère-les et sers-t'en !
— Mais ils ont dû s'arrondir !
— Oh, pour... Écoute, mon pote, tu vas te munir d'un bloc de pierre et taper sur les clous jusqu'à ce qu'ils se redressent. Il faut peut-être que je te montre comment faire ?

— Ici, pendant l'hiver, ce ne sera pas l'Arctique, mais il fera un froid glacial à la fin de l'année. Les pièces sont mal isolées. Il va falloir commencer à ramasser les branches des arbustes. Prends un des aéroglisseurs et rapportes-en une ou deux cargaisons des autres îles. Laisse-les sécher au soleil et au vent.

— Mais je ne vois pas...

— Écoute, tu les attaches ensemble pour en faire une sorte de treillis, tu vois ? Puis tu en tapisses l'intérieur du mur et le plafond pour emprisonner l'air chaud. Tu as compris, ou est-ce que je dois te donner un modèle ?

— Une corde métallique ? Pour quoi faire ? Oh, oui, je me souviens de Kitty nous mettant en garde contre les coups de vent. Et Dan avait dit que nous aurions besoin d'amarres. Et nous n'en avons aucune, hein ? Réfléchissons un peu... J'ai trouvé ! Des poids ! Voilà ce qu'il nous faut, plein de rochers bien lourds apportés par la mer. En les posant le long des murs, leur poids est directement transmis en bas et ne fait pas ployer le toit. Heureusement que nous avons fait ces poutres très épaisses.

— Oui, je *sais* que nous étions censés réadapter ce truc et qu'il a été déformé. Alors ? Tu ne peux pas installer un tour à pédale pour les réajuster ? Ou tout au moins pour qu'ils puissent tourner dans un lit de graisse ?

— Mais on ne peut pas meuler de l'acier sur un tour à pédale en bois ! Et qu'est-ce que tu proposes comme outil ?

— Seigneur ! Va démonter la foreuse et prends-en une pièce ! Un diamant sera certainement assez dur, non ?

— Maintenant, nous n'avons plus qu'à attendre les grandes marées d'hiver pour remplir ce petit bassin naturel. Si l'eau passe par une roue...

— Oui, mais il n'y a pas de canal !

— Alors *fais-en un* ! Écoute, tu le fais courir sur cette hauteur, là, tu vois ? Ensuite, monte une roue à godets sur le rebord ; comme cela, elle tournera en permanence.

— Mais cela ne nous donnera pas la puissance dont nous...

— Nom de Dieu, *bien sûr* que non ! Cela nous sera utile pour nos réserves. Évidemment, nous ne pourrions alimenter tout le village avec, mais nous chargerons les accumulateurs. Puis, avec l'énergie ainsi accumulée, si nous n'avons pas à nous en servir en cas d'urgence, nous fractionnons l'eau, nous faisons une électrolyse, et nous remplissons les cellules des tracteurs et des aéroglisseurs ; ainsi, ils seront toujours en état de marche. Et il n'est pas non plus question de geler dans nos chambres ! Et de prendre des repas froids en plein milieu de l'hiver ! Bon sang, nous avons les meilleurs techniciens de la Terre à notre disposition !

— Est-ce que ça brûle ?

— Quoi ?

— Je te demande si ça brûle ? Si ça se consume, si tu préfères ? Si ça s'oxyde sous des conditions contrôlables ? Tu ne veux manger que de la nourriture froide durant tout l'hiver ? Pas moi. Aussi je te demande si ça brûle en donnant une grande flamme. L'équipement de la cuisine ne pourrait refonctionner que si nous trouvions une gaine adéquate pour isoler les câbles, qui ont tous brûlé superficiellement. Mais cet équipement a été conçu pour brûler aussi du bois en cas de besoin.

— Comment sais-tu cela ? Une information comme celle-ci...

— Non, je n'ai pas sondé les banques mémorielles des ordinateurs avant que Parvati ne les ait vidées ! J'ai examiné l'équipement, voilà tout. Les barres de chauffage peuvent fonctionner comme un foyer, il faudra faire des trous pour évacuer les cendres par en dessous ; en arrachant les bouts de métal qui restent sur les câbles, tu obtiendras des canalisations

qui courent le long des cuves. Tout ce qui te reste à faire, c'est de les rassembler pour fabriquer une cheminée. Tu sais ce que c'est, une cheminée ? Ou est-ce que tu veux que je te fasse un dessin ?

Plus fatigué qu'il avait jamais pensé l'être, les yeux lourds, injectés de sang mais étincelants, Dennis hurlait des réponses à tous ceux qui venaient lui demander son avis. Quelques-unes étaient erronées – par exemple, le mélange des cendres produites par la combustion des plantes indigènes à la graisse ne donnait pas du savon, aussi des colons devraient-ils partir à la recherche de succédanés, comme de la pierre ponce, ou de la terre à foulon – mais la plupart étaient exactes et, au fur et à mesure que les jours s'écoulaient, il s'étonnait de voir que son inconscient contenait autant de merveilles !

Toutes les sections qui avaient perdu leur chef avaient suivi ses instructions et trouvé des remplaçants : Steve Highwood avait pris la place d'Ulla Berzelius, par exemple ; une grosse femme bonne vivante, Ellen Shikalezi, originaire du Bechuanaland, tentait de prendre en main la section biomédicale ; la section météorologique fonctionnait suivant son rythme habituel, et le premier assistant de Kitty, Hugh Lauriston, avait suffisamment de volonté pour s'occuper tout seul des détecteurs d'orage – le seul point vraiment capital – reléguant ses deux collègues à d'autres tâches ; la fille qui avait été chargée de la programmation architecturale de Dan Sakky, Zante Ionescu, avait calmement tracé les plans des appareils que Dennis lui avait demandés, et s'était retrouvée *de facto* responsable de la construction, après environ une semaine.

Quant à lui, il avait repris à son compte les travaux d'Abdul et de Parvati, et il n'y avait personne pour tenter de s'opposer à sa décision.

Mais ce qui le préoccupait plus que la simple fatigue qui l'habitait, c'était la curieuse situation qui se répétait chaque fois qu'il secouait les colons pour les faire sortir de leur inertie.

Cependant, grâce à l'entraînement qu'il avait suivi au cours des mois précédant son premier voyage, avec les quatre personnes formant l'équipage de *l'Argus*, il avait probablement

une zone de survivance mémorielle utilisable plus développée que celle de toute autre personne sur Asgard et il ne s'était jamais cru capable de dire à des spécialistes des choses qui se rapportaient à leurs propres spécialités. Par exemple, il écouta l'énoncé d'un problème prétendu insoluble, réfléchit quelques minutes, et dit :

— À propos de ?...

Sur quoi le spécialiste se tapa sur le front et dit :

— Pourquoi n'y ai-je pas pensé ?

Oui, pourquoi ? Les colons étaient bien excusables, le scorbut les rongait et, inévitablement, leur esprit s'alourdissait ; mais, après avoir beaucoup réfléchi à la question, il avait fait un compromis avec Ellen : toute personne dont les articulations commençaient à enfler aurait droit à une ration supplémentaire d'acide ascorbique pour l'aider à tenir le coup. Jusqu'à présent, chaque colon avait reçu au moins une dose de secours, et ils n'étaient pas rares, ceux qui avaient besoin de doses massives quotidiennes pour parvenir à faire quoi que ce soit –

Cependant, si l'esprit de ces brillants spécialistes était amolli, il y avait autre chose. Dennis était parvenu à cette conclusion après qu'il eut été capable de montrer à une douzaine d'entre eux, peut-être plus, comment exploiter au maximum leurs connaissances.

C'est un peu comme si je jetais un regard différent sur Asgard.

Il souhaitait de tout son cœur pouvoir discuter de cette question avec Parvati. Il commença à formuler une explication, mais il manquait d'éléments de base pour juger une chose aussi fondamentale que la modification culturelle. Il ne pouvait qu'émettre l'hypothèse suivante : alors que les colons avaient la vague idée de construire une réplique de cette Terre qu'ils avaient laissée derrière eux, lui, avec sa mentalité d'explorateur, ne pensait qu'à survivre, indifférent aux raisons qui le poussaient à rester en vie. Il paraissait s'intéresser aux possibilités que pouvait offrir ce monde entièrement nouveau qu'était Asgard, mais eux ne recherchaient sur Asgard que ce qu'ils avaient connu sur Terre.

De toute façon, les considérations abstraites devraient attendre car il fallait commencer par résoudre une multitude de problèmes concrets.

Par exemple : tous les colons étaient malades et maintenus sous des doses de plus en plus fortes d'acide ascorbique, tous sauf un. Et cette exception, c'était lui.

La nuit, dans sa chambre, il ressassait inlassablement ce mystère. Il ne pouvait en saisir la clé, qui devait se trouver dans les dix jours qu'il avait passés sur cette île lointaine, tout seul. La logique lui disait qu'il avait mangé ou bu sans le savoir quelque substance naturelle qui devait détruire l'effet débilant de la bactérie dont ils étaient tous atteints. Il suivait ici le même régime que ses compagnons et, pourtant, il avait été le seul à refuser un supplément de vitamines synthétiques.

Il essaya de se rassurer en faisant le compte de ses réussites. Tous les colons en convenaient et, parfois, disaient timidement qu'ils lui étaient reconnaissants. La nourriture était de nouveau proprement cuisinée et, une diététicienne s'étant découvert des dons de cuisinière, le résultat était appétissant. Les colons étaient propres et, comme ils n'avaient pas pu rebâtir le barrage, ils s'étaient organisés autrement en faisant monter un réservoir en métal provenant de la *Niña* à l'arrière d'un tracteur. Maintenant, la lessive pouvait être faite et les toilettes nettoyées avec du désinfectant, bien qu'il fallût se servir de ses mains.

Pourtant, il était persécuté par des rêves de culpabilité et il se réveillait en sursaut, en sueur et tremblant comme une feuille. Lui, et lui seul, avait trouvé le moyen d'échapper au scorbut. Et, à moins qu'il pût partager ce secret avec ses compagnons, il les verrait mourir, les uns après les autres. Il allait être un Adam sans son Ève...

À moins que...

Pendant quelque temps, il fit preuve de suffisamment d'énergie pour conserver son autorité sur les autres colons. Même Saul – humilié publiquement encore plus que Tibor, parce que tout le monde pensait que les problèmes d'électronique devaient venir après les problèmes de ravitaillement – avait accepté de coopérer et il lui arrivait d'abandonner sa spécialité pour donner un coup de main à droite ou à gauche, un peu comme Dennis lors du débarquement sur la planète.

Mais il se sentait de plus en plus préoccupé par sa bonne santé et, peu à peu, il en vint à se demander ce qu'il était advenu des cobayes.

Lorsqu'il était revenu à lui sur l'île aux diamants, il avait été fâché de voir que personne n'était parti à sa recherche. Et maintenant, prisonnier d'un réseau complexe de préoccupations, il devait admettre qu'il en aurait peut-être fait autant. Il ne savait absolument rien d'eux depuis le moment où il les avait fait sortir de leur cage. Il s'était promis de faire le maximum pour les aider : il fallait les retrouver, leur donner à manger et, si possible, les aider à reprendre leur place au sein de la communauté.

Puis tous les problèmes s'abattirent sur lui, comme si la lune lui tombait sur la tête, et il n'eut plus le temps de prendre une décision au sujet d'un travail ou de trouver quelqu'un susceptible de l'accomplir.

Cela me fait penser à quelque chose : j'étais obsédé par la lune, où tous mes espoirs de retour sur la Terre avaient été anéantis. Cela fait plusieurs jours que je n'y ai pas pensé. Je ne sais même pas dans quel quartier elle se trouve !

Peut-être était-ce un symbole du changement qu'il s'était efforcé de produire dans l'esprit des colons ; il s'identifiait parfaitement à eux à présent. Il s'obligeait à se débarrasser de tout ce qui pouvait faire croire que la Terre était le refuge ultime, le havre de salut. Il lui paraissait logique d'encourager leur acceptation inconsciente de ce qu'il avait voulu leur faire comprendre : qu'ils n'étaient plus des gens de la Terre, mais les citoyens d'Asgard. Il avait supprimé la garde de nuit à bord de la *Santa Maria*, mais sa prudence l'avait empêché de leur suggérer

de la démonter à la place de la *Niña*, dont il ne restait vraiment plus grand-chose. Il avait également institué des réunions hebdomadaires. Le cycle de la lune d'Asgard était de trente-six jours au lieu de vingt-neuf, et le mois pris comme unité de temps était vraiment inacceptable. En un mot, il était *étranger*.

Ces considérations n'étaient pourtant pas en tête de ses préoccupations à l'époque où il instituait le changement. Il lui semblait plutôt que les colons avaient besoin d'encouragement. Être confortés dans leurs décisions par l'annonce de succès dans les autres sections était une chose sur laquelle l'administration de la colonie avait toujours compté. Pourtant, au fil des jours, il avait l'impression que ces encouragements avaient un point commun avec les doses d'acide ascorbique que l'on donnait aux colons incapables de travailler. C'était une façon de permettre à cette communauté handicapée de faire un pas en avant, puis la moitié d'un pas, puis la moitié de la moitié d'un pas, puis...

Zénon, viens nous rassurer, viens nous prouver qu'Achille a bien réussi à battre la tortue !

Et un jour se produisit ce qu'il redoutait depuis longtemps : Ellen Shikalezi pénétra à l'improviste dans les bureaux de l'administration et lui annonça que les stocks d'acide ascorbique étaient épuisés.

Il repoussa sa chaise et regarda longuement par la fenêtre dépourvue de vitres. Le verre à carreaux avait été classé dans les choses luxueuses et lorsque l'hiver viendrait, ils se contenteraient de clouer des panneaux sur les fenêtres. Et la lumière serait fournie par une seule lampe par pièce.

Si nous tenons jusqu'à l'hiver...

Des nuages erraient dans le ciel. À l'est, quelques-uns s'étaient regroupés pour former une masse amorphe. Les rapports de la météo prévoient un orage, leur premier orage, dans moins de soixante heures.

J'ai presque oublié le bruit de la pluie sur un toit !

Il soupira et se tourna vers Ellen. C'était une femme assez forte, dont tout le physique rappelait la maternité – bien qu'elle ressemblât plutôt à une grand-mère à présent. Elle avait perdu une dent à cause du scorbut qui avait affaibli ses gencives, et elle

avait dû s'asseoir car ses jointures gonflées la faisaient terriblement souffrir.

— Je crois que nous n'avons plus le choix, dit-il au bout d'un moment.

— Il y a encore une possibilité, dit Ellen. Nous devons nous servir des cultures locales. Depuis les événements que tu sais, nous avons continué de nous en occuper, plus par superstition que dans un but bien défini.

Superstition ? Ce mot lui semblait lourd de sens mais, une fois de plus, il ne parvint pas à mener à bien sa réflexion et il reprit la conversation.

— Elles nous fourniraient ce dont nous avons besoin ?

— Tai le disais, dit-elle en haussant les épaules. Moi, je n'en sais rien. Je n'ai pas eu le temps d'étudier ses notes. Il y a trop de pagaille dans le laboratoire.

Dennis hésita puis dit subitement :

— Tu veux que je te dise quelque chose ? Je n'y avais pas pensé plus tôt mais je crois que l'on aurait pu prédire les noms de ceux qui étaient les plus capables de remplacer les chefs de section. Ce sont ceux qui n'ont pas instantanément tout oublié des six camarades que nous avons perdus.

— Je suis d'accord avec toi, dit Ellen. Je m'en étais déjà fait la remarque. Saul est un exemple parfait mais on retrouve cela chez tout le monde, bien qu'à un degré moindre. Ils auraient tous besoin d'être un peu secoués.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

Ellen haussa à nouveau les épaules.

— Je pensais à ce qui s'était passé à la réunion, quand tu essayais d'intéresser les gens à quelque chose. On ne peut pas dire que ça a formidablement marché, hein ?

— On ne peut pas le dire, non, admit Dennis, qui repensa à la minute où il avait failli perdre son sang-froid devant tous les colons.

Était-ce au cours de la deuxième ou de la troisième réunion suivant son retour ? Ou bien était-ce... ? Aucune importance ! L'idée lui était venue au cours de la nuit précédente que ce n'était peut-être pas un service à leur rendre que d'avoir relâché les prisonniers. À présent, ils étaient peut-être morts de soif, de

faim, de fatigue... Et les chasser hors de la communauté les faisait trop passer pour des boucs émissaires à son goût.

Tout ceci n'était pas juste. Admettons qu'il y ait eu quelque chose dans les fruits et les légumes qui les ait rendus fous – même si ce dérangement doit demeurer en permanence, comme Saul semble le croire. Est-ce que cela doit obligatoirement leur donner une sorte de tabou et les rendre intouchables ? Ils étaient quand même des êtres humains, non ?

Saul en était persuadé car, lorsqu'il avait tenté d'interroger Tai sur les carences dont il souffrait, le biologiste lui avait proposé les mêmes solutions qu'auparavant. Pour lui, les cinq savants ainsi que Kitty n'avaient plus du tout leur tête.

Et pourtant, je...

C'était une chose dont il n'avait osé parler à qui que ce soit, excepté Ellen. Il aurait pu en parler à Parvati ; il aurait pu être honnête et, au lieu de dissimuler la vérité derrière ses récits de chasse aux diamants et de maladie passagère, il aurait pu lui dire qu'il avait été fou pendant une dizaine de jours.

Mais son emprise sur les colons faibles et irritables était trop précaire pour qu'il pût être parfaitement honnête à ce sujet. Quelqu'un aurait pu dire, à un moment où il se serait mis en colère, qu'ils avaient affaire à un cinglé et qu'ils auraient pu tout aussi bien garder Abdul à leur tête. En fait, c'est à peu près ce que Saul avait dit, quand il avait soulevé le problème des cobayes. Il entendait encore ces voix vibrantes de colère...

— On s'en moque de ce qui a pu leur arriver !

— Mais...

— Qu'ils crèvent ! Ils ont anéanti des mois de dur labeur ! Et vous croyez que nous devons les prier de revenir et leur dire : Je vous en prie, revenez et détruisez ce qui pourrait encore nous être utile ? Bon débarras, voilà ce que j'en pense !

— Il a raison, il a raison !

— Oui, mais ils expérimentaient une chose qui aurait pu être capitale pour nous.

— Et alors ? Mieux vaut mourir que devenir cinglés ! Sans compter qu'il faudra les nourrir sans qu'ils travaillent !

Dennis était parvenu à orienter la discussion sur le problème des ressources mais il savait que c'était moins une. Il n'avait

plus osé poser cette question en assemblée générale, bien qu'il se fût discrètement renseigné auprès de toutes les personnes qu'il avait eu l'occasion de rencontrer pendant les tournées qu'il effectuait dans l'île.

Il demandait à chacun s'il avait des nouvelles des six disparus et personne ne lui répondait par l'affirmative. Il fallait bien accepter la vérité : Asgard avait réclamé ses premières vies humaines, comme si elle était jalouse de sa rivale la lune, qui, elle, en avait réclamé beaucoup plus...

Et en si peu de temps...

Il eut alors la vision des cadavres pourrissant sur le seuil des maisons, de la dégradation inéluctable des toits et des maisons qu'ils avaient édifiés, du tremblement de terre qui, un jour, viendrait secouer l'île et engloutirait la *Santa Maria* en même temps que les derniers vestiges de la civilisation humaine. L'érosion jouerait alors et les fragments seraient emportés vers la mer. Puis, dans quelque futur inimaginable, un savant d'Asgard découvrirait des morceaux de métal inattaquable et serait la risée de ses confrères quand il émettrait l'hypothèse de visiteurs de l'espace...

— Il faut que je tire cela au clair, dit-il.

Il repoussa sa chaise et ne se préoccupa pas d'Ellen qui voulait le retenir. Il quitta son bureau et se dirigea vers la crête rocheuse la plus proche.

Il passa plusieurs heures à déambuler dans l'île, évitant d'échanger le plus petit signe amical avec les autres colons. La sirène retentit à l'heure du déjeuner mais il ne s'en préoccupa pas ; et il fut heureux de voir tous les autres se diriger vers le village et le laisser maintenant entièrement seul.

Nous pourrions peut-être gagner du temps si nous mangions sur place au lieu de revenir à chaque fois à la cantine... Et puis, à quoi cela servirait-il ? Nous allons tous crever ! Nous n'allons rien laisser derrière nous à l'exception de nos squelettes !

Épuisé, il s'assit sur une plante à bois qui, de par sa position, dominait tout ce que l'homme avait pu édifier sur Asgard. Est-ce que tout ce qu'ils avaient fait était inutile ? Est-ce que tout allait être détruit par l'action conjuguée du vent et de la pluie ?

Des nuages sombres passaient dans le ciel comme dans son esprit. Sans très bien savoir ce qu'il faisait, il arracha de petits morceaux d'écorce et se mit à jouer avec. Voir de tels efforts réduits à néant par une bactérie microscopique...

Il sursauta et ôta rapidement sa main de sa bouche. Horrifié, il regarda ce qu'il tenait : les fragments d'écorce étaient mâchonnés et couverts de salive. Et il y avait de petits morceaux coincés entre ses dents, que sa langue cherchait à déloger.

Est-ce que je suis devenu complètement dingue ?

Il fut sur le point de tout cracher quand une voix venue de nulle part résonna à ses oreilles.

— J'en étais sûre ! Je ne sais pas comment tu as fait mais tu es parvenu à la vérité.

Il tourna la tête et aperçut Parvati, à moitié cachée par les rochers disposés sur la crête : ses yeux brillaient, son visage respirait la santé, ses lèvres esquissaient un sourire. Il sauta à terre et l'appela mais elle se contenta de lui envoyer un baiser avant de s'enfuir parmi les rochers. Il se précipita à sa poursuite mais, lorsqu'il atteignit l'endroit où elle se tenait quelques secondes auparavant, elle avait déjà disparu.

21

Il demeura très longtemps immobile, regardant successivement les rochers nus parmi lesquels il était certain de l'avoir vue et le morceau d'écorce qu'il tenait à la main. Était-elle vraiment venue ici ou n'était-elle qu'un fantasma de son esprit surmené ?

Ou encore... ?

La troisième possibilité était si paradoxale qu'elle paralysa totalement son cerveau. La logique s'efforçait de lui prouver que c'était tout à fait irraisonnable mais son instinct l'assurait que cette solution était de loin la seule valable.

L'une et l'autre...

Il éprouvait un sentiment de frustration d'une rare intensité, un peu comme lorsque tout doit s'arrêter pour céder la place à un éternuement et que cet éternuement ne vient pas. Il s'efforça de s'expliquer comment un événement pouvait au même moment être réel et irréel, parce que quelque chose enfoui au plus profond de sa conscience lui disait que c'était extrêmement important, mais tout ce qu'il réussit à faire fut d'associer des idées apparemment sans grand rapport les unes avec les autres : son héritage ancestral lui fit penser au *sid*, son éducation technologique aux étranges mécanismes de l'hyper-espace, son éducation élémentaire aux arguments en faveur de la relativité, son passé récent à une phrase de Parvati lui assurant qu'il y avait sur Asgard plus de pièges que nulle autre part...

Sa main écrasait toujours les fragments d'écorce qu'il avait mâchonnés instinctivement. Quelle pouvait bien être la raison d'un geste aussi stupide... ?

Clic !

Jadis, il y a bien longtemps de cela, sur une plage pas très éloignée de l'endroit où il se tenait maintenant, il y avait eu une jeune femme très grande, gracieuse pour ne pas dire belle, extrêmement sensible, qui s'appelait Sigrid Kallela et un homme légèrement plus âgé qu'elle mais aussi sensible, nommé Dennis Malone. Et quelque chose avait jailli de son inconscient comme une furie, balayant instantanément tout ce qu'il y avait de raisonnable en lui et le faisant retomber au niveau de la bête.

Pourquoi les animaux servant aux expériences étaient-ils enfermés dans des cages aussi robustes, derrière des balustrades aussi élevées ?

Pourquoi n'y avait-il que des animaux vivant sur la terre ferme quand cela faisait déjà un siècle que les Terriens possédaient des troupeaux de créatures marines ?

Pourquoi, alors qu'il n'y avait sur Asgard aucun être plus évolué qu'une seiche, aucun être comparable à un dauphin ou à un éléphant, y avait-il un groupe de colons élevé à la dignité de section, possédant son propre chef et intéressé de façon fort indirecte seulement par la survie de la colonie, un groupe ne s'occupant que de xénobiologie ?

Pourquoi avons-nous peur des animaux ?

Tout à fait conscient, il porta une nouvelle fois à sa bouche le morceau d'écorce et se mit à le mâcher pour en étudier le goût. Celui-ci n'avait rien de très étrange, bien qu'il ne rappelât absolument rien de terrestre. C'était piquant comme une noix muscade, mais ce n'était pas de la noix muscade ; c'était amer, comme de l'huile d'amandes, mais ce n'était pas de l'huile d'amandes ; c'était odorant comme un zeste d'orange mais ce n'était pas un zeste d'orange...

Aucune importance. C'était familier. Cela satisfaisait un appétit d'ogre.

Peu à peu, alors qu'il mâchait l'écorce et en avalait le jus, ses idées se clarifièrent. Au lieu des associations sauvages qui s'étaient présentées quelques minutes plus tôt, il se montra capable d'établir des comparaisons tout à fait sensées entre sa propre expérience et un certain nombre de faits historiques. Il recracha des fibres et voulut reprendre un morceau d'écorce puis, lorsqu'il l'eut arraché, il se rendit compte qu'il possédait déjà des critères de jugement : quelque chose lui disait qu'une écorce sombre et lisse était meilleure qu'une autre.

Était-ce pour cela qu'il s'était montré capable de raisonner, d'improviser, de se débrouiller, alors que tous les autres se débattaient dans le brouillard ? Était-ce la raison ? Pourquoi pas. Après tout, il y avait des précédents, et il pouvait maintenant s'en souvenir avec toute la précision d'un maître faisant la classe.

Par exemple, au cours de la préparation au vol de l'*Argus*, ses compagnons et lui-même avaient été saturés d'informations relatives aux problèmes de survie. Les données provenaient de toutes les périodes de l'histoire, de toutes les civilisations et, parfois même, d'au delà des civilisations. On lui avait parlé des aborigènes d'Australie et de leur utilisation du *pithuri* ; on lui avait également parlé des Bédouins, qui faisaient tremper des bâtons de réglisse dans leur eau de boisson parce que cela réduisait considérablement la miction ; on lui avait aussi parlé des premiers colons à s'installer sur la Lune et des interminables voyages qui avaient emmené les hommes vers Pluton.

Il se souvenait d'un exemple concernant l'équipage d'un des premiers sous-marins atomiques à faire le tour du monde en plongée : à peine débarqués, les hommes avaient réclamé du « cottage cheese ». Un examen montra qu'ils manquaient de calcium, et leur corps savait ce qu'ils ne savaient pas consciemment, à savoir que c'était ce fromage qui leur permettrait de reconstituer le plus rapidement possible leurs réserves.

Mâchonnant l'écorce d'une plante inconnue d'un air méditatif, Dennis pensait aux circonstances dans lesquelles l'animal se montre plus sage que l'humain.

Finalement, il se dirigea vers la plage. Il avait choisi cette direction avec la même certitude qui lui avait fait cueillir le bon morceau d'écorce. Il passa devant quelques-uns de ses compagnons, occupés à soigner les plantes qu'ils avaient apportées de la Terre mais qu'ils refusaient toujours de consommer ; il les salua brièvement mais les autres étaient trop abrutis pour réagir de quelque façon que ce fût.

Il arriva au bord de la mer, ôta sa combinaison et la jeta sur le sable puis il marcha dans les vagues. Derrière lui, quelqu'un avait dû remarquer son geste car il entendit un cri d'avertissement. Quelqu'un lui demanda de s'arrêter puis il y eut des bruits de pas, une cavalcade sur le sable, mais il était déjà très loin dans la mer quand il se retourna pour voir cinq ou six personnes immobiles, dont pas une n'osait l'accompagner.

Et pourtant, tôt ou tard, il faudrait bien qu'ils viennent avec lui, sinon l'aventure de la conquête d'Asgard risquerait fort de n'être... qu'une belle aventure.

Surveillant attentivement les fonds marins, à la recherche de cette créature dotée de bras rouges qui l'avait piqué lorsqu'il se trouvait dans l'île aux diamants – et bien qu'il doutât qu'une seconde dose de poison eût sur lui les mêmes conséquences spectaculaires – il se dirigeait rapidement vers son but. Il rencontra plusieurs espèces animales mais la plupart s'éloignèrent de lui, comme si elles étaient prises de panique dès que leurs organes sensibles signalaient la présence d'une chose étrangère. Une petite bête de couleur verdâtre, dotée d'une

membrane ressemblant à la voile d'une galère, était trop occupée à ramasser des coquilles d'œuf pour s'enfuir devant lui, et ce fut Dennis qui fit un détour pour ne pas la déranger. Le soleil était encore haut au-dessus de l'horizon lorsqu'il arriva sur l'île.

Voyons un peu, à présent...

Il ne pouvait plus compter sur son instinct ; la terre ferme était l'habitat normal des êtres humains et ils agissaient selon un certain nombre de données artificielles. Il n'éprouva pas trop de difficulté à passer du monde de l'instinct à celui de la raison, et dix minutes de marche au travers des buissons l'amènèrent dans un endroit abrité, près d'une crête rocheuse semblable à celles qui se dressaient sur l'île principale.

Il rencontra alors Dan Sakky, qui était entièrement nu et qui, accroupi, fouillait dans les alvéoles d'une plante à bois. Des parasites s'y étaient introduits afin de se nourrir de la sève. De temps en temps, il en attrapait un, le portait à son nez pour le sentir puis le rejetait au loin.

— Dan ! s'écria Dennis en s'avançant vers lui.

Le grand Noir sursauta et le regarda d'un air soupçonneux, et il se trouva en face d'un visage qu'il ne reconnaissait pas. Les yeux étaient brillants et vifs mais il ne paraissait pas l'identifier.

Il ressentit un profond désespoir. Il était si certain d'avoir raison ! Mais à présent que Dan se levait et le regardait, étonné, il eut le désir de faire demi-tour et de s'enfuir. Le Dan Sakky qu'il connaissait aurait poussé un cri de joie en voyant un vieil ami, il lui aurait tapé sur l'épaule et se serait enquis de sa santé. Tandis que cet être...

— Tout va bien, Dennis, dit une voix douce, et il sursauta. (Parvati s'était approchée tout près de lui. Elle était nue, également, mais elle portait sur l'épaule une sorte de panier tressé dans lequel se trouvaient une douzaine de plantes vertes.) Voilà le prix qu'il faut payer. Mais je pense que je n'ai pas besoin de te dire ça, puisque tu es venu à notre recherche.

Elle tendit une main que Dan prit sans se faire prier puis il s'accroupit à nouveau et regarda Dennis avec curiosité.

Dennis s'intéressa à nouveau à Parvati. Elle, au moins, était saine et en bonne santé et il aurait aimé poser son front sur son

épaule et pleurer pour chasser loin de lui l'angoisse des dernières semaines. Mais tout ce qu'il parvint à faire, fut de dire – assez platement, à son propre avis :

— J'ai cru te voir là-bas, sur l'île principale.

Elle lui sourit et mêla ses doigts aux siens.

— C'est étrange, n'est-ce pas ? dit-elle. Je veux dire la façon dont notre inconscient nous envoie des messages qui se matérialisent ensuite de la façon la plus extraordinaire... Oh, *Dennis !*

Elle retira brusquement sa main et jeta ses bras autour du cou de Dennis. Puis, pendant un instant, il perçut toute une série de baisers frénétiques, ainsi que le contact de son visage baigné de larmes et de façon plus vague, à la limite de sa conscience, Dan qui sautillait d'une plante à l'autre et leur adressait parfois des grimaces.

Finalement, il fut capable de murmurer à son oreille :

— Vous allez vraiment bien ? Vous en êtes sûrs ?

— Oui, plus ou moins. C'est-à-dire, nous sommes tous vivants et nous avons réussi à bâtir des abris. Nous en sommes à faire la distinction entre ce qui est bon et mauvais. C'est la raison de ce panier. C'est aussi pour cela que Dan est comme ça pour l'instant. C'est son tour.

Une idée jaillit dans l'esprit de Dennis. Il s'écarta de Parvati et désigna Dan du doigt en répétant :

— Son tour ? Tu veux dire que c'est délibéré ?

— C'est la seule solution, Dennis, dit Parvati avec sobriété. Je pense que tu nous comprends.

Dennis ferma un instant les yeux et se souvint des dix jours de son existence où il s'était certainement comporté comme Dan : errer sur une île en ne se fiant qu'à son instinct, dormir quand on en a envie, cueillir des plantes et les manger ou les régurgiter.

— J'ai été empoisonné, je crois, dit-il. Je suis allé nager et j'ai rencontré une sorte d'encornet. Et puis, il y a eu dix jours pendant lesquels je ne me souviens de rien. En tout cas, je suis le seul de toute la base à ne pas souffrir du scorbut.

Parvati avait l'air horrifié.

— Cela a dû être terrible ! s'écria-t-elle. Ce qui nous est arrivé était bien plus doux, même si nous avons eu peur tant que nous ne comprenions pas ce qui allait nous arriver.

— Je crois que je ne comprendrai jamais si on ne m'explique pas clairement, dit Dennis.

— Est-ce que tu as déjà eu un chien ? demanda-t-elle après un instant de réflexion. Est-ce que tu en as déjà vu un parcourir des kilomètres, alors qu'il est si malade qu'il peut à peine tenir debout, pour trouver l'herbe particulière qui l'aidera à rejeter le poison qu'il a avalé ? Nous avons dû agir comme ce chien. Notre corps sait des choses que notre intelligence ignore. Et ce que nous devons faire, c'est faire taire de plus en plus notre corps – et je crois que nous commençons à y parvenir.

Dennis regardait Dan, qui venait de découvrir une sorte de champignon parasite de la plante à bois. Il en goûta un morceau puis il le recracha et poursuivit ses investigations.

— Mais s'il faut devenir fou pour rester vivant... commença-t-il, mais Parvati l'interrompit.

— Non, Dennis ! C'est là tout le problème ! Ne crois pas que ce qui arrive à Dan ou ce qui t'est arrivé à toi consiste à « devenir fou ». C'est tout le contraire ! Tu es devenu sain d'esprit, tu comprends, *sain d'esprit* !

AUX LIMITES DE L'UNIVERS

À la tête de mon armée
De farfadets et de mystères –
Lance de feu et cheval d'air –
Dans le grand désert j'ai erré.
Aux limites de l'univers
Un chevalier m'a défié
En preux combat ou à la guerre,
Mais moi je n'ai pas accepté
Et j'ai chanté :
« Un peu de pain, un peu de vin,
Des vêtements ou quelques sous ?
Belles dames, ne craignez rien –
Le pauvre Tom sera bien doux. »

La Ballade de Tom la Folie.

22

Déconcerté par le paradoxe que venait de lui exposer Parvati, Dennis la regarda d'un air absent. Elle haussa les épaules avec impatience et remit en place son panier.

— Il n'est pas bon que je sois seule à te parler, dit-elle. Tu dois connaître la théorie de Tai, celle d'Abdul, la mienne aussi, avant que tout ne s'éclaire. Je vais t'emmener les voir. Dan ne va pas tarder à s'endormir et j'ai là cinq ou six choses que nous n'avions pas trouvées auparavant.

— Tu veux dire qu'il... (Dennis désigna Dan de la tête.)

— Bien entendu. Qu'est-ce que tu crois que nous faisons ? Chacun de nous agit comme... ah, quelle était l'expression

d'Ulla ? Oui, comme un cochon qui cherche des truffes. Avant la culture commerciale des truffes, on se servait de chiens ou de cochons pour les ramasser. Nous, nous ne pouvons compter que sur nous, comme je te l'ai déjà dit. D'instinct, nous sélectionnons un certain nombre de plantes, que nous étudierons plus tard de façon plus sérieuse. Nous avons découvert une substance bonne à mâcher et qui produit le même effet que le poisson venimeux que tu as rencontré – elle suspend temporairement les niveaux les plus élevés de la conscience – et aujourd'hui Dan en a absorbé et nous avons ramassé des échantillons de toutes les plantes qu'il a sélectionnées.

— Vous... vous réussissez à faire taire votre intelligence ? dit Dennis, qui pensait au choc qui l'aurait ébranlé s'il avait rencontré Parvati dans cet état au lieu de Dan.

— C'était mon tour hier, dit-elle calmement. C'est pour cela que je porte le panier aujourd'hui. Demain, Dan partira avec Kitty. Mais ne restons pas là à bavarder. Allons, en route ! Toi aussi. Dan !

Obéissant comme un chien bien dressé. Dan se mit à courir derrière eux.

Rien ne ressemblait à ce que l'on pouvait trouver sur la planète sophistiquée et civilisée appelée la Terre. Dans le petit campement où elle l'avait amené, les toits n'étaient pas à angle droit et les murs parfaitement verticaux. Il y avait pourtant quelque chose de fondamentalement humain dans ces cabanes et ces murs en dur faits de branches et d'écorces reliées par de la boue séchée au soleil.

Et bien qu'elles fussent grossières, ces petites cabanes avaient quelque chose d'unique. Car aucune créature d'Asgard, à l'exception des hommes, n'avait bâti sur la terre ferme.

Autour du « hameau », dont le centre était constitué par une grosse cheminée de pierre pleine de cendres, s'étendaient des terres cultivées, et il reconnut des épinards, des haricots, des pommes de terre, du maïs et une douzaine d'autres légumes. Chaque plant était entouré d'un petit fossé dans lequel on avait versé des eaux usées. Tai et Kitty en prenaient soin ; Abdul

apposait une nouvelle couche de torchis sur un mur et Ulla travaillait sur les tiges fibreuses d'une plante locale. Cela rappela quelque chose à Dennis. Alors qu'il était enfant, il avait vu dans un livre d'histoire une illustration expliquant comment les gens s'y prenaient pour récolter le lin.

Certains problèmes ont la même solution, où que vous soyez. Tandis que d'autres...

Dès qu'ils le virent, ils abandonnèrent leurs travaux et se précipitèrent vers lui. Ils se serrèrent la main, se donnèrent de grandes clagues dans le dos ; Kitty embrassa Dennis avec tant de fougue que la preuve fut faite que la caractéristique principale de la petite météorologue grecque avait subsisté malgré les changements impressionnants qui avaient affecté tout le monde. Il parvint finalement à les observer et fut instantanément frappé par quelque chose de crucial.

Dépourvus de tout ce qui avait été apporté de la Terre pour faciliter la colonisation d'Asgard, ils avaient réussi à préserver une chose indispensable dont les habitants de la base étaient maintenant pourtant privés.

Ils étaient tous en bonne santé.

Mal nourris jusqu'à en être maigres – Abdul était mince comme un fil et le corps de Tai, dépourvu de toute graisse, était réduit aux muscles – ils respiraient pourtant la vitalité et se montraient si désireux de discuter de ce qu'ils avaient appris avec quelqu'un de l'extérieur qu'Abdul dut reprendre ses fonctions de président et demander que le silence soit fait.

Le mobilier était encore un luxe et ils durent s'asseoir en tailleur à même le sol, à l'exception de Dan qui était allongé face au mur de pierre et qui ne tarda pas à ronfler doucement. Dennis le regardait avec gêne. Parvati s'approcha d'un trou du rocher qui servait de jatte et elle en tira un liquide sombre dont elle proposa des tasses à tout le monde.

— Nous appelons cela du thé, expliqua-t-elle à Dennis. C'est une infusion de végétaux séchés au soleil. Tu n'aimeras peut-être pas mais je t'assure que cela fait drôlement du bien. Tiens, goûte.

Il prit la tasse d'un air soupçonneux et Abdul dit :

— Au moins, la tradition d'hospitalité envers les étrangers aura pris un bon départ sur cette planète. Alors, qu'est-ce que tu en penses ?

Dennis haussa les épaules, incapable de dire si le breuvage lui plaisait ou non mais, tout comme l'écorce qu'il avait mâchonnée, il avait un goût absolument indéfinissable. La vitesse à laquelle s'étaient déroulés les événements le troublait et il ne savait que dire.

Parvati se rendit compte de son trouble et meubla un silence en racontant comment il avait été empoisonné et ce qu'il avait fait pendant ces dix jours.

— Est-ce que tu te souviens de quelque chose de précis ? lui demanda Abdul.

Dennis se pourlécha.

— Euh... oui, mais les souvenirs ne collent pas avec ce que j'ai probablement fait.

— Je pense que tu as tort, rétorqua Abdul. Tu devrais essayer de tout nous raconter, avec le maximum de détails.

Dennis fronça les sourcils et s'efforça de raconter. Jusqu'à cet instant où il se sentait poussé par la curiosité de ses compagnons, il avait toujours pensé qu'il ne s'agissait que d'un rêve produit par son délire. Mais comme il luttait pour organiser ses impressions, il s'aperçut qu'elles différaient des rêves car ceux-ci s'effacent avec le temps. Les images étaient plus nettes que jamais. Des détails, dont il ne se serait peut-être pas souvenu le lendemain, abondaient dans son récit qui devenait étonnamment long, complexe et élaboré. Il était question d'un héros et d'une île située de l'autre côté de la mer, et il y avait une traversée et des péripéties –

Avant qu'il eût fini, ses auditeurs ne parvenaient que difficilement à dissimuler leur joie. Ses derniers mots prononcés, Kitty s'écria :

— Mais c'est formidable, Parvati, c'est exactement ce que tu nous as raconté !

— Arrêtez vos cachotteries, cria presque Dennis. Dites-moi ce qui m'est arrivé !

— Si je comprends bien le raisonnement tenu par Parvati, dit Abdul, tu as vécu une légende. Et nous avons tous fait la même

chose. Pour la première fois dans l'histoire de l'humanité, les gens dont les expériences deviendront plus tard des mythes et des légendes devant jouer un rôle capital dans la culture à venir, ces gens ont su ce qu'ils faisaient tandis qu'ils le faisaient. Grâce aux responsables qui ont chargé notre esprit d'images de la tradition terrestre avant de nous envoyer ici, nous sommes parfaitement en mesure d'apprécier nos expériences en tant qu'individus et... oui, on peut le dire, en tant que demi-dieux.

Dennis était complètement abasourdi.

— Écoute, lui dit Parvati, sur la Terre, dans presque chaque pays, il s'est passé de véritables événements qui ont été transformés en légendes, qui donnent des proportions surnaturelles aux faits historiques, et en mythes, où les faits deviennent la base d'une histoire ayant pour but de mettre en valeur les événements éternels de la vie humaine, comme les naissances ou les décès. La tradition indienne glorifie les Aryens, qui sont venus avec des chevaux et des chariots, et aussi avec une drogue divine appelée « soma ». La tradition irlandaise se fonde sur les premiers peuples qui partirent vers l'ouest à cause de barbares mieux équipés qu'eux. Et nous, ce que nous avons fait – n'est-ce pas la base d'une épopée ?

— Tu as raison, murmura Ulla. Mais mes ancêtres vikings n'ont jamais rien fait de tel. Même les colons du Vinland se sont éteints. Et s'ils avaient survécu, la plus grande chose qu'ils auraient faite aurait été d'exploiter un continent. Nous sommes uniques, Dennis, et nous ne devons pas faire les modestes. Nous sommes le seul peuple à être parvenu à changer de planète !

— Et ton inconscient le sait, reprit Parvati. C'est ce qu'il s'efforce de te faire comprendre, dans la seule langue dont il dispose. L'île sur la mer et qui ressemble à la lune : essaye d'établir une relation entre elle et la véritable lune d'Asgard, celle où Pyotr a trouvé la mort. Et ne crois pas que tu sois parvenu à me cacher ta jalousie et ton désir d'avoir péri à sa place ! L'équation est la suivante : lune égale Terre des Bénis égale Asgard, le paradis céleste vers lequel se rend le héros.

Kitty se mit à rire en voyant la tête que faisait Dennis.

— Je crois qu'il commence à comprendre !

— Oui ! s'écria Dennis, tout excité. (Il se pencha en avant.) Cela colle parfaitement avec les *geasa*. J'ai dû penser que j'étais maudit pour être obligé de demeurer ici. Et ce chaudron enchanté que j'ai perdu en le lançant à la face de la lune – c'est la *Pinta*, avec tout l'équipement de bord qui aurait pu nous être si utile.

— Et ainsi de suite, acquiesça Parvati. Et c'est ce que les colons de la base ne savent pas encore. Leur corps est sur Asgard et il le sait parfaitement mais leur esprit est resté sur la Terre. En fin de compte, une simple famine peut les placer en face de la vérité mais il y a toujours le risque qu'ils soient trop faibles pour obéir à leurs instincts.

— C'est à peu près ce que j'ai pensé, dit Dennis, l'air soucieux. J'ai mesuré les richesses d'Asgard par rapport à elles-mêmes mais eux, ils les ont comparées à ce qu'ils connaissaient sur Terre.

— La transition est terriblement difficile, approuva Abdul. Cela choque la vanité, en un certain sens, de découvrir que l'Homme d'Asgard n'est pas le maître de sa planète, qu'il n'est pas le membre d'une société de plusieurs milliards d'individus où l'on peut entasser des connaissances sur des étagères avec le vague espoir que cela servira un jour à quelqu'un pour écrire une thèse. Il n'est qu'une espèce qui doit lutter contre les autres espèces précédemment arrivées, et il doit se comporter comme tel s'il ne veut pas être détruit.

— D'un autre côté, je tiens à préciser que je ne plaisantais pas lorsque je nous comparais aux demi-dieux. Si nous réussissons, lorsque nos descendants se pencheront sur leur passé, ils reconnaîtront que c'est nous et nous seuls qui sommes parvenus à effectuer le grand bond par-delà les années-lumière. Est-ce que Parvati t'a expliqué ce qui a dû se passer lorsque tu as été empoisonné ?

— Oui, fit lentement Dennis, elle a dit que j'étais devenu sain d'esprit.

— C'est exact. Pour nous, être sain d'esprit est ce que les autres personnes considèrent comme acceptable. Mais les animaux se moquent bien de l'opinion publique, n'est-ce pas ? Non, être sain d'esprit, c'est faire ce que *la planète sur laquelle*

nous vivons va accepter. Et précisément parce que Asgard n'est pas la Terre, ce qui est sain ici peut être considéré comme dément là-bas.

— Ce que nous devons faire — ce que nous tentons désespérément de faire — c'est rendre toute la colonie saine selon les critères d'Asgard.

23

Après un instant de silence, Dennis dit :

— Était-il sain... euh, selon les critères d'Asgard... de saboter tout l'équipement ou n'était-ce que la conséquence de votre colère ?

— C'était la meilleure chose que nous puissions faire, dit Parvati, et cela n'a rien donné. Tu vois, quand nous avons eu la possibilité de discuter de nos expériences diverses, nous nous sommes rendu compte de la faille qui existait dans notre système. Ce que nous essayons de faire est impossible — je veux dire, conquérir Asgard par le simple pouvoir de la raison. L'homme n'est pas un être raisonnable. C'est un *animal* raisonnable et, à moins que les parties animale et humaine qui existent en nous s'intègrent parfaitement, nous vivrons toujours ici comme des étrangers, ce qui serait vraiment absurde. Mais lorsque nous avons tenté d'expliquer cela à des gens comme Saul ou Tibor, nous avons découvert qu'ils étaient si attachés à l'approche rationnelle qu'ils ne voulaient même pas nous écouter. Ils voulaient même nous enfermer et nous faire surveiller parce que nous voulions faire des choses qu'ils trouvaient tout à fait illogiques : boire de l'eau non purifiée, manger les plantes locales et en arriver à ne plus vivre que de ce qu'Asgard nous proposait.

— J'ai cru un instant que j'étais devenu fou lorsque je me suis aperçu que j'avais mangé de l'écorce sans m'en rendre compte, dit Dennis. Et je serais tout de suite allé passer un

examen médical si je ne m'étais pas souvenu de ce qui m'était arrivé sur l'île aux diamants.

— C'est évident. (Tai avait pris la parole. Il se pencha en avant et continua, l'air grave :) Chacun de nous aurait agi de la même façon si nous n'avions pas été... euh, pris par surprise. Il faut que je t'explique ce qui se passe quand on essaye de s'adapter au régime d'Asgard. C'est assez compliqué mais la chose principale est la suivante : le corps est plus sage que l'esprit, il a plus d'expérience et ses cellules possèdent une mémoire dont nous n'avons qu'une très faible idée.

— Je lui ai rapporté l'image du chien à la recherche d'herbes émétiques, dit Parvati.

— J'y avais déjà pensé moi-même, ajouta Dennis, qui cita l'exemple des premiers sous-mariniers.

— Il y a autre chose, reprit Tai. Est-ce que tu connais un peu l'élevage des moutons ? Non ? Eh bien, il y a sur Terre une plante importante, appelée la *Phalaris tuberosa*, que les moutons mangent avec beaucoup de plaisir. Parfois, quand ils se nourrissent des jeunes pousses, ils attrapent une maladie appelée le tournis. Le tournis est dû à la concentration anormale d'alcaloïdes de la tryptamine. Ce qui hier était inoffensif dépasse subitement le niveau de tolérance et... (Tai fit claquer ses doigts.) Notre niveau de tolérance est bien moins élevé que celui d'un mouton parce que notre système nerveux est bien plus complexe. Des plantes telles que le pavot ou la coca contiennent des formes d'alcaloïdes si nombreuses qu'il faudrait un ordinateur pour les déceler toutes, et elles nous affectent de façon si infime qu'on ne pourrait s'en apercevoir qu'à l'aide d'un Shlovsky-Har. Nous avons perdu nos fractionneurs. C'est pourquoi je savais que je prenais des risques quand j'ai proposé de nommer des cobayes. Et les risques existaient bel et bien... (Il fronça les sourcils et se tut un instant.)

— Tu sais ce qu'est un précurseur vitaminé ?

— Une substance que le corps peut métaboliser sous la forme d'une vitamine, répondit Dennis, sans la moindre hésitation.

— Exact. Eh bien, la végétation d'Asgard, qu'elle soit indigène ou terrestre, contient un précurseur d'hallucinogène. Et alors là... (Tai se mit à rire nerveusement.) L'acide lysergique

n'est rien du tout comparé à *cela* ! Je crois que nous déposons de l'urée autour de la molécule, ce que nos animaux de laboratoire sont incapables de faire puisque ce ne sont pas des primates, et je pense aussi qu'il fixe les oxydases aminés bien plus efficacement que tout ce que nous avons pu imaginer sur Terre, renversant ainsi l'équilibre de la sérotonine. Mais cela n'a pas d'importance. Ce n'est pas cela qui compte. Tu sais ce que fait un hallucinogène ?

— Il détruit les critères de perception, non ?

— C'est la définition habituelle, dit Parvati. Mais est-ce que tu t'es déjà demandé *vraiment* ce que cela signifiait ? Si vous ne devenez de petits enfants...

Attirés comme par un aimant, les yeux de Dennis se posèrent sur Dan Sakky.

— C'est cela, dit Abdul, nous avons découvert le moyen de nous débarrasser de toute sophistication. Nous pouvons approcher tout ce qui vit sur Asgard avec un manque d'inhibition tout à fait animal et laisser notre mémoire cellulaire juger ce qui est bon et ce qui ne l'est pas. (Il frissonna.) Cela me donne confiance en notre victoire ultime ! Il s'est passé quelque chose dans l'esprit humain, qui nous prépare psychologiquement à la mort et à la renaissance sous d'autres formes. Et l'Homme d'Asgard n'est que le premier d'une longue série.

— Que se passe-t-il quand vous prenez cette... cette drogue que vous avez découverte ? dit Dennis après un instant.

— La conscience est suspendue, expliqua Parvati. Exactement comme lorsque tu te trouvais sur l'île aux diamants. Il fait passer l'être humain dans un nouveau système de références qui n'est plus celui de la Terre mais celui d'Asgard.

— Une espèce qui n'est pas obnubilée par son esprit, mais qui se contente d'écouter son ventre et ses glandes, peut s'adapter à un monde étranger.

Satisfait de la phrase qu'il venait de prononcer, Tai s'adossa au mur de la cabane.

— Nous avons maintenant de nouveaux concepts, différents de ceux de la Terre, dit Parvati. Tu n'as pas remarqué que, depuis notre arrivée, une seule chose réjouissait les colons :

faire ressembler Asgard à la Terre ? Eh bien, c'était une chose impossible à réaliser, une utopie !

— Et c'est ce que vous avez essayé de leur faire comprendre quand vous avez tout... euh, saboté ?

— Nous ne pouvions leur faire comprendre qu'il était essentiel qu'ils fassent la même chose que nous, dit Abdul. Leur esprit s'était fermé. Tout ce qu'ils ont su, c'est qu'ils nous ont trouvé un matin en train de parler des dieux et des démons et ils n'ont pas admis que cette expérience ait pu être instructive. Sur le moment, nous avons cru qu'ils se montreraient plus sages en étant tenaillés par la faim et la soif – nous avons brisé le barrage, mélangé les cultures locales aux réserves, effacé les mémoires des ordinateurs pour qu'ils se fient seulement à leur corps... (Il soupira.) Cela n'a rien donné, ils sont devenus plus hostiles qu'avant.

— C'est bien vrai, dit doucement Dennis. Vous savez, plus j'y pense et plus cela se tient ! Tout se tient, même le *sid*.

— Le quoi ? dit Kitty.

— Le *sid*, le pays enchanté où une nuit peut devenir un siècle. C'est bien entendu une métaphore pour l'absence de temps de l'hyper-espace. (La voix de Dennis montait progressivement sous l'effet de l'excitation.) Et il y a autre chose ! Lorsque je suis parti à la recherche des diamants, je me suis demandé si nos aptitudes n'étaient pas trop importantes pour ce que nous essayions de faire.

— Cela ne m'étonne pas, dit Parvati, tu étais le seul à être différent, le seul qui ne voulait pas être colon. Tu as toujours eu ce détachement que les autres n'avaient pas. (Elle lui sourit et posa rapidement sa main sur la sienne.) Et puis tu étais déjà tombé dans les pièges d'Asgard...

Dennis hocha la tête et repensa à cet accès de folie qui, bizarrement, n'avait pas eu de conséquences néfastes.

— Comment avez-vous connu la vérité ? Comment votre inconscient l'a-t-il transformée de sorte que vous puissiez la comprendre et agir en conséquence ?

— Comme je te l'ai déjà dit, fit Abdul, c'est la première fois que les protagonistes d'une légende peuvent l'apprécier à deux niveaux différents. Toutes nos visions possédaient deux choses

en commun. La première, c'est qu'ils tiraient des images de nos traditions particulières ; la seconde, c'est qu'ils mettaient au premier plan des préoccupations quotidiennes : la lune, où tant de nos compagnons ont péri, le problème de la nourriture posé par l'apparition du scorbut, etc. Je me suis vu en train de manger le pain et de boire l'eau que m'a offert Ament, l'ancienne déesse égyptienne qu'on appelait la Dame de l'Ouest. Cela se rapporte aussi à cette vision dans laquelle tu voguais vers l'ouest, n'est-ce pas ? (Il secoua la tête d'un air surpris.) Mais cela importe peu pour le moment. Tout ceci était censé faire de moi un « ami des dieux » ; en d'autres termes, je devais entrer dans la Salle de la Double Justice où sont jugées les âmes des hommes et, une fois dans l'autre monde, on ne peut plus revenir sur Terre.

Dennis ne put s'empêcher de frémir d'épouvante.

— Cela confirme ce que disait le poète Graves au début du XX^e siècle, dit Parvati. Il prétendait qu'il y avait deux vérités, l'une poétique et l'autre scientifique. Il les qualifiait d'apollinienne et de dyonisienne. Nous avons appris une vérité poétique. Le même genre de choses m'est arrivé. J'ai rassemblé des images dans une demi-douzaine de branches différentes de la mythologie indienne et elles se sont unies pour signifier quelque chose. Dans certaines histoires, la lune est considérée comme étant le séjour des morts, le royaume de Yama, qui fut le premier homme à mourir. Mais dans d'autres, elle est le réservoir du « soma », la drogue divine que les dieux assèchent régulièrement ; c'est ce qui explique les phases. Quand je suis revenue à moi, j'ai identifié mes seins en tant que sources de lait avec la pleine lune qui est source de soma, et j'ai couvert l'un d'eux parce qu'il me semblait anormal qu'il y en ait deux !

— La lune et la nourriture ont également été présentes dans mes visions, dit Tai Men. J'étais obsédé par l'ancienne cérémonie des offrandes à la lune parce que le prince de celle-ci – le Lièvre – est considéré comme étant le maître des invertis. Je crois que mon inconscient me disait quelque chose de typiquement chinois : si je voulais des descendants pour honorer ma mémoire, je devais cesser de craindre de mourir

sous un soleil étranger, comme l'équipage de la *Pinta*, et faire face au problème posé par mon caractère mortel.

— C'est à peu près ce que j'ai rêvé ! s'écria Dennis. J'ai compris que même les héros devaient mourir.

— La plupart de nous paraissent concernés par ce problème, dit Abdul. Dan nous a parlé de ses visions et elles concernent toutes les sociétés tribales de ses ancêtres, des initiés qui ont transmis une tradition de génération en génération et qui trouvaient leur inspiration en respirant la fumée des herbes sacrées. La lune faisait également partie de ses préoccupations. Il nous a raconté une histoire dans laquelle les gens essayaient de construire une tour pour découvrir de quoi il s'agissait vraiment. La tour s'est renversée et la plupart sont morts. Mais la mort n'était pas quelque chose d'affligeant. Les esprits des ancêtres qui étaient morts pour que leurs descendants puissent vivre mieux faisaient partie de la vie de tous les jours. (Il jeta un coup d'œil au Noir.) Parvati, je crois qu'il se réveille. Tu peux t'occuper de lui ?

Parvati hocha la tête et se leva. Dennis l'entendit parler doucement puis ce fut Kitty Minakis qui prit la parole.

— Pour moi, l'île principale était l'autre monde, dit-elle. L'endroit où le soleil ne brille jamais, à part sous la forme d'une étoile lointaine, on ne peut pas dire que l'on voit beaucoup notre vieux soleil, non ? Entouré de rivières qu'il faut payer pour traverser. Et l'une d'elles, bien entendu, est le Léthé, dont les eaux peuvent nous faire oublier la Terre.

— Je suis persuadée que c'est ton obsession de la barque de Charon qui t'a poussée à partir avec cet hydroglisseur, dit Ulla. Celui qui devait emmener trois personnes à ta recherche, ajouta-t-elle à l'adresse de Dennis. Nous l'avons dissimulé sous des branchages. Lorsque tu nous as fait sortir de la cage où Saul nous avait enfermés, elle est venue nous chercher pour nous faire quitter l'île. Les provisions qui se trouvaient à bord nous ont servi pendant tout le temps où nous avons effectué nos expéditions nocturnes pour récupérer les graines et les outils nécessaires aux cultures que nous voulions entreprendre. Je ne veux pas dire que nous dépendons exclusivement des plantes de

la Terre – plus maintenant, en tout cas. C'est bien toi qui as supprimé la garde de nuit sur la *Santa Maria* ?

Dennis hocha la tête.

— Nous t'en sommes très reconnaissants. Nous étions terrorisés lorsque nous sommes entrés pour voler l'accélérateur de croissance !

— On ne m'a pas dit qu'il avait disparu ! s'étonna Dennis.

— Ils devaient penser que Tai l'avait détruit avec le reste, hasarda Ulla.

— Peut-être. Au fait, quelles ont été tes visions ?

— Oh, dans la plus pure tradition pessimiste de mes ancêtres, j'étais obsédée par le thème de la résurrection qui apparaît dans la légende d'Odin. Le message à en tirer est le suivant : quoi que vous fassiez – embaumer la tête du sage Mimir, c'est-à-dire enfermer la connaissance dans les ordinateurs des vaisseaux, ou boire le sang de Kvasir afin de devenir un scalde, c'est-à-dire manger les plantes locales – vous mourrez de toute façon et vous connaîtrez une nouvelle naissance. Tu sais, après le *Ragna rökr*, le Crépuscule des Dieux, il y a une nouvelle création. Et puis, est-ce que cette planète ne porte pas le nom de la terre qui se trouve de l'autre côté de Bifrost, le pont d'arc-en-ciel ?

L'esprit tourmenté de Dennis recouvrait peu à peu le calme. Il dit :

— Que devons-nous faire à présent ? Il y a ces gens sur l'île et... eh bien, je les observe depuis des semaines et je ne crois pas qu'on puisse leur demander de ne se fier qu'à leur ventre. Le scorbut les a rendus malades, ils savent ce que c'est et ce qu'il produit, et ils ont dû remarquer que vous aviez l'air en bonne santé lorsque vous étiez enfermés dans la cage. Je les ai secoués, je les ai obligés à faire un tas de choses et je suis loin d'être malade ou apathique ! Cela ne les empêche pas de retrouver leurs habitudes d'antan.

— Ils colonisent Asgard avec leur tête et pas avec leurs tripes !

Ce cri avait été poussé par Dan Sakky, que Parvati avait aidé à s'asseoir le dos au mur.

— Salut, Dennis, fit-il en se frottant les yeux et en réprimant un bâillement, je suis bien content de te voir. Parvati m'a dit que tu étais arrivé aux mêmes conclusions que nous, même si notre itinéraire a été plus pénible.

Le bâillement vint tout de même et ses dernières paroles se noyèrent dans un soupir.

Étonné et soulagé de voir Dan redevenu aussi rapidement lui-même, il lui rendit son salut et revint au problème qu'il avait déjà soulevé.

— Écoutez, même si nous parvenons à faire quelque chose, par exemple, nous glisser dans la cantine et mêler des plantes locales aux provisions des colons, qu'advient-il de tous ces gens ?

— Ils feront exactement ce que l'humanité a fait tout au long de son histoire, dit Dan. (Il se leva péniblement et alla prendre sa place dans le cercle, mais ses gestes étaient gauches, comme s'il avait attrapé une crampe durant son sommeil.) Ils deviendront des fantômes, pour que les enfants de leurs enfants puissent cultiver leurs champs et élever leurs familles en toute sérénité.

Des fantômes ? Est-ce que cette image provenait de la vision produite par l'inconscient de Dan, alors qu'il se trouvait sous l'effet de la drogue ? Dennis regarda Abdul d'un air interrogateur et vit qu'il avait parfaitement saisi le sens de cette remarque.

— C'est exact, dit-il. Ils mesureront les baisses saisonnières des rivières, ils seront jugés d'après les limites qu'ils auront établies...

— Ils acquerront toute la connaissance, reprit Ulla, et pourtant ils mourront. C'est le lot de tout homme.

— Ils travailleront, économiseront, lutteront, dit Kitty, et à la fin, ils n'emporteront au pays des morts que ce qui leur servira à payer leur voyage.

— Ils se jugeront d'après les critères établis par nous, nous qu'ils appelleront leurs ancêtres, dit Tai. Ce qu'ils nommeront sagesse, pitié et justice sera ce qui nous a paru sage, bon et juste.

Son visage s'assombrit soudain, comme s'il se rendait compte du poids du fardeau qu'il allait devoir porter.

— Kali, la mère de tous les êtres, est devenue folle et a tué son mari, dit Parvati. Mais la colère qui la poussait était divine. Il y a le Créateur, il y a le Protecteur et il y a le Destructeur. Les trois ne font qu'un, et le temps de la destruction est venu. (Il y avait dans sa voix une force telle que Dennis n'en avait jamais rencontré de plus grande chez aucun être vivant.) Nous devons retourner là-bas et apporter avec nous le feu et la destruction. Nous devons empoisonner leur nourriture et jeter des plantes corrompues dans leur eau. Ce qui adviendra alors sera terrible.

— C'est la fin de l'été, dit Abdul d'un air morne. Il y aura des tempêtes, des orages, et certains n'écouteront sûrement pas ce que leur dicte leur faim ou leur soif. Il leur faudra peut-être être dominés. Mais cet univers est impitoyable et s'il y a une loi, ce doit être : « Tu vivras ! »

Parvati prit sa tête dans ses mains comme si elle allait se trouver mal et Dennis se demanda si elle n'avait pas une inspiration divine. Puis elle redevint tout à fait normale et elle posa sa main sur la sienne.

— Nous obéirons à cette loi, dit-elle. Tout comme nos amis et tout comme nos enfants.

— Ce soir ? dit simplement Dennis. (Pour lui cette question était double, et la réponse de la femme fut double également lorsqu'elle hocha gravement la tête.)

En secret, sous le couvert de la nuit, les sept quittèrent leur île et tuèrent tous les hommes de la Terre qui se trouvaient sur Asgard. Et, avant l'aube, furent plantées les graines d'une nouvelle race, qui serait maîtresse de cette planète. Et cette race s'appela aussi Humanité.

Extrait de l'Appendice du compte rendu sommaire des découvertes officielles, Troisième Expédition Humaine sur Sigma Draconis :

« En dépit de son évidente ressemblance avec les écritures sacrées des diverses anciennes cultures de la Terre, le texte ci-dessus n'est en aucune façon considéré comme un mythe ou une légende par les habitants d'« Asgard ». Aucun élément surnaturel n'intervient dans les événements merveilleux précédemment relatés, pas plus qu'en accordent les indigènes à notre propre arrivée. De même que, bien qu'un voyage dans l'hyper-espace soit largement au-dessus de leurs compétences, de même c'est une chose à laquelle ils croient (non pas aveuglément, mais parce que cela s'accorde avec leurs connaissances de la nature de l'univers) ; aussi acceptent-ils que les demi-dieux de ce récit pseudo-historique – la Grand-Mère Parvati, Kitty, la sœur de l'orage hivernal, et les autres – ne soient en fait que des êtres humains comme eux, qui ne diffèrent que par leur système de perceptions.

» En vérité, une comparaison approfondie du récit de la Seconde Expédition avec le texte ci-dessus (qui fut rédigé d'après des témoignages écrits et oraux recueillis sur les 736 îles peuplées de la planète) suggère l'existence de personnages correspondants, bien que les rôles alloués ne sont pas toujours aussi logiquement attribués, comme c'est justement le cas pour « Kitty, sœur de l'orage hivernal ». Il s'agissait probablement de Kitty Minakis, la météorologiste.

» Précisément, la façon dont Parvati – s'il s'agit bien de Parvati Chandra, comme on peut le présumer – a reçu l'épithète de « Grande Mère » est encore discutable, comme l'est la transformation remarquable du personnage censé être la contrepartie du véritable Dennis Malone, en une sorte de synthèse d'Odin, Osiris, Attis, Jésus et de quelques autres symboles de résurrection. Qu'une telle équation soit intentionnelle ne peut être contesté ; il est l'époux de la Grande Mère, le père du premier enfant né sur Asgard, et le fondateur de la guilde (cf. *Division du travail*) responsable de l'habitabilité de nouvelles îles. En fait, le chef actuel de cette guilde proclame qu'il descend de lui en ligne directe.

» Et, à l'instar de tous ses contemporains, il considère comme admis que « Dennis était un homme comme lui, et qu'il est mort et ressuscité. » En outre, il soutient que ce sauveur altruiste a commis un crime avec préméditation, empoisonnant cent soixante-quatorze de ses compagnons (le chiffre est invariable et certainement exact), à la faveur de la nuit, avec l'aide de ce que le psychologue Nefre-Bell a astucieusement appelé ses « disciples » bien que, comme le fait remarquer le psychologue Jensen-Juarez, ils détiennent plus les attributs d'un panthéon que ceux d'un groupe de mortels.

» Conséquemment à cet empoisonnement, les autres furent en proie à une sainte folie (voir le paragraphe IX du récit ci-dessus). Nous sommes enclins à penser que ce passage extrêmement dramatique conserve le souvenir d'un événement réel, la découverte que certaines plantes d'Asgard peuvent être digérées par l'être humain après une période d'adaptation, et qu'il s'est opéré ici un processus analogue à la déification ou à la sanctification des hommes qui apportèrent les arts utiles (par exemple l'écriture) aux cultures primitives de la Terre. Nefre-Bell lui a attribué le surnom de « syndrome de Prométhée », mais tous les autres psychologues ne partagent pas l'idée que la motivation de tout ceci ne serait que le désir de soustraire la colonie à son destin tragique.

» En vérité, il est impossible de définir ce destin tragique dont la planète devait être préservée ! Indépendamment de la perte de l'un des trois vaisseaux l'examen de l'épave qui se trouvait sur la surface de la lune laissait à penser qu'il s'agissait de la *Pinta* et des catastrophes qui ont suivi l'atterrissage et qui consistèrent en l'effacement des mémoires des ordinateurs ou la déclaration d'un feu important, conséquemment à un défaut dans l'équipement de la cuisine et qui semble avoir détruit plusieurs des premiers bâtiments érigés sur l'île principale, les progrès de la colonie paraissent avoir été étonnants et continus.

» Il fallait s'attendre que le transfert de l'humanité depuis sa planète natale jusqu'à une autre, totalement étrangère, aboutît à une sorte de choc culturel. En conséquence, il est de peu d'importance de signaler que nous sommes déroutés pour le moment par le mélange d'une vérité historique brute et d'une

exagération quasi légendaire que nous trouvons dans des histoires telles que celles-ci. Le langage peut paraître familier, mais nous devons garder en mémoire qu'il est employé par des gens dont l'expérience de la vie diffère tout à fait de la nôtre, sur Terre. C'est un fait admis par les habitants d'Asgard, qui – quand nous exprimions notre incapacité à saisir les références les plus subtiles condensées dans une phrase particulière – déclaraient joyeusement que, de notre point de vue, ils étaient tous complètement fous, aussi avaient-ils espéré que nous serions nous-mêmes dérangés ! (Incidentement, ils ont proclamé que ceci leur avait été enseigné par la Grande Mère Parvati et par son époux Dennis.)

» Nefre-Bell a émis la suggestion que ce que nous avons trouvé sur Asgard est une culture humaine qui commence là où se termine la nôtre ; en d'autres termes, que les traditions hautement élaborées et sophistiquées de la Terre ne constituent pour les habitants de cette planète qu'une base d'où ils partiront pour progresser dans une direction nouvelle et quasiment inimaginable. Ceci est un concept fascinant et tentant mais, comme Jensen – Juarez le fait justement remarquer, cela demandera des recherches bien plus sérieuses que celles que nous pouvions effectuer durant notre bref séjour de trois mois.

» De toute façon, le récit précédent prouve que les braves pionniers qui reposent à tout jamais sur cette planète étrangère, laissèrent derrière eux une branche de l'humanité à la fois dotée de suffisamment d'énergie animale pour rivaliser avec les indigènes et, ce qui est certainement bien plus important, suffisamment humaine pour créer au bout de quelques générations des mythes, légendes, épopées et traditions qui leur sont propres : en somme, tous les éléments d'une « culture » ordinaire. Nous devons continuer de chercher... »

FIN